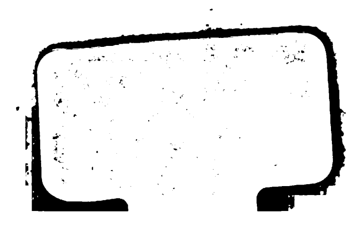




W: A: a' Court, Given
by
Adam Price
Minorca 2d June 1770

A: PRICE.

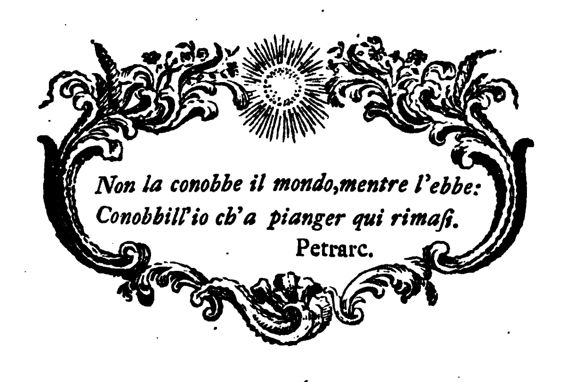
LETTRES
DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

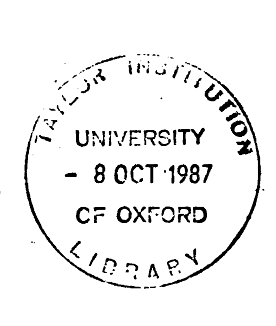
CINQUIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 8 OCT 1987
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRES DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.



CINQUIEME PARTIE.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *
* * * * * * * * * * * * * * * * * *

LETTRE I.

De Milord Edouard. *

Sors de l'enfance, ami, reveille-toi. Ne livre point ta vie entiere au long ſommeil de la raiſon. L'âge s'écoule, il ne t'en reſte plus que pour être ſage. A trente ans paſſés, il eſt tems de ſonger à ſoi; commence donc à rentrer en toi-même, & ſois homme une fois avant la mort.

Mon cher, votre cœur vous en a longtems impoſé ſur vos lumieres. Vous avez voulu philoſopher avant d'en être capable; vous avez pris le ſentiment pour de la raiſon, & content d'eſtimer les choſes par l'impreſſion qu'elles vous ont faite, vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit eſt, je l'avoue, le prémier organe de la vérité; celui qui n'a rien ſenti, ne ſait rien apprendre; il ne fait que floter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain ſavoir & de ſtériles connoiſſances, parce-

* Cette lettre paroît avoir été écrite avant la réception de la précédente.

que le vrai rapport des choſes à l'homme, qui eſt ſa principale ſcience, lui demeure toujours caché. Mais c'eſt ſe borner à la prémiere moitié de cette ſcience que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choſes entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoitre les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſait apprécier les objets; & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation.

La jeuneſſe du ſage eſt le tems de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtrumens; mais après avoir appliqué ſon ame aux objets extérieurs pour les ſentir, il la retire au dedans de lui pour les conſidérer, les comparer, les connoitre. Voilà le cas où vous devez être plus que perſonne au monde. Tout ce qu'un cœur ſenſible peut éprouver de plaiſirs & de peines, a rempli le vôtre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vû. Dans un eſpace de douze ans vous avez épuiſé tous les ſentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos prémieres obſervations ſe ſont portées ſur des gens ſimples & ſortans preſque des mains de la nature, comme pour vous ſervir de piece de comparaiſon. Exilé dans la capitale du plus célebre peuple de l'univers, vous étes ſauté, pour ainſi dire, à l'autre extrémité: le génie ſupplée aux intermédiaires. Paſſé chez la ſeule nation d'hommes qui reſte parmi les troupeaux divers dont la terre eſt couverte, ſi vous n'avez pas vû regner les loix, vous les avez vû du moins exiſter encore; vous avez appris à quels ſignes on reconnoit cet organe ſacré de la volonté d'un péuple, & comment l'empire de la raiſon publique eſt le vrai fon-

ſondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le ſoleil éclaire. Un ſpectacle plus rare & digne de l'œil du ſage, le ſpectacle d'une ame ſublime & pure, triomphant de ſes paſſions & regnant ſur elle-même, eſt celui dont vous jouiſſez. Le prémier objet qui frappa vos regards eſt celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'eſt que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à ſentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reſte plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouïſſance à goûter que celle de la ſageſſe. Vous avez vécu de cette courte vie; ſongez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos paſſions, dont vous futes longtems l'eſclave, vous ont laiſſé vertueux. Voilà toute votre gloire; elle eſt grande, ſans doute, mais ſoyez-en moins fier. Votre force même eſt l'ouvrage de votre foibleſſe. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu? Elle a pris à vos yeux la figure de cette femme adorable qui la répréſente ſi bien, & il ſeroit difficile qu'une ſi chere image vous en laiſſât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle ſeule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les ſiennes? Entouſiaſte oiſif de ſes vertus, vous bornerez-vous ſans ceſſe à les admirer, ſans les imiter jamais? Vous parlez avec chaleur de la maniere dont elle remplit ſes devoirs d'épouſe & de mere; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami à ſon exemple? Une femme a triomphé d'elle-même, & un philoſophe a peine à ſe vaincre! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un diſcoureur

cômme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions? * Prenez-y garde, mon cher; il regne encore dans vos lettres un ton de mollesse & de langueur qui me déplait, & qui est bien plus un reste de votre passion qu'un effet de votre caractere. Je hais par tout la foiblesse, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu sans force, & le chemin du vice est la lâcheté. Osez-vous bien compter sur vous avec un cœur sans courage? Malheureux! Si Julie étoit foible, tu succomberois demain & ne serois qu'un vil adultere. Mais te voilà resté seul avec elle; apprends à la connoitre, & rougis de toi.

J'espere

* Non, ce siecle de la philosophie ne passera point sans avoir produit un vrai Philosophe. J'en connnois un, un seul, j'en conviens; mais c'est beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est d'avoir su rester peu connu? Savant & modeste *Abauzit*, que votre sublime simplicité pardonne à mon cœur un zele qui n'a point votre nom pour objet! Non, ce n'est pas vous que je veux faire connoitre à ce siecle indigne de vous admirer; c'est Genève que je veux illustrer de votre séjour; ce sont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui se cache, en est d'autant plus estimé! Heureux le peuple où la jeunesse altiere vient abbaisser son ton dogmatique & rougir de son vain savoir, devant la docte ignorance du sage! Vénérable & vertueux vieillard! vous n'aurez point été prôné par les beaux-esprits; leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges; au lieu de déposer, comme eux, votre sagesse dans des livres, vous l'aurez mise dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choisir, que vous aimez, & qui vous respecte. Vous avez vécu comme Socrate; mais il mourut par la main de ses concitoyens, & vous êtes chéri des vôtres.

J'espere pouvoir bientôt vous aller joindre. Vous savez à quoi ce voyage est déstiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent suspect à moi-même; pour résister j'ai pu me suffire, pour choisir il me faut les yeux d'un ami; & je me fais un plaisir de rendre tout commun entre nous, la reconnoissance aussi bien que l'attachement. Cependant, ne vous y trompez pas; avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai si vous en étes digne, & si vous méritez de me rendre les soins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en suis content; ce n'est pas assez, c'est de votre jugement que j'ai besoin dans un choix où doit présider la raison seule, & où la mienne peut m'abuser. Je ne crains pas les passions, qui, nous faisant une guerre ouverte, nous avertissent de nous mettre en défense, nous laissent, quoi qu'elles fassent, la conscience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne cede qu'autant qu'on leur veut ceder. Je crains leur illusion qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire sans le savoir autre chose que ce que nous voulons. On n'a besoin que de soi pour réprimer ses penchans; on a quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre, & c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage qui voit pour nous sous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt à bien connoitre. Songez donc à vous examiner, & dites-vous si toujours en proye à de vains regrets vous serez à jamais inutile à vous & aux autres, ou si reprenant enfin l'empire de vous-même, vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours; je passerai par

notre armée de Flandres où je compte rester encore autant; de sorte que vous ne devez guere m'attendre avant la fin du mois prochain ou le commencement d'octobre. Ne m'écrivez plus à Londres, mais à l'armée, sous l'addresse ci-jointe. Continuëz vos déscriptions; malgré le mauvais ton de vos lettres, elles me touchent & m'instruisent; elles m'inspirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez surtout l'inquiétude que vous m'avez donnée sur Madame de Wolmar: si son sort n'est pas heureux, qui doit oser aspirer à l'être? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à son bonheur. *

LETTRE II.

A Milord Edouard.

Oui, Milord, je vous le confirme avec des transports de joye, la scene de Meillerie a été la crise de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entierement rassuré sur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop foible est guéri tout autant qu'il peut l'être, & je préfere la tristesse d'un regret imaginaire à l'effroi d'être sans cesse assiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un nom si cher & dont vous m'avez si bien fait

* Le galimatias de cette Lettre me plait, en ce qu'il est tout à fait dans le caractere du bon Edouard, qui n'est jamais si philosophe que quand il fait des sottises, & ne raisonne jamais tant que quand il ne sait ce qu'il dit.

fait ſentir tout le prix. C'eſt le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix eſt au fond de mon ame comme dans le ſéjour que j'habite. Je commence à m'y voir ſans inquiétude, à y vivre comme chez moi; & ſi je n'y prends pas tout à fait l'autorité d'un maitre, je ſens plus de plaiſir encore à me regarder comme l'enfant de la maiſon. La ſimplicité, l'égalité que j'y vois regner, ont un attrait qui me touche & me porte au reſpect. Je paſſe des jours ſérains entre la raiſon vivante & la vertu ſenſible. En fréquentant ces heureux époux, leur aſcendant me gagne & me touche inſenſiblement, & mon cœur ſe met par dégrez à l'uniſſon des leurs, comme la voix prend, ſans qu'on y ſonge, le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuſe! quelle charmante habitation! Que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix! & que, ſi l'aſpect en paroît d'abord peu brillant, il eſt difficile de ne pas l'aimer auſſitôt qu'on la connoit! Le goût que prend Madame Wolmar, à remplir ſes nobles devoirs, à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, ſe communique à tout ce qui en eſt l'objet, à ſon mari, à ſes enfans, à ſes hôtes, à ſes domeſtiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentiſſent point dans ce paiſible ſéjour; mais on y trouve partout des cœurs contens & des viſages gais. Si quelquefois on y verſe des larmes, elles ſont d'attendriſſement & de joye. Les noirs ſoucis, l'ennui, la triſteſſe n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords dont ils ſont le fruit.

Pour elle, il eſt certain qu'excepté la peine ſecrette qui la tourmente, & dont je vous ai dit la

cauſe dans ma précédente lettre*, tout concourt à la rendre heureuſe. Cependant avec tant de raiſon de l'être, mille autres ſe déſoleroient à ſa place. Sa vie uniforme & retirée leur ſeroit inſupportable; elles s'impatienteroient du tracas des enfans; elles s'ennuyeroient des ſoins domeſtiques; elles ne pourroient ſouffrir la campagne; la ſageſſe & l'eſtime d'un mari peu careſſant ne les dédommageroient ni de ſa froideur ni de ſon âge; ſa préſence & ſon attachement même leur ſeroient à charge. Ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, où s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriſeroient les plaiſirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne ſeroient à leur aiſe dans leur propre maiſon que quand elles y ſeroient étrangeres. Il faut une ame ſaine pour ſentir les charmes de la retraite; on ne voit guere que des gens de bien ſe plaire au ſein de leur famille & s'y renfermer volontairement; s'il eſt au monde une vie heureuſe, c'eſt ſans doute celle qu'ils y paſſent: Mais les inſtrumens du bonheur ne ſont rien pour qui ne ſait pas les mettre en œuvre, & l'on ne ſent en quoi le vrai bonheur conſiſte qu'autant qu'on eſt propre à le goûter.

S'il faloit dire avec préciſion ce qu'on fait dans cette maiſon pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en diſant *on y ſait vivre;* non dans le ſens qu'on donne en France à ce mot, qui eſt d'avoir avec autrui certaines manieres établies par la mode; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il eſt né; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au delà

* Cette précédente lettre ne ſe trouve point. On en verra ci-après la raiſon.

delà d'elle même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un pere qui s'inquiete du bien-être de sa famille; elle a des enfans à la subsistance desquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal soin de l'homme sociable; & c'est aussi le prémier dont elle & son mari se sont conjointement occupés. En entrant en ménage, ils ont examiné l'état de leurs biens; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs besoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dût s'en contenter, ils n'ont pas eu assez mauvaise opinion de leurs enfans, pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laisser ne leur pût suffire. Ils se sont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre; ils ont placé leur argent plus surement qu'avantageusement; au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déja, & l'exemple de leur conduite est le seul trésor dont ils veuillent accroitre leur héritage.

Il est vrai qu'un bien qui n'augmente point, est sujet à diminuer par mille accidens; mais si cette raison est un motif pour l'augmenter une fois, quand cessera-t-elle d'être un prétexte pour l'augmenter toujours? Il faudra le partager à plusieurs enfans; mais doivent-ils rester oisifs? Le travail de chacun n'est-il pas un supplément à son partage, & son industrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de son bien? L'insatiable avidité fait ainsi son chemin sous le masque de la prudence; & mene au vice à force de chercher la sureté. C'est en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choses humaines une solidité qui n'est pas dans leur

nature.

nature. La raiſon même veut que nous laiſſions beaucoup de choſes au hazard, & ſi notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de ſe donner ſans ceſſe un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévitables! La ſeule précaution qu'il ait priſe à ce ſujet, a été de vivre un an ſur ſon capital, pour ſe laiſſer autant d'avance ſur ſon revenu; de ſorte que le produit anticipe toujours d'une année ſur la dépenſe. Il a mieux aimé diminuer un peu ſon fond que d'avoir ſans ceſſe à courir après ſes rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux au moindre accident imprévu, l'a déja remburſé bien des fois de cette avance. Ainſi l'ordre & la regle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépenſé.

Les maitres de cette maiſon jouïſſent d'un bien médiocre ſelon les idées de fortune qu'on a dans le monde; mais au fond je ne connois perſonne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richeſſe abſolue. Ce mot ne ſignifie qu'un rapport de ſurabondance entre les déſirs & les facultés de l'homme riche. Tel eſt riche avec un arpent de terre; tel eſt gueux au milieu de ſes monceaux d'or. Le deſordre & les fantaiſies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais beſoins. Ici la proportion eſt établie ſur un fondement qui la rend inébranlable, ſavoir le parfait accord des deux époux. Le mari s'eſt chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi, & c'eſt dans l'harmonie qui regne entre eux qu'eſt la ſource de leur richeſſe.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maiſon, c'eſt d'y trouver l'aiſance, la liberté, la gaité

gaité au milieu de l'ordre & de l'exactitude. Le grand défaut des maiſons bien réglées eſt d'avoir un air triſte & contraint. L'extrême ſollicitude des chefs ſent toujours un peu l'avarice. Tout reſpire la gêne autour d'eux; la rigueur de l'ordre a quelque choſe de ſervile qu'on ne ſupporte point ſans peine. Les Domeſtiques font leur devoir, mais ils le font d'un air mécontent & craintif. Les hôtes ſont bien reçus, mais ils n'uſent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, & comme on s'y voit toujours hors de la regle, ont n'y fait rien qu'en tremblant de ſe rendre indiſcret. On ſent que ces peres eſclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans; ſans ſonger qu'ils ne ſont pas ſeulement peres, mais hommes, & qu'ils doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur attaché à la ſageſſe. On ſuit ici des regles plus judicieuſes, On y penſe qu'un des principaux devoirs d'un bon pere de famille n'eſt pas ſeulement de rendre ſon ſéjour riant, àfin que ſes enfans s'y plaiſent, mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, àfin qu'ils ſentent qu'on eſt heureux en vivant comme lui, & ne ſoient jamais tentés de prendre pour l'être une conduite oppoſée à la ſienne. Une des maximes que M. de Wolmar repete le plus ſouvent au ſujet des amuſemens des deux Couſines, eſt que la vie triſte & meſquine des peres & meres eſt preſque toujours la prémiere ſource du deſordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre regle que ſon cœur & n'en ſauroit avoir de plus ſûre, elle s'y livre ſans ſcrupule, & pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laiſſe pas de lui demander beaucoup, & perſonne ne ſait mieux qu'elle

mettre

mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame si sensible seroit-elle insensible aux plaisirs? Au contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuse aucun de ceux qui la flatent; on voit qu'elle sait les goûter: mais ces plaisirs sont les plaisirs de Julie. Elle ne néglige ni ses propres commodités ni celles des gens qui lui sont chers, c'est à dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour superflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une personne sensée; mais elle apelle ainsi tout ce qui ne sert qu'à briller aux yeux d'autrui, de sorte qu'on trouve dans sa maison le luxe de plaisir & de sensualité sans rafinement ni molesse. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuser au goût de son pere; encore y reconnoit-on toujours le sien qui consiste à donner moins de lustre & d'éclat que d'élégance & de grace aux choses. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour suspendre plus doucement les carosses, elle approuve assez cela; mais quand je lui dis jusqu'à quel prix on a poussé les vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours si ces beaux vernis rendent les carosses plus commodes? Elle ne doute pas que je n'exagere beaucoup sur les peintures scandaleuses dont on orne à grands fraix ces voitures au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs que pour un homme de qualité! Ce qui l'a surtout révoltée, a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou soutenu cet usage, & que leurs carosses ne se distinguoient de ceux des hommes que par des tableaux

un

un peu plus lascifs. J'ai été forcé de lui citer là-dessus un mot de votre illustre ami qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette espece. A peine eut-il jetté les yeux sur les panneaux, qu'il partit en disant au maitre, montrez ce carosse à des femmes de la Cour; un honnête-homme n'oseroit s'en servir.

Comme le prémier pas vers le bien est de ne point faire de mal, le prémier pas vers le bonheur est de ne point souffrir. Ces deux maximes qui bien entendues épargneroient beaucoup de précéptes de morale, sont cheres à Madame de Wolmar. Le mal-être lui est extrêment sensible & pour elle & pour les autres, & il ne lui seroit pas plus aisé d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager. Elle les va chercher pour les guérir; c'est l'existence & non la vue des malheureux qui la tourmente: il ne lui suffit pas de ne point savoir qu'il y en a, il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle: car ce seroit sortir des termes de la raison que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des besoins de son voisinage avec la chaleur qu'on met à son propre intérêt; elle en connoit tous les habitans; elle y étend, pour ainsi dire, l'enceinte de sa famille, & n'épargne aucun soin pour en écarter tous les sentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine est assujettie.

Milord,

Milord, je veux profiter de vos leçons; mais pardonnez-moi un enthuſiaſme que je ne me reproche plus & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La providence a veillé ſur elle, & rien de ce qui la regarde n'eſt un effet du hazard. Le Ciel ſemble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine eſt ſuſceptible & le bonheur dont elle peut jouïr dans l'obſcurité de la vie privée, ſans le ſécours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au deſſus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, ſi c'en fut une, n'a ſervi qu'à déployer ſa force & ſon courage. Ses parens, ſes amis, ſes domeſtiques, tous heureuſement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être aimés. Son pays étoit le ſeul où il lui convint de naitre; la ſimplicité qui la rend ſublime, devoit regner autour d'elle; il lui faloit, pour être heureuſe, vivre parmi des gens heureux. Si pour ſon malheur elle fût née chez des peuples infortunés qui gémiſſent ſous le poids de l'oppreſſion, & luttent ſans eſpoir & ſans fruit contre la miſere qui les conſume, chaque plainte des opprimés eût empoiſonné ſa vie; la déſolation commune l'eût accablée, & ſon cœur bienfaiſant, épuiſé de peine & d'ennuis, lui eût fait éprouver ſans ceſſe les maux qu'elle n'eût pu ſoulager.

Au lieu de cela, tout anime & ſoutient ici ſa bonté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point ſous les yeux l'image affreuſe de la miſere & du deſeſpoir. Le Villageois à ſon aiſe * a plus beſoin de ſes avis que de

* Il y a près de Clarens un Village appellé Moutru, dont

de ſes dons. S'il ſe trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner ſa vie, quelque veuve oubliée qui ſouffre en ſecret, quelque vieillard ſans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge ne fourniſſent plus à ſon entretien, elle ne craint pas que ſes bienfaits leur deviennent onéreux, & faſſent aggraver ſur eux les charges publiques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouït du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte, ſe multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maiſons où elle entre, offrent bientôt un tableau de la ſienne; l'aiſance & le bien-être y ſont une de ſes moindres influences, la concorde & les mœurs la ſuivent de ménage en ménage. En ſortant de chez elle ſes yeux ne ſont frapés que d'objets agréables; en y rentrant elle en retrouve de plus doux encore; elle voit par tout ce qui plait à ſon cœur, & cette ame ſi peu ſenſible à l'amour-propre apprend à s'aimer dans ſes bienfaits. Non, Milord, je le repete; rien de ce qui touche à Julie, n'eſt indifférent pour la vertu. Ses charmes, ſes talens, ſes goûts, ſes combats, ſes fautes, ſes regrets, ſon ſéjour, ſes amis, ſa famille, ſes peines, ſes plaiſirs & toute ſa deſtinée, font de ſa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce

dont la commune ſeule eſt aſſez riche pour entretenir tous les Communiers, n'euſſent-ils pas un pouce de terre en propre. Auſſi la bourgeoiſie de ce village eſt-elle preſque auſſi difficile à acquerir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas là quelque honnête-homme de ſubdélégué, pour rendre Meſſieurs de Moutru plus ſociables, & leur bourgeoiſie un peu moins chere!

Ce qui me plait le plus dans les soins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'est qu'ils sont tous dirigés par la sagesse, & qu'il n'en résulte jamais d'abus. N'est pas toujours bienfaisant qui veut, & souvent tel croit rendre de grands services, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractere, & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar, c'est un discernement exquis dans la distribution de ses bienfaits, soit par le choix des moyens de les rendre utiles, soit par le choix des gens sur qui elle les répand. Elle s'est fait des regles dont elle ne se départ point. Elle sait accorder & refuser ce qu'on lui demande, sans qu'il y ait n'y foiblesse dans sa bonté, ni caprice dans son refus. Quiconque a commis en sa vie une méchante action, n'a rien à espérer d'elle que justice, & pardon s'il l'a offensée, jamais faveur ni protection qu'elle puisse placer sur un meilleur sujet. Je l'ai vue refuser assez sechement à un homme de cette espece une grace qui dépendoit d'elle seule. „Je vous „ souhaite du bonheur," lui dit-elle, „mais je n'y „ veux pas contribuer, de peur de faire du mal à „ d'autres en vous mettant en état d'en faire. Le „ monde n'est pas assez épuisé de gens de bien qui „ souffrent, pour qu'on soit réduit à songer à vous". Il est vrai que cette dureté lui coûte extrêmement & qu'il lui est rare de l'exercer. Sa maxime est de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui est pas prouvée, & il y a bien peu de méchans qui n'aient l'addresse de se mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité paresseuse des riches qui paye en argent aux malheureux le

droit

droits de rejetter leurs prieres, & pour un bienfait imploré ne ſavent jamais donner que l'aumône. Sa bourſe n'eſt pas inépuiſable, & depuis qu'elle eſt mere de famille, elle en ſait mieux regler l'uſage. De tous les ſécours dont on peut ſoulager les malheureux, l'aumône eſt à la vérité celui qui coûte le moins de peine; mais il eſt auſſi le plus paſſager & le moins ſolide; & Julie ne cherche pas à ſe délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indiſtinctement des recommendations & des ſervices, ſans bien ſavoir ſi l'uſage qu'on en veut faire eſt raiſonnable & juſte. Sa protection n'eſt jamais refuſée à quiconque en a un véritable beſoin & mérite de l'obtenir; mais pour ceux que l'inquiétude où l'ambition porte à vouloir s'élever & quiter un état où ils ſont bien, rarement peuvent-ils l'engager à ſe mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme eſt de cultiver la terre & de vivre de ſes fruits. Le paiſible habitant des champs n'a beſoin pour ſentir ſon bonheur que de le connoitre. Tous les vrais plaiſirs de l'homme ſont à ſa portée; il n'a que les peines inſéparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles *. Cet état eſt le ſeul néceſſaire & le plus utile. Il n'eſt malheureux que quand les autres le tiranniſent par leur violence, ou le ſéduiſent par l'exemple de leurs vices: C'eſt en lui que conſiſte la véritable proſpérité d'un pays, la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-mê-

* L'homme ſorti de ſa prémiere ſimplicité, devient ſi ſtupide qu'il ne ſait pas même déſirer. Ses ſouhaits exaucés le meneroient tous à la fortune, jamais à la félicité.

me, qui ne dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour se soutenir, & donne les plus sûrs moyens de se défendre. Qnand il est question d'estimer la puissance publique, le bel-esprit visite les palais du prince, ses ports, ses troupes, ses arsenaux, ses villes; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumiere du laboureur. Le prémier voit ce qu'on a fait, & le second ce qu'on peut faire.

Sur ce principe on s'attache ici, & plus encore à Etange, à contribuer autant qu'on peut à rendre aux paysans leur condition douce, sans jamais leur aider à en sortir. Les plus aisés & les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes, les uns pour étudier & devenir un jour des Messieurs, les autres pour entrer en condition & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens de leur côté aiment souvent à courir; les filles aspirent à la parure bourgeoise, les garçons s'engagent dans un service étranger; ils croyent valoir mieux en raportant dans leur village, au lieu de l'amour de la patrie & de la liberté, l'air à la fois rouge & rampant des soldats mercénaires, & le ridicule mépris de leur ancien état. On leur montre à tous l'erreur de ces préjugés, la corruption des enfans, l'abandon des peres, & les risques continuels de la vie, de la fortune & des mœurs, où cent périssent pour un qui réussit. S'ils s'obstinent, on ne favorise point leur fantaisie insensée, on les laisse courir au vice & à la misere, & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a persuadés, des sacrifices qu'ils font à la raison. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant soi-même; on n'a point

avec

avec les payſans les façons des villes, mais on uſe avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui, maintenant chacun dans ſon état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon payſan qu'on ne porte à ſe conſidérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus qui viennent briller un moment dans leur village & ternir leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar, & le Baron quand il eſt ici, manquent rarement d'aſſiſter aux exercices, aux prix, aux revues du village & des environs. Cette jeuneſſe déja naturellement ardente & guerriere, voyant de vieux Officiers ſe plaire à ſes aſſemblées, s'en eſtime davantage & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus, en lui montrant des ſoldats retirés du ſervice étranger en ſavoir moins qu'elle à tous égards; car quoi qu'on faſſe, jamais cinq ſols de paye & la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre & ſous les armes la préſence de ſes parens, de ſes voiſins, de ſes amis, de ſa maitreſſe, & la gloire de ſon pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar eſt donc de ne point favoriſer les changemens de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la ſienne, & ſur tout d'empêcher que la plus heureuſe de toutes, qui eſt celle du villageois dans un Etat libre, ne ſe dépeuple en faveur des autres.

Je lui faiſois là-deſſus l'objection des talens divers que la nature ſemble avoir partagés aux hommes, pour leur donner à chacun leur emploi, ſans égard à la condition dans laquelle ils ſont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choſes à conſi-

considérer avant le talent, savoir les mœurs, & la félicité. L'homme, dit-elle, est un être trop noble pour devoir servir simplement d'instrument à d'autres, & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient sans consulter aussi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne sont pas faits pour les places, mais les places sont faites pour eux; & pour distribuer convenablement les choses, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme est le plus propre, que celui qui est le plus propre à chaque homme, pour le rendre bon & heureux autant qu'il est possible. Il n'est jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un scélérat pour le service des honnêtes-gens.

Or de mille sujets qui sortent du village il n'y en a pas dix qui n'aillent se perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réussissent & font fortune, la font presque tous par les voyes deshonnêtes qui y menent. Les malheureux qu'elle n'a point favorisés, ne reprennent plus leur ancien état & se font mendians ou voleurs, plutôt que de redevenir paysans. De ces mille s'il s'en trouve un seul qui résiste à l'exemple & se conserve honnête-homme, pensez-vous qu'à tout prendre celui-là passe une vie aussi heureuse qu'il l'eût passée à l'abri des passions violentes, dans la tranquille obscurité de sa prémiere condition?

Pour suivre son talent il le faut connoitre. Est-ce une chose aisée de discerner toujours les talens des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti, si l'on a tant de peine à bien connoitre ceux des enfans qu'on a le mieux observés, comment un petit paysan

payſan ſaura-t-il de lui-même diſtinguer les ſiens? Rien n'eſt plus équivoque que les ſignes d'inclination qu'on donne dès l'enfance; l'eſprit imitateur y a ſouvent plus de part que le talent; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la diſpoſition. Le vrai talent, le vrai génie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour & veut être Général; un autre voit bâtir & ſe croit Architecte. Guſtin, mon jardinier, prit le goût du deſſein pour m'avoir vu deſſiner; je l'envoyai apprendre à Lauſanne; il ſe croyoit déja peintre; & n'eſt qu'un jardinier. L'occaſion, le déſir de s'avancer, décident de l'état qu'on choiſit. Ce n'eſt pas aſſez de ſentir ſon génie, il faut auſſi vouloir s'y livrer. Un Prince ira-t-il ſe faire cocher, parce qu'il mene bien ſon caroſſe? Un Duc ſe fera-t-il cuiſinier, parce qu'il invente de bons ragoûts? On n'a des talens que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre; penſez-vous que ce ſoit-là l'ordre de la nature? Quand chacun connoitroit ſon talent & voudroit le ſuivre, combien le pourroient? Combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles? combien vaincroient d'indignes concurrens? Celui qui ſent ſa foibleſſe, appelle à ſon ſecours le manége & la brigue, que l'autre, plus ſûr de lui, dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous même que tant d'établiſſemens en faveur des arts ne font que leur nuire? En multipliant indiſcrettement les Sujets on les confond, le vrai

mérite reste étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile sont tous pour le plus intrigant. S'il existoit une société où les emplois & les rangs fussent exactement mesurés sur les talens & le mérite personnel, chacun pourroit aspirer à la place qu'il sauroit le mieux remplir; mais il faut se conduire par des regles plus sûres, & rénoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous est le seul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tout dévelopés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les possedent, fût exactement proportionné aux besoins de la société, & si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à un autre, il ne resteroit pas assez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penserois que les talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son intention soit que nous n'en ayions pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous sont pernicieux. S'il faloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons & simples n'ont pas besoin de tant de talens; ils se soutiennent mieux par leur seule simplicité que les autres par toute leur industrie. Mais à mesure qu'ils se corrompent, leurs talens se dévelopent comme pour servir de supplément aux vertus qu'ils perdent, &

pour

pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre chose sur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle, étoit l'assistance des mendians. Comme c'est ici une grande route, il en passe beaucoup, & l'on ne refuse l'aumône à aucun. Je lui répresentai que ce n'étoit pas seulement un bien jetté à pure perte, & dont on privoit ainsi le vrai pauvre; mais que cet usage contribuoit à multiplier les gueux & les vagabonds qui se plaisent à ce lâche métier, &, se rendant à charge à la société, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes dont de complaisans raisonneurs aiment à flater la dureté des riches; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de sa qualité d'homme, en lui donnant le nom méprisant de gueux? Compatissant comme vous l'étes, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer? Rénoncez-y, mon ami, ce mot ne va point dans votre bouche; il est plus deshonorant pour l'homme dur qui s'en sert que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point si ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raison; ce que je sais, c'est que mon mari qui ne cede point en bon sens à vos philosophes, & qui m'a souvent rapporté tout ce qu'ils disent là-dessus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'insensibilité, m'a toujours paru mépriser ces discours & n'a point desaprouvé ma conduite. Son raisonnement est simple. On souffre, dit-il, & l'on entretient à grands fraix des multitudes de professions inutiles dont plusieurs ne servent qu'à cor-

rompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourir en nous les ſentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le conſidérer par le talent, pourquoi ne récompenſerois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le ſecourir, comme je paye un Comédien qui me fait verſer quelques larmes ſtériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même: tout ce qu'on ſent à la tragédie, s'oublie à l'inſtant qu'on en ſort; mais la mémoire des malheureux qu'on a ſoulagés donne un plaiſir qui renaît ſans ceſſe. Si le grand nombre des mendians eſt onéreux à l'Etat, de combien d'autres profeſſions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant? C'eſt au Souverain de faire en ſorte qu'il n'y ait point de mendians: mais pour les rebuter de leur profeſſion,* faut-il rendre les citoyens inhumains & dénaturés? Pour moi, continua Julie, ſans ſavoir ce que les pauvres ſont à l'Etat, je ſais qu'ils ſont tous mes freres, & que je ne puis ſans une inexcuſable dureté leur refuſer le foible ſecours qu'ils me demandent. La plupart ſont des vagabonds, j'en conviens; mais

* Nourrir les mendians, c'eſt, diſent-ils, former des pépinieres de voleurs; & tout au contraire, c'eſt empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à ſe faire mendians, mais quand une fois ils le ſont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne ſe faſſent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profeſſion que de ne pouvoir vivre dans la ſienne: or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiſeux, prennent tellement le travail en averſion qu'ils aiment mieux voler &

mais je connois trop les peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs un honnête-homme peut se trouver réduit à leur sort, & comment puis-je être sûre que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance & mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas, peut-être, cet honnête homme prêt à perir de misere, & que mon refus va reduire au desespoir? L'aumone que je fais donner à la porte, est légere. Un demi-crutz * & un morceau de pain sont ce qu'on ne refuse à personne, on donne un ration double à ceux qui sont évidemment estropiés. S'ils en trouvent autant sur leur route dans chaque maison aisée, cela suffit pour les faire vivre en chemin, & c'est tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui passe. Quand ce ne seroit pas pour eux un sécours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Un demi-crutz & un morceau de pain ne coûtent guere plus à donner & sont une réponse plus honnête qu'un *Dieu vous assiste*; comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les magazins des riches? Enfin, quoi qu'on puisse

& se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé, mais vingt liards auroient payé le soupé d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légere aumône s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort? J'ai lû quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent aux peres; Mais ces peres opulens & durs les méconnoissent, & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

* Petite monnoye du pays.

puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses miseres.

Voilà comment j'en use avec ceux qui mendient, pour ainsi dire, sans prétexte & de bonne foi. A l'égard de ceux qui se disent ouvriers & se plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, & les menteurs le savent si bien qu'il ne s'en présente plus chez nous.

C'est ainsi, Milord, que cette ame angélique trouve toujours dans ses vertus dequoi combattre les vaines subtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces soins & d'autres semblables sont mis par elle au rang de ses plaisirs, & remplissent une partie du tems que lui laissent ses devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquitée de tout ce qu'elle doit aux autres, elle songe ensuite à elle-même, ce qu'elle fait pour se rendre la vie agréable peut encore être compté parmi ses vertus; tant son motif est toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raison dans tout ce qu'elle accorde à ses désirs! Elle veut plaire à son mari qui aime à la voir contente & gaye; elle veut inspirer à ses enfans le goût des innocens plaisirs que la modération, l'ordre & la simplicité font valoir, & qui détournent le cœur des passions impétueuses. Elle s'amuse pour les amuser, comme la colombe amolit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

Julie a l'ame & le corps également sensibles. La même délicatesse regne dans ses sentimens & dans ses orga-

organes. Elle étoit faite pour connoitre & goûter tous les plaisirs, & longtems elle n'aima si cherement la vertu même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle sent en paix cette volupté suprême, elle ne se refuse aucune de celles qui peuvent s'associer avec celle-là; mais sa maniere de les goûter ressemble à l'austérité de ceux qui s'y refusent, & l'art de jouïr est pour elle celui des privations; non de ces privations pénibles & douloureuses qui blessent la nature & dont son auteur dédaigne l'hommage insensé, mais des privations passageres & modérées, qui conservent à la raison son empire, & servant d'assaisonnement au plaisir en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient aux sens & n'est pas nécessaire à la vie, change de nature aussi-tôt qu'il tourne en habitude, qu'il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin, que c'est à la fois une chaine qu'on se donne & une jouïssance dont on se prive, & que prévenir toujours les désirs n'est pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Tout celui qu'elle employe à donner du prix aux moindres choses, est de se les refuser vingt fois pour en jouïr une. Cette ame simple se conserve ainsi son prémier ressort; son goût ne s'use point; elle n'a jamais besoin de le ranimer par des excès, & je la vois souvent savourer avec délice un plaisir d'enfant, qui seroit insipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle se propose encore en cela, est de rester maitresse d'elle-même, d'accoutumer ses passions à l'obéissance, & de plier tous ses désirs à la regle. C'est un nouveau moyen d'être heureuse, car on ne jouït sans inquiétude que de ce qu'on peut perdre sans peine, & si le vrai bonheur appartient au sage, c'est parcequ'il est de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Ce

Ce qui me paroit le plus singulier dans sa tempérance, c'est qu'elle la suit sur les mêmes raisons qui jettent les voluptueux dans l'excés. La vie est courte, il est vrai, dit-elle; c'est une raison d'en user jusqu'au bout, & de dispenser avec art sa durée àfin d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. Si un jour de satiété nous ôte un an de jouïssance, c'est une mauvaise philosophie d'aller toujours jusqu'où le désir nous mene, sans considérer si nous ne serons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carriere, & si notre cœur épuisé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Epicuriens, pour ne vouloir jamais perdre une occasion, les perdent toutes, & toujours ennuyés au sein des plaisirs n'en savent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le tems qu'ils pensent économiser, & se ruinent comme les avares pour ne savoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime opposée, & je crois que j'aimerois encore mieux sur ce point trop de sévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaisir par la seule raison qu'elle m'en fait trop; en la renouant j'en jouïs deux fois. Cependant, je m'exerce à conserver sur moi l'empire de ma volonté, & j'aime mieux être taxée de caprice que de me laisser dominer par mes fantaisies.

Voilà sur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choses de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandise, & dans les soins qu'elle donne à toutes les parties du menage, la cuisine surtout n'est pas négligée. La table se sent de l'abondance générale, mais cette abondance n'est point ruineuse; il y regne une sensualité sans rafinement; tous les mets sont communs, mais excel-

lens

lens dans leurs especes, l'apprêt en est simple & pourtant exquis. Tout ce qui n'est que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins & recherchés, dont la rareté fait tout le prix & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en sont bannis à jamais; & même dans la délicatesse & le choix de ceux qu'on se permet, on s'abstient journellement de certaines choses qu'on reserve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables sans être plus dispendieux. Que croiriez-vous que sont ces mets si sobrement ménagés? Du gibier rare? du poisson de mer? des productions étrangeres? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelqu'un des savoureux herbages qui croissent dans nos jardins, certains poissons du lac apprêtés d'une certaine maniere, certains laitages de nos montagnes, quelque patisserie à l'allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chasse des gens de la maison; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque; voila ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & contente notre appetit les jours de réjouïssance; le service est modeste & champêtre, mais propre & riant, la grace & le plaisir y sont, la joye & l'appetit l'assaisonnent; des surtous dorés autour desquels on meurt de faim, des cristaux pompeux chargés de fleurs pour tout dessert, ne remplissent point la place des mets, on n'y sait point l'art de nourrir l'estomac par les yeux; mais on y sait celui d'ajouter du charme à la bonne chere, de manger beaucoup sans s'incommoder, de s'égayer à boire sans altérer sa raison, de tenir table longtems sans ennui, & d'en sortir toujours sans dégoût.

Il y a au prémier étage une petite salle à manger, différente de celle où l'on mange ordinairement, laquelle

quelle est au rez-de-chaussée. Cette salle particuliere est à l'angle de la maison & éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un sur le jardin, au delà duquel on voit le lac à travers les arbres; par l'autre on apperçoit ce grand côteau de vignes qui commence d'étaler anx yeux les richesses qu'on y recueillira dans deux mois. Cette piece est petite, mais ornée de tout ce qui peut la rendre agréable & riante. C'est là que Julie donne ses petits festins à son pere, à son mari, à sa cousine, à moi, à elle-même, & quelquefois à ses enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert, on sait d'avance ce que cela peut dire, & M. de Wolmar l'appelle en riant *le salon d'Apollon*; mais ce salon ne differe pas moins de celui de Lucullus par le choix des Convives que par celui des mets. Les simples hôtes n'y sont point admis; jamais on n'y mange quand on a des étrangers; c'est l'azile inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'est la société des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table; elle est une sorte d'initiation à l'intimité, & jamais il ne s'y rassemble que des gens qui voudroient n'être plus séparés. Milord, la fête vous attend, & c'est dans cette salle que vous ferez ici votre prémier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe que je fus traité dans le salon d'Apollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajoûter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite: Mais ce souper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne sais quel délicieux mélange de familiarité, de plaisir, d'union, d'aisance, que je n'avois point encore éprouvé. Je me sentois plus libre sans qu'on m'eût averti de l'être; il me sembloit que nous nous entendions

mieux

mieux qu'auparavant. L'éloignement des domestiques m'invitoit à n'avoir plus de réserve au fond de mon cœur, & c'est là qu'à l'instance de Julie je repris l'usage quitté depuis tant d'années de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce souper m'enchanta, J'aurois voulu que tous nos repas se fussent passés de même. Je ne connoissois point cette charmante salle, dis-je à Madame de Wolmar; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours? Voyez, dit-elle, elle est si jolie! ne seroit-ce pas dommage de la gâter? Cette réponse me parut trop loin de son caractere pour n'y pas soupçonner quelque sens caché. Pourquoi du moins, repris-je, ne rassemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domestiques & causer plus en liberté? C'est, me répondit-elle encore, que cela seroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à son aise est enfin le pire de tous. Il ne m'en falut pas davantage pour concevoir son sistême, & je jugeai qu'en effet l'art d'assaisonner les plaisirs n'est que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle se met avec plus de soin qu'elle ne faisoit autrefois. La seule vanité qu'on lui ait jamais reprochée étoit de négliger son ajustement. L'orgueilleuse avoit ses raisons, & ne me laissoit point de prétexte pour méconnoitre son empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me sembler naturel; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans sa négligence; elle se seroit coëffée d'un sac, que je l'aurois accusée de coquéterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée pour ne sembler

plus qu'une jolie femme, si je n'avois découvert la cause de ce nouveau soin. J'y fus trompé les premiers jours, & sans songer qu'elle n'étoit pas mise autrement qu'à mon arrivée où je n'étois point attendu, j'osai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me desabusai durant l'absence de M. de Wolmar. Dès le lendemain ce n'étoit plus cette élegance de la veille dont l'œil ne pouvoit se lasser, ni cette simplicité touchante & voluptueuse qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modestie qui parle au cœur par les yeux, qui n'inspire que du respect, & que la beauté rend plus imposante. La dignité d'épouse & de mere regnoit sur tous ses charmes; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave; & l'on eût dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ses traits. Ce n'étoit pas qu'il y eut la moindre altération dans son maintien ni dans ses manieres; son égalité, sa candeur ne connurent jamais les simagrées. Elle usoit seulement du talent naturel aux femmes de changer quelquefois nos sentimens & nos idées par un ajustement différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer sur les cœurs l'empire du goût, en faisant de rien quelque chose. Le jour qu'elle attendoit son mari de retour, elle retrouva l'art d'animer ses graces naturelles sans les couvrir; elle étoit éblouïssante en sortant de sa toilette; je trouvai qu'elle ne savoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus simple, & je me dis avec dépit en pénétrant l'objet de ses soins: En fit-elle jamais autant pour l'amour?

Ce goût de parure s'étend de la maitresse de la maison à tout ce qui la compose. Le maitre, les enfans, les domestiques, les chevaux, les bâtimens, les

les jardins, les meubles, tout eſt tenu avec un ſoin qui marque qu'on n'eſt pas au deſſous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt, la magnificence y eſt en effet, s'il eſt vrai qu'elle conſiſte moins dans la richeſſe de certaines choſes que dans un bel ordre du tout, qui marque le concert des parties & l'unité d'intention de l'ordonnateur*. Pour moi je trouve au moins que c'eſt une idée plus grande & plus noble de voir dans une maiſon ſimple & modeſte un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun, que de voir regner dans un palais la diſcorde & le trouble, & chacun de ceux qui l'habitent chercher ſa fortune & ſon bonheur dans la ruine d'un autre & dans le deſordre général. La maiſon bien reglée eſt une, & forme un tout agréable à voir: dans le palais on ne trouve qu'un aſſemblage confus de divers objets, dont la liaiſon n'eſt qu'apparente. Au prémier coup d'œil on croit voir une fin commune; en y regardant mieux, on eſt bientôt détrompé.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe, on a moins beſoin de modération que de goût. La ſimmétrie & la régularité plait à tous les yeux. L'image du

* Cela me paroît inconteſtable. Il y a de la magnificence dans la ſimmétrie d'un grand Palais; il n'y en a point dans une foule de maiſons confuſément entaſſées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un Régiment en bataille; il n'y en a point dans le peuple qui le regarde; quoiqu'il ne s'y trouve peut-être pas un ſeul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un ſoldat. En un mot, la véritable magnificence n'eſt que l'ordre rendu ſenſible dans le grand; ce qui fait que de tous les ſpectacles imaginables le plus magnifique eſt celui de la nature.

du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en eſt avide: mais un vain appareil qui ne ſe rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'eſprit du ſpectateur? L'idée du goût? Le goût ne paroît-il pas cent fois mieux dans les choſes ſimples que dans celles qui ſont offuſquées de richeſſe? L'idée de la commodité? Y a-t-il rien de plus incommode que le faſte*? L'idée de la grandeur? C'eſt préciſement le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande auſſi-tôt pourquoi ce palais n'eſt-il pas plus grand? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent? Cette belle vaiſſelle d'argent pourquoi n'eſt-elle pas d'or? Cet homme qui dore ſon caroſſe, pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris? Si ſes lambris ſont dorés, pourquoi ſon toit ne l'eſt-il pas? Celui qui voulut bâtir une haute tour, faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel; autrement il eût eu beau l'élever; le point où il ſe fût arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve

* Le bruit des gens d'une maiſon trouble inceſſamment le repos du maitre; Il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ces créanciers lui fait payer cher celle de ſes admirateurs. Ses appartemens ſont ſi ſuperbes qu'il eſt forcé de coucher dans une bouge pour être à ſon aiſe, & ſon ſinge eſt quelquefois mieux logé que lui. S'il veut diner, il depend de ſon cuiſinier & jamais de ſa faim; s'il veut ſortir, il eſt à la merci de ſes chevaux; mille embarras l'arrêtent dans les rues; il brule d'arriver & ne ſait plus qu'il a des jambes. Chlöé l'attend, les boües le retiennent, le poids de l'or de ſon habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied. Mais s'il perd un rendez-vous avec ſa maitreſſe, il en eſt bien dédommagé par les paſſans: chacun remarque ſa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'eſt Monſieur un tel.

preuve de son impuissance. O homme petit & vain, montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misere!

Au contraire, un ordre de choses où rien n'est donné à l'opinion, où tout a son utilité réelle & qui se borne aux vrais besoins de la nature, n'offre pas seulement un spectacle approuvé par la raison, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que sous des raports agréables, comme si suffisant à lui-même, que l'image de sa foiblesse n'y paroît point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attristantes. Je défie aucun homme sensé de contempler une heure durant le palais d'un prince & le faste qu'on y voit briller, sans tomber dans la mélancolie & déplorer le sort de l'humanité. Mais l'aspect de cette maison & de la vie uniforme & simple de ses habitans répand dans l'ame des spectateurs un charme secret qui ne fait qu'augmenter sans cesse. Un petit nombre de gens doux & paisibles, unis par des besoins mutuels & par une reciproque bienveuillance y concourt par divers soins à une fin commune: chacun trouvant dans son état tout ce qu'il faut pour en être content & ne point désirer d'en sortir, on s'y attache comme y devant rester toute la vie, & la seule ambition qu'on garde est celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent & tant de zele dans ceux qui obéissent, que des égaux eussent pu distribuer entre eux les mêmes emplois, sans qu'aucun se fût plaint de son partage. Ainsi nul n'envie celui d'un autre; nul ne croit pouvoir augmenter sa fortune que par l'augmentation du bien commun; Les maitres mêmes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne sauroit qu'ajoûter ni que retrancher ici, parce qu'on

qu'on n'y trouve que les choſes utiles & qu'elles y ſont toutes, en ſorte qu'on n'y ſouhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puiſſe dire: pourquoi n'y en a-t-il pas davantage? Ajoûtez-y du galon, des tableaux, un luſtre, de la dorure, à l'inſtant vous appauvrirez tout. En voyant tant d'abondance dans le néceſſaire, & nulle trace de ſuperflu, on eſt porté à croire que s'il n'y eſt pas, c'eſt qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, & que ſi on le vouloit, il y regneroit avec la même profuſion. En voyant continuellement les biens refluer au dehors par l'aſſiſtance du pauvre, on eſt porté à dire: cette maiſon ne peut contenir toutes ſes richeſſes. Voilà, ce me ſemble, la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus inſtruit de ce qui ſervoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à M. & Mad. de Wolmar. Il n'eſt pas poſſible qu'un ſi modique revenu ſuffiſe à tant de dépenſes. Il ſe mirent à rire, & me firent voir que, ſans rien rétrancher dans leur maiſon, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup & d'augmenter leur revenu plutôt que de ſe ruiner. Notre grand ſecret pour être riches, me dirent-ils, eſt d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il ſe peut dans l'uſage de nos biens les échanges intermédiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne ſe fait ſans perte, & ces pertes multipliées réduiſent preſque à rien d'aſſez grands moyens, comme à force d'être brocantée une belle boëte d'or devient un mince colifichet. Le tranſport de nos revenus s'évite en les employant ſur le lieu, l'échange s'en évite encore en les conſommant en nature, & dans l'indiſpenſable converſion de ce que nous avons de

trop

trop en ce qui nous manque. Au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode ; mais elle ne me paroît pas sans inconvénient. Outre les soins importuns auxquels elle assujettit, le profit doit être plus apparent que reel, & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens, l'emporte probablement sur le gain que feroient avec vous vos Fermiers : car le travail se fera toujours avec plus d'économie & la récolte avec plus de soin par un paysan que par vous. C'est une erreur, me repondit Wolmar ; le paysan se soucie moins d'augmenter le produit que d'épargner sur les fraix, parce que les avances lui sont plus pénibles que les profits ne lui sont utiles ; comme son objet n'est pas tant de mettre un fond en valeur que d'y faire peu de dépense, s'il s'assure un gain actuel c'est bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuisant, & le mieux qui puisse arriver est qu'au lieu de l'épuiser il la néglige. Ainsi pour un peu d'argent contant recueilli sans embarras, un propriétaire oisif prépare à lui ou à ses enfans de grandes pertes, de grands travaux, & quelquefois la ruine de son patrimoine.

D'ailleurs, poursuivit M. de Wolmar, je ne disconviens pas que je ne fasse la culture de mes terres à plus grands fraix que ne feroit un fermier ; mais aussi le profit du fermier c'est moi qui le fais, & cette culture étant beaucoup meilleure le produit est beaucoup plus grand ; de sorte qu'en dépensant davantage, je ne laisse pas de gagner encore. Il y a plus ; cet excès de dépense n'est qu'apparent

& produit réellement une très grande économie: car, si d'autres cultivoient nos terres, nous serions oisifs; il faudroit demeurer à la ville, la vie y seroit plus chere, il nous faudroit des amusemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici, & nous seroient moins sensibles. Ces soins que vous appellez importuns, sont à la fois nos devoirs & nos plaisirs; grace à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne sont jamais pénibles; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaisies ruineuses dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût, & tout ce qui contribue à notre bien-être devient pour nous amusement.

Jettez les yeux tout autour de vous, ajoûtoit ce judicieux pere de famille, vous n'y verrez que des choses utiles, qui ne nous coûtent presque rien & nous épargnent mille vaines dépenses. Les seules denrées du cru couvrent notre table, les seules étoffes du pays composent presque nos meubles & nos habits: rien n'est méprisé parce qu'il est commun, rien n'est estimé parce qu'il est rare. Comme tout ce qui vient de loin, est sujet à être déguisé ou falsifié, nous nous bornons, par délicatesse autant que par modération, au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous & dont la qualité n'est pas suspecte. Nos mets sont simples, mais choisis. Il ne manque à notre table pour être somptueuse que d'être servie loin d'ici; car tout y est bon, tout y seroit rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même regle a lieu dans le choix de la parure, qui, comme vous voyez, n'est pas négligée; mais l'élégance y préside seule, la richesse ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a une grande diffé-

différence entre le prix que l'opinion donne aux choſes & celui qu'elles ont réellement. C'eſt à ce dernier ſeul que Julie s'attache; & quand il eſt queſtion d'une étoffe, elle ne cherche pas tant ſi elle eſt ancienne ou nouvelle que ſi elle eſt bonne & ſi elle lui ſied. Souvent même la nouveauté ſeule eſt pour elle un motif d'excluſion, quand cette nouveauté donne aux choſes un prix qu'elles n'ont pas ou qu'elles ne ſauroient garder.

Conſidérez encore, qu'ici l'effet de chaque choſe vient moins d'elle même que de ſon uſage & de ſon accord avec le reſte, de ſorte qu'avec des parties de peu de valeur Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner ſeul la valeur aux choſes. Autant la loi de la mode eſt inconſtante & ruineuſe, autant la ſienne eſt économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois, eſt toujours bien; s'il eſt rarement à la mode, en revanche il n'eſt jamais ridicule, & dans ſa modeſte ſimplicité il tire de la convenance des choſes des regles inaltérables & ſûres, qui reſtent quand les modes ne ſont plus.

Ajoûtez enfin que l'abondance du ſeul néceſſaire ne peut dégénérer en abus; parce que le néceſſaire a ſa meſure naturelle, & que les vrais beſoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépenſe de vingt habits en un ſeul, & manger en un repas le revenu d'une année; mais on ne ſauroit porter deux habits en même tems ni diner deux fois en un jour. Ainſi l'opinion eſt illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés, & celui qui dans un état médiocre ſe borne au bienêtre ne riſque point de ſe ruiner.

Voilà, mon cher, continuoit le ſage Wolmar, comment avec de l'économie & des ſoins on peut ſe mettre au deſſus de ſa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'augmenter la nôtre ſans changer notre maniere de vivre; car il ne ſe fait ici preſque aucune avance qui n'ait un produit pour objet, & tout ce que nous dépenſons nous rend dequoi dépenſer beaucoup plus.

Hébien, Milord, rien de tout cela ne paroît au prémier coup d'œil. Par tout un air de profuſion couvre l'ordre qui le donne; il faut du tems pour appercevoir des loix ſomptuaires qui menent à l'aiſance & au plaiſir, & l'on a d'abord peine à comprendre comment on jouït de ce qu'on épargne. En y réfléchiſſant, le contentement augmente, parce qu'on voit que la ſource en eſt intariſſable & que l'art de goûter le bonheur de la vie ſert encore à le prolonger. Comment ſe laſſeroit-on d'un état ſi conforme à la nature? Comment épuiſeroit-on ſon héritage en l'améliorant tous les jours? Comment ruineroit-on ſa fortune en ne conſommant que ſes revenus? Quand chaque année on eſt ſûr de la ſuivante, qui peut troubler la paix de celle qui court? Ici le fruit du labeur paſſé ſoutient l'abondance préſente, & le fruit du labeur préſent annonce l'abondance à venir; on jouït à la fois de ce qu'on dépenſe & de ce qu'on recueille, & les divers tems ſe raſſemblent pour affermir la ſécurité du préſent.

Je ſuis entré dans tous les détails du ménage, & j'ai partout vu regner le même eſprit. Toute la broderie & la dentelle ſortent du gynécée; toute la toile eſt filée dans la baſſe-cour ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoye

à des

à des manufactures dont on tire en échange des draps pour habiller les gens; le vin, l'huile, & le pain se font dans la maison; on a des bois en coupe reglée autant qu'on en peut consommer; le boucher se paye en bétail, l'épicier reçoit du bled pour ses fournitures; le salaire des ouvriers & des domestiques se prend sur le produit des terres qu'ils font valoir; le loyer des maisons de la ville suffit pour l'ameublement de celles qu'on habite; les rentes sur les fonds publics fournissent à l'entretien des maitres, & au peu de vaisselle qu'on se permet; la vente des vins & des bleds qui restent donne un fond qu'on laisse en reserve pour les dépenses extraordinaires; fond que la prudence de Julie ne laisse jamais tarir, & que sa charité laisse encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choses de pur agrément que le profit du travail qui se fait dans sa maison; celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter &c. Ainsi le produit & l'emploi se trouvant toujours compensés par la nature des choses, la balance ne peut être rompue, & il est impossible de se déranger.

Bien plus; les privations qu'elle s'impose par cette volupté tempérante dont j'ai parlé, sont à la fois de nouveaux moyens de plaisir & de nouvelles ressources d'économie. Par exemple elle aime beaucoup le caffé; chez sa mere elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en augmenter le goût; elle s'est bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes, & dans le salon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'est une petite sensualité qui la flate plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguise & régle à la fois

sa

ſa gourmandiſe. Au contraire, elle met à deviner & ſatisfaire les goûts de ſon pere & de ſon mari par une attention ſans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de graces qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaiſir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suiſſe. Elle ne manque jamais après le ſoupé de faire ſervir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces vins, qu'en effet je trouve excellens, &, les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction ſi manifeſte à ſes maximes; mais elle me rappella en riant un paſſage de Plutarque, où Flaminius compáre les troupes aſiatiques d'Antiochus ſous mille noms barbares, aux ragoûts divers ſous leſquels un ami lui avoit déguiſé la même viande. Il en eſt de même, dit-elle, de ces étrangers que vous me reprochez. Le rancio, le cherez, le malaga, le chaſſaigne, le ſiracuſe dont vous buvez avec tant de plaiſir, ne ſont en effet que des vins de Lavaux diverſement préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boiſſons lointaines. Si elles ſont inférieures en qualités aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvéniens, & comme on eſt ſûr de ce qui les compoſe, on peut au moins les boire ſans riſque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon pere & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les ſiens, me dit alors M. de Wolmar, ont pour nous un goût dont manquent tous les autres; c'eſt le plaiſir qu'elle a pris à les préparer. Ah, reprit-elle, ils ſeront toujours exquis!

Vous

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de ſoins divers le deſœuvrement & l'oiſiveté qui rendent néceſſaires la compagnie, les viſites & les ſociétés extérieures ne trouvent guere ici de place. On fréquente les voiſins, aſſez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y aſſujetir. Les hôtes ſont toujours bien venus & ne ſont jamais déſirés. On ne voit préciſement qu'autant de monde qu'il faut pour ſe conſerver le goût de la retraite; les occupations champêtres tiennent lieu d'amuſemens; & pour qui trouve au ſein de ſa famille une ſociété, toutes les autres ſont bien inſipides. La maniere dont on paſſe ici le tems, eſt trop ſimple & trop uniforme pour tenter beaucoup de gens*; mais c'eſt par la diſpoſition du cœur de ceux qui l'ont adoptée qu'elle leur eſt intéreſſante. Avec une ame ſaine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers & les plus charmans devoirs de l'humanité, & à ſe rendre mutuellement la vie heureuſe? Tous les ſoirs Julie contente de ſa journée n'en déſire point une différente pour le lendemain, & tous les matins elle demande au Ciel un jour ſemblable à celui de la veille; elle fait toujours les mêmes choſes parcequ'elles ſont bien, & qu'elle ne connoit rien de mieux à faire. Sans doute elle jouït ainſi de toute la félicité permiſe à l'homme. Se

* Je crois qu'un de nos beaux-eſprits voyageant dans ce pays-là, reçu & careſſé dans cette maiſon à ſon paſſage, feroit enſuite à ſes amis une rélation bien plaiſante de la vie de manans qu'on y mene. Au reſte, je vois par les lettres de Miladi Catesby que ce goût n'eſt pas particulier à la France, & c'eſt apparemment auſſi l'uſage en Angleterre de tourner ſes hôtes en ridicules, pour prix de leur hoſpitalité.

Se plaire dans la durée de ſon état n'eſt-ce pas un ſigne aſſuré qu'on y vit heureux?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de deſœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y raſſemble, intereſſe le cœur par quelque endroit avantageux, & rachette quelques ridicules par mille vertus. De paiſibles compagnards ſans monde & ſans politeſſe, mais bons, ſimples, honnêtes & contens de leur ſort; d'anciens officiers retirés du ſervice; des commerçans ennuyés de s'enrichir; de ſages meres de famille qui amenent leurs filles à l'école de la modeſtie & des bonnes mœurs; voilà le cortège que Julie aime à raſſembler autour d'elle. Son mari n'eſt pas faché d'y joindre quelquefois de ces avanturiers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus ſages à leurs dépens, reviennent ſans chagrin cultiver le champ de leur pere qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table des événemens de ſa vie, ce ne ſont point les avantures merveilleuſes du riche Sindbad recontant au ſein de la molleſſe orientale comment il a gagné ſes tréſors: Ce ſont les rélations plus ſimples de gens ſenſés que les caprices du ſort & les injuſtices des hommes ont rebutés des faux biens vainement pourſuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des païſans a des charmes pour ces ames élevées avec qui le ſage aimeroit à s'inſtruire? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoiſe des caracteres plus marqués, plus d'hommes penſans par eux-mêmes que ſous le maſque uniforme des habitans des villes, où chacun ſe montre comme ſont les autres, plutôt que comme il eſt lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs ſenſibles aux moindres careſſes,

&

& qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur esprit ne sont point façonnés par l'art, ils n'ont point appris à se former sur nos modeles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme, au lieu de celui de la nature.

Souvent dans ses tournées M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le sens & la raison frappent, & qu'il se plait à faire causer. Il l'amene à sa femme; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politesse & les airs de son état, mais la bienveuillance & l'humanité de son caractere. On retient le bon-homme à diner. Julie le place à côté d'elle, le sert, le caresse, lui parle avec intérêt, s'informe de sa famille, de ses affaires, ne sourit point de son embarras, ne donne point une attention gênante à ses manieres rustiques, mais le met à son aise par la facilité des siennes, & ne sort point avec lui de ce tendre & touchant respect dû à la vieillesse infirme qu'honore une longue vie passée sans reproche. Le vieillard enchanté se livre à l'épanchement de son cœur; il semble reprendre un moment la vivacité de sa jeunesse. Le vin bu à la santé d'une jeune Dame en rechauffe mieux son sang à demi-glacé. Il se ranime à parler de son ancien tems, de ses amours, de ses campagnes, des combats où il s'est trouvé, du courage de ses compatriotes, de son retour au païs, de sa femme, de ses enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remedes qu'il imagine. Souvent des longs discours de son âge sortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture; & quand il n'y auroit

dans

dans les choſes qu'il dit que le plaiſir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle paſſe aprés le diné dans ſa chambre, & en rapporte un petit préſent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon-homme. Elle le lui fait offrir par les enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don ſimple & de leur goût dont elle l'a ſecrettement chargé pour eux. Ainſi ſe forme de bonne heure l'étroite & douce bienveuillance qui fait la liaiſon des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieilleſſe, à eſtimer la ſimplicité, & à diſtinguer le mérite dans tous les rangs. Les païſans, voyant leurs vieux peres fêtés dans une maiſon reſpectable & admis à la table des maitres, ne ſe tiennent point offenſés d'en être exclus; ils ne s'en prennent point à leur rang mais à leur âge; ils ne diſent point, nous ſommes trop pauvres, mais, nous ſommes trop jeunes pour être ainſi traités. L'honneur qu'on rend à leurs vieillards & l'eſpoir de le partager un jour, les conſolent d'en être privés & les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant, le vieux bon-homme, encore attendri des careſſes qu'il a reçues, revient dans ſa chaumiere, empreſſé de montrer à ſa femme & à ſes enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joye dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphaſe la reception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a ſervi, les vins dont il a goûté, les diſcours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'eſt informé d'eux, l'affabilité des maitres, l'attention des ſerviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'eſtime & de bonté qu'il a reçues; en le racontant il en jouït une ſeconde fois, & toute la maiſon croit

jouïr

jouïr aussi des honneurs rendus à son chef. Tous bénissent de concert cette famille illustre & généreuse qui donne exemple aux grands & refuge aux petits, qui ne dédaigne point le pauvre & rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plait aux ames bienfaisantes. S'il est des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrache la flaterie & la bassesse en présence des gens qu'on loue; mais celles que dicte en secret un cœur simple & reconnoissant au coin d'un foyer rustique.

C'est ainsi qu'un sentiment agréable & doux peut couvrir de son charme une vie insipide à des cœurs indifférens: c'est ainsi que les soins, les travaux, la retraite peuvent devenir des amusemens par l'art de les diriger. Une ame saine peut donner du goût à des occupations communes, comme la santé du corps fait trouver bons les alimens les plus simples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuse avec tant de peine, doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le sentiment du plaisir qu'avec celui de devoir. Pour Julie, il lui est arrivé précisément le contraire, & des soins qu'une certaine langueur d'ame lui eut laissé négliger autrefois, lui deviennent intéressans par le motif qui les inspire. Il faudroit être insensible pour être toujours sans vivacité. La sienne s'est developpée par les mêmes causes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la solitude pour se livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'est point de ces indolentes meres de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent à s'instruire des devoirs d'autrui le tems qu'elles devroient mettre

à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle aprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus, elle agit. Comme elle se leve une heure plus tard que son mari, elle se couche aussi plus tard d'une heure. Cette heure est le seul tems qu'elle donne encore à l'étude, & la journée ne lui paroît jamais assez longue pour tous les soins dont elle aime à la remplir.

Voilà, Milord, ce que j'avois à vous dire sur l'économie de cette maison, & sur la vie privée des maitres qui la gouvernent. Contens de leur sort, ils en jouïssent paisiblement; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans; mais à leur laisser avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domestiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération, & tout ce qui peut rendre douce & charmante à des gens sensés la jouïssance d'un bien médiocre, aussi sagement conservé qu'il fut honnêtement acquis.

LETTRE III. *

A Milord Edouard.

Nous avons èu des hôtes ces jours derniers. Ils sont repartis hier, & nous recommençons entre nous trois une société d'autant plus charmante qu'il

* Deux Lettres écrites en différens tems rouloient sur le sujet de celle-ci, ce qui occasionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux Lettres en une seule. Au reste, sans prétendre justifier l'excessive

qu'il n'est rien resté dans le fond des cœurs qu'on veuille se cacher l'un à l'autre. Quel plaisir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance! Je ne reçois pas une marque d'éstime de Julie & de son mari, que je ne me dise avec une certaine fierté d'ame: enfin j'oserai me montrer à lui. C'est par vos soins, c'est sous vos yeux que j'espere honorer mon état présent de mes fautes passées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuisement, l'amour subjugué lui donne avec la conscience de sa victoire une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui est grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un sacrifice qui nous a coûté si cher? Non, Milord, je sens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens sentimens qu'il a vaincus. Je sens qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.

Après six jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens, nous avons passé aujourd'hui une matinée à l'angloise, réunis & dans le silence, goûtant à la fois le plaisir d'être ensemble & la douceur du recueillement. Que les délices de cet état sont connues de peu de gens! Je n'ai vu personne en France en avoir la moindre idée. La conversation des amis ne tarit jamais, disent-ils. Il est vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Milord, l'amitié! sentiment vif & céleste, quels discours sont dignes de toi?

sive longueur de plusieurs des lettres dont ce recueil est composé, je remarquerai que les lettres des solitaires sont longues & rares; celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'observer cette différence pour en sentir à l'instant la raison.

toi? Quelle langue ose être ton interprête? Jamais ce qu'on dit à son ami peut-il valoir ce qu'on sent à ses côtés? Mon Dieu! qu'une main serrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le soupir qui la suit disent de choses, & que le prémier mot qu'on prononce est froid après tout cela! O veilles de Besançon! momens consacrés au silence & recueillis par l'amitié! O Bomston! ame grande, ami sublime! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il est sûr que cet état de contemplation fait un des grands charmes des hommes sensibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont besoin d'être sans témoin pour pouvoir ne se rien dire, à leur aise. On veut être recueillis, pour ainsi dire, l'un dans l'autre: les moindres distractions sont désolantes, la moindre contrainte est insupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il est si doux de pouvoir le prononcer sans gêne. Il semble qu'on n'ose penser librement ce qu'on n'ose dire de même: il semble que la présence d'un seul étranger retienne le sentiment, & comprime des ames qui s'entendroient si bien sans lui.

Deux heures se sont ainsi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extase, plus douce mille fois que le froid repos des Dieux d'Epicure. Après le déjeuné, les enfans sont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mere; mais au lieu d'aller ensuite s'enfermer avec eux dans le gynécée selon sa coutume; pour nous dédommager en quelque sorte du tems perdu sans nous voir, elle les a fait rester avec elle, & nous ne nous sommes

point

point quités jusqu'au diner. Henriette qui commence à savoir tenir l'aiguille, travailloit assise devant la Fanchon qui faisoit de la dentelle, & dont l'oreiller posoit sur le dossier de sa petite chaise. Les deux garçons feuilletoient sur une table un recueil d'images, dont l'ainé expliquoit les sujets au cadet. Quand il se trompoit, Henriette attentive & qui sait le recueil par cœur avoit soin de le corriger. Souvent feignant d'ignorer à quelle estampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de se lever, d'aller & venir de sa chaise à la table & de la table à sa chaise. Ces promenades ne lui déplaisoient pas & lui attiroient toujours quelque agacérie de la part du petit mali; quelquefois même il s'y joignoit un baiser, que sa bouche enfantine sait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déja plus savante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons qui se prenoient & se donnoient sans beaucoup de soin, mais aussi sans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés sous le livre.

Madame de Wolmar brodoit près de la fenêtre vis à vis des enfans; nous étions son mari & moi encore autour de la table à thé lisans la gazette, à laquelle elle prêtoit assez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France & de l'attachement singulier de son peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions sur le bon naturel de cette nation douce & bienveuillante que toutes haïssent & qui n'en hait aucune, ajoûtant qu'elle n'envioit du rang suprême que le plaisir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit son mari d'un ton qu'il m'eût dû laisser prendre: il y a longtems que nous

fommes tous vos fujets. A ce mot, fon ouvage eft tombé de fes mains; elle a tourné la tête, & jetté fur fon digne époux un regard fi touchant, fi tendre, que j'en ai treffailli moi-même. Elle n'a rien dit: qu'eût-elle dit qui valût ce regard? Nos yeux fe font auffi rencontrés. J'ai fenti à la maniere dont fon mari m'a ferré la main que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette ame expanfive agiffoit autour d'elle, & triomphoit de l'infenfibilité même.

C'eft dans ces difpofitions qu'a commencé le filence dont je vous parlois; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit pas interrompu que par le petit manege des enfans; encore, auffi-tôt que nous avons ceffé de parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet, comme craignant de troubler le recueillement univerfel. C'eft la petite Surintendante qui la prémiere s'eft mife à baiffer le voix, à faire figne aux autres, à courir fur la pointe du pied, & leurs jeux font devenus d'autant plus amufans que cette légere contrainte y ajoûtoit un nouvel intérêt. Ce fpectacle qui fembloit être mis fous nos yeux pour prolonger notre attendriffement, a produit fon effet naturel.

Ammutifcon le lingue, e parlan l'alme.

Que de chofes fe font dites fans ouvrir la bouche! Que d'ardens fentimens fe font communiqués fans la froide entremife de la parole! Infenfiblement Julie s'eft laiffée abforber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux fe font tout à fait fixés fur fes trois enfans, & fon cœur ravi dans une fi délicieufe extafe animoit fon charmant vifage de tout

tout ce que la tendresse maternelle eut jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laissions entrainer Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les causoient, les ont fait finir. L'ainé, qui s'amusoit aux images, voyant que les onchets empêchoient sont frere d'être attentif, a pris le tems qu'il les avoit rassemblés, & lui donnant un coup sur la main, les a fait sauter par la chambre. Marcellin s'est mis à pleurer, & sans s'agiter pour le faire taire, Made. de Wolmar a dit a Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'est tû sur le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, sans qu'il ait recommencé de pleurer comme je m'y étois attendu. Cette circonstance qui n'étoit rien, m'en a rappellé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, & je ne me souviens pas, en y pensant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât si peu & qui fussent moins incommodes. Ils ne quittent presque jamais leur mere, & à peine s'apperçoit-on qu'ils soient là. Ils sont vifs, étourdis, semillans, comme il convient à leur âge, jamais importuns ni criards, & l'on voit qu'ils sont discrets avant de savoir ce que c'est que discrétion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce sujet m'a conduit, c'étoit que cela se fit comme de soi-même, & qu'avec une si vive tendresse pour ses enfans, Julie se tourmentât si peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais s'empresser à les faire parler ou taire, ni à leur préscrire ou défendre ceci ou cela. Elle ne dispute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amusemens; on diroit qu'elle se contente de les voir & de les aimer, & que quand ils ont passé leur

journée avec elle, tout son devoir de mere est rempli.

Quoique cette paisible tranquillité me parût plus douce à considérer qui l'inquiete solicitude des autres meres, je n'en étois pas moins frapé d'une indolence qui s'accordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas encore été contente avec tant de sujets de l'être: une activité superflue sied si bien à l'amour maternel! Tout ce que je voyois de bon dans ses enfans, j'aurois voulu l'attribuer à ses soins; j'aurois voulu qu'ils dussent moins à la nature & davantage à leur mere, je leur aurois presque désiré des défauts pour la voir plus empressée à les corriger.

Après m'être occupé longtems de ces réflexions en silence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le Ciel récompense la vertu des meres par le bon naturel des enfans: mais ce bon naturel veut être cultivé. C'est dès leur naissance que doit commencer leur éducation. Est-il un tems plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me désobéissent? Cela seroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'est mise à sourire en regardant son mari, & me prenant par la main elle m'a mené dans la cabinet, où nous pouvions causer tous trois sans être entendus des enfans.

C'est là que m'expliquant à loisir ses maximes, elle m'a fait voir sous cet air de négligence la plus vigi-

vigilante attention qu'ait jamais donné la tendresse maternelle. Longtems, m'a-t-elle dit, j'ai pensé comme vous sur les instructions prématurées, & durant ma prémiere grossesse, effrayée de tous mes devoirs & des soins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois souvent à M. de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un observateur éclairé, qui joignit à l'intérêt d'un pere le sens-froid d'un philosophe? Il remplit & passa mon attente; il dissipa mes préjugés & m'apprit à m'assurer avec moins de peine un succès beaucoup plus étendu. Il me fit sentir que la prémiere & plus importante éducation, celle précisément que tout le monde oublie,* est de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui se piquent de lumieres, est de supposer leurs enfans raisonnables dès leur naissance, & de leur parler comme à des hommes avant même qu'ils sachent parler. La raison est l'instrument qu'on pense employer à les instruire, au lieu que les autres instrumens doivent servir à former celui-là, & que de toutes les instructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement est la raison même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à en payer les autres, à controller tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs maîtres, à devenir disputeurs & mutins; & tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables, on

* Locke lui-même, le sage Locke, l'a oubliée; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on est toujours forcé d'y joindre.

Il n'y a point de patience que ne lasse enfin l'enfant qu'on veut élever ainsi; & voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes, les parens ne pouvant plus supporter le tracas des enfans sont forcés de les éloigner d'eux en les livrant à des maitres; comme si l'on pouvoit jamais esperer d'un précepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un pere.

La nature, a continué Julie, veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, & ne tarderont pas à se corrompre; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres, & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.

La raison ne commence à se former qu'au bout de plusieurs années, & quand le corps a pris une certaine consistance. L'intention de la nature est donc que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce. Les enfans sont toujours en mouvement; le repos & la réflexion sont l'aversion de leur âge; une vie appliquée & sédentaire les empêche de croître & de profiter; leur esprit ni leur corps ne peuvent supporter la contrainte. Sans cesse enfermés dans une chambre avec des livres, il perdent toute leur vigueur; ils deviennent délicats, foibles, mal-sains,

plu-

plutôt hébêtés que raisonnables; & l'ame se sent toute la vie du dépérissement du corps.

Quand toutes ces instructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuisent, encore y auroit-il un très grand inconvénient à les leur donner indistinctement, & sans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la constitution commune à l'espece, chacun apporte en naissant un tempérament particulier qui détermine son génie & son caractere, & qu'il ne s'agit ni de changer ni de contraindre, mais de former & de perfectionner. Tous les caracteres sont bons & sains en eux-mêmes, selon M. de Wolmar. Il n'y a point, dit-il, d'erreurs dans la nature*. Tous les vices qu'on impute au naturel, sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend belles & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le sistême universel. Tout homme a sa place assignée dans le meilleur ordre des choses, il s'agit de trouver cette place & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau & toujours sous une même formule, sans égard à la prodigieuse diversité des esprits? Qu'on donne à la plupart des instructions nuisibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur conviendroient, qu'on gene de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités

* Cette doctrine si vraye me surprend dans M. de Wolmar; on verra bientôt pourquoi.

lités de l'ame, pour en substituer de petites & d'apparentes qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indistinctement aux mêmes choses tant de talens divers on efface les uns par les autres, on les confond tous. Qu'après bien des soins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat passager & frivole qu'on leur préfere, sans que le naturel étouffé revienne jamais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait; qu'enfin pour le prix de tant de peine indiscrettement prise, tous ces petits prodiges deviennent des esprits sans force & des hommes sans mérite, uniquement remarquables par leur foiblesse & par leur inutilité.

J'entends ces maximes, ai-je dit à Julie; mais j'ai peine à les accorder avec vos propres sentimens sur le peu d'avantage qu'il y a de déveloper le génie & les talens naturels de chaque individu, soit pour son propre bonheur, soit pour le vrai bien de la société. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modele de l'homme raisonnable & de l'honnête homme; puis rapprocher chaque enfant de ce modele par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les passions, en perfectionnant la raison, en corrigeant la nature . . . . Corriger la nature! a dit Wolmar en m'interrompant; ce mot est beau; mais avant que de l'employer, il faloit répondre à ce que Julie vient de vous dire:

Une réponse très peremptoire, à ce qu'il me sembloit, étoit de nier le principe; c'est ce que j'ai fait. Vous supposez toujours que cette diversité d'esprits & de génies qui distinguent les individus, est l'ouvrage de la nature; & cela n'est rien moins qu'é-

qu'évident. Car enfin, si les esprits sont différens, ils sont inégaux; & si la nature les a rendus inégaux, c'est en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, ou de capacité d'attention. Or quant aux sens & à la mémoire, il est prouvé par l'expérience que leurs divers dégrés d'étendue & de perfection ne sont point la mesure de l'esprit des hommes; & quant à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des passions qui nous animent, & il est encore prouvé que tous les hommes sont par leur nature susceptibles de passions assez fortes pour les douer du dégré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit.

Que si la diversité des esprits, au lieu de venir de la nature, étoit un effet de l'éduçation, c'est à dire, des diverses idées, des divers sentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frapent, les circonstances où nous nous trouvons, & toutes les impressions que nous recevons: bien loin d'attendre, pour élever les enfans, qu'on connût le caractere de leur esprit, il faudroit au contraire se hâter de déterminer convenablement ce caractere, par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu, que ce n'étoit pas sa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorsqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui sont dans la cour. Ils sont de la même portée; ils ont été nourris & traités de même; ils ne se sont jamais quittés: cependant l'un des deux est vif, gai, caressant, plein d'intelligence: l'autre lourd, pesant, hargneux, & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La seule différence des tempéramens a produit en eux celle des caracteres, comme

la ſeule différence de l'organiſation intérieure produit en nous celle des eſprits; tout le reſte a été ſemblable . . . . . Semblable? ai-je interrompu; quelle différence? Combien de petits objets ont agi ſur l'un & non pas ſur l'autre! combien de petites circonſtances les ont frappés diverſement, ſans que vous vous en ſoyez apperçu! Bon, a-t-il repris; vous voilà raiſonnant comme les aſtrologues. Quand on leur oppoſoit que deux hommes nés ſous le même aſpect avoient des fortunes ſi diverſes, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils ſoûtenoient que, vû la rapidité des cieux, il y avoit une diſtance immenſe du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre, & que, ſi l'on eût pu marquer les deux inſtans précis de leurs naiſſances, l'objection ſe fût tournée en preuve.

Laiſſons, je vous prie, toutes ces ſubtilités, & nous en tenons à l'obſervation. Elle nous apprend qu'il y a des caracteres qui s'annoncent preſque en naiſſant, & des enfans qu'on peut étudier ſur le ſein de leur nourrice. Ceux-là ſont une claſſe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui ſe dévelopent moins vîte, vouloir former leur eſprit avant de le connoitre, c'eſt s'expoſer à gâter le bien que la nature a fait, & à faire plus mal à ſa place. Platon, votre maitre, ne ſoutenoit-il pas que tout le ſavoir humain, toute la philoſophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déja? Cela n'eſt vrai ni de nos ſentimens ni de nos idées; mais cela eſt vrai de nos diſpoſitions à les acquérir. Pour changer un eſprit, il faudroit changer l'organiſation intérieure;

pour

pour changer un caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais ouï dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, & qu'un esprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination? Pour moi, je trouve qu'il seroit tout aussi aisé de faire un blond d'un brun, & d'un sot un homme d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers esprits sur un modele commun. On peut les contraindre & non les changer: on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non les faire devenir autres; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur caractere originel, & s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois il ne s'agit point de changer le caractere & de plier le naturel, mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénere; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'acheve en lui par l'éducation. Or avant de cultiver le caractere, il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal à propos. A tel génie il faut donner des ailes, à d'autre des entraves; l'un veut être pressé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flate, & l'autre qu'on l'intimide; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme; à tel autre il est même funeste de savoir lire. Attendons la premiere étincelle de la raison; c'est elle qui fait sortir le caractere & lui donne sa véritable forme; c'est par elle aussi

aussi qu'on le cultive, & il n'y a point avant la raison de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie que vous mettez en opposition, je ne sais ce que vous y voyez de contradictoire: Pour moi, je les trouve parfaitement d'accord. Chaque homme apporte en naissant un caractere, un génie, & des talens qui lui sont propres. Ceux qui sont déstinés à vivre dans la simplicité champêtre, n'ont pas besoin, pour être heureux, du dévelopement de leurs facultés, & leurs talens enfouïs sont comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil où l'on a moins besoin de bras que de tête, & où chacun doit compte à soi-même & aux autres de tout son prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin, & sur tout à nourrir les inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le prémier cas on n'a d'égard qu'à l'espece, chacun fait ce que font tous les autres, l'exemple est la seule regle, l'habitude est le seul talent, & nul n'exerce de son ame que la partie commune à tous. Dans le second, on s'applique à l'individu: à l'homme en général on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre; on le suit aussi loin que la nature le mene, & l'on en fera le plus grand des hommes, s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes se contredisent si peu que la pratique en est la même pour le prémier âge. N'instruisez point l'enfant du villageois, car il ne lui convient pas d'être instruit; N'instruisez pas l'enfant du Citadin, car vous ne savez encore quelle instruction lui convient. En tout état de cause, laissez former le corps, jusqu'à

ce que la raison commence à poindre: Alors c'est le moment de la cultiver.

Tout cela me paroitroit fort bien, ai-je dit, si je n'y voyois un inconvenient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode; c'est de laisser prendre aux enfans mille mauvaises habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frape leurs yeux, parce que cet exemple est commode à suivre, & n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occasion leur indiscrette volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables. . . . . . mais, a repris M. de Wolmar, il me semble que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres, & que c'est ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'est précisément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles? Comment s'y est-elle prise? Qu'a-t-elle substitué au joug de la discipline? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'instant; celui de la nécessité: mais en vous détaillant sa conduite, elle vous fera mieux entendre ses vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer sa méthode, & après une courte pause, voici à peu près comme elle m'a parlé.

Heureux les bien nés, mon aimable ami! Je ne présume pas autant de nos soins que M. de Wolmar. Malgré ses maximes, je doute qu'on puisse jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractere, & que tout naturel puisse être tourné à bien: mais au surplus convaincue de la bonté de sa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de la famille. Ma premiere espé-

rance eſt que des méchans ne ſeront pas ſortis de mon ſein; la ſeconde eſt d'élever aſſez bien les enfans que Dieu m'a donnés, ſous la direction de leur pere, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui reſſembler. J'ai tâché pour cela de m'approprier les regles qu'il ma préſcrites, en leur donnant un principe moins philoſophique & plus convenable à l'amour maternel; c'eſt de voir mes enfans heureux. Ce fut le prémier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mere, & tous les ſoins de mes jours ſont déſtinés à l'accomplir. La prémiere fois que je tins mon fils ainé dans mes bras, je ſongeai que l'enfance eſt preſque un quart des plus longues vies, qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'eſt une bien cruelle prudence de rendre cette prémiere portion malheureuſe pour aſſurer le bonheur du reſte, qui peut-être ne viendra jamais. Je ſongeai que durant la foibleſſe du prémier âge, la nature aſſujettit les enfans de tant de manieres, qu'il eſt barbare d'ajoûter à cet aſſujettiſſement l'empire de nos caprices; en leur ôtant une liberté ſi bornée, & dont ils peuvent ſi peu abuſer. Je réſolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il ſeroit poſſible, de lui laiſſer tout l'uſage de ſes petites forces, & de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déja gagné à cela deux grands avantages; l'un d'écarter de ſon ame naiſſante le menſonge, la vanité, la colere, l'envie, en un mot tous les vices qui naiſſent de l'eſclavage, & qu'on eſt contraint de fomenter dans les enfans, pour obtenir d'eux ce qu'on en exige: l'autre de laiſſer fortifier librement ſon corps par l'exercice continuel que l'inſtinct lui demande. Accoutumé tout comme les payſans à

courir tête nue au soleil, au froid, à s'essoufler, à se mettre en sueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & se rend plus robuste en vivant plus content. C'est le cas de songer à l'âge d'homme & aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déja dit, je crains cette pusillanimité meurtriere qui, à force de délicatesse & de soins, affoiblit, efféмine un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin l'expose pour toute sa vie aux périls inévitables dont elle veut le préserver un moment, & pour lui sauver quelques rhumes dans son enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleurésies, des coups de soleil, & la mort, étant grand.

Ce qui donne aux enfans livrés à eux-mêmes la plupart des défauts dont vous parliez, c'est lorsque non contens de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'insensée indulgence des meres à qui l'on ne complait qu'en servant toutes les fantaisies de leur enfant. Mon ami, je me flate que vous n'avez rien vû dans les miens qui sentît l'empire & l'autorité, même avec le dernier domestique, & que vous ne m'avez pas vû, non plus, applaudir en sécret aux fausses complaisances qu'on a pour eux. C'est ici que je crois suivre une route nouvelle & sûre pour rendre à la fois un enfant libre, paisible, caressant, docile, & cela par un moyen fort simple, c'est de le convaincre qu'il n'est qu'un enfant.

A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant? Ne semble-t-il pas que c'est pour cela que les

prémieres voix qui lui sont suggérées par la nature, sont les cris & les plaintes, qu'elle lui a donné une figure si douce & un air si touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse & s'empresse à le secourir? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impudemment un ton de maitre avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, & d'aveugles parens approuvant cette audace l'exercer à devenir le tiran de sa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur.

Quant à moi je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangéreuse image de l'empire & de la servitude, & pour ne jamais lui donner lieu de penser qu'il fût plutôt servi par devoir que par pitié. Ce point est, peut-être, le plus difficile & le plus important de toute l'éducation, & c'est un détail qui ne finiroit point, ainsi que celui de toutes les précautions qu'il m'a falu prendre, pour prévenir en lui cet instinct si prompt à distinguer les services mercénaires des domestiques, de la tendresse des soins matérnels.

L'un des principaux moyens que j'aye employés, a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impossibilité où le tient son âge de vivre sans notre assistance. Après quoi je n'ai pas eû peine à lui montrer que tous les secours qu'on est forcé de recevoir d'autrui, sont des actes de dépendance, que les domestiques ont une véritable supériorité sur lui, en ce qu'il ne sauroit se passer d'eux, tandis qu'il ne leur est bon à rien; de sorte que, bien loin de tirer vanité de leurs services, il les reçoit avec une sorte d'humiliation, comme un témoignage de sa foiblesse, & il aspire ardemment au tems où il sera

assez

assez grand & assez fort pour avoir l'honneur de se servir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, seroient difficiles à établir dans des maisons où le pere & la mere se font servir comme des enfans. Mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ses fonctions à remplir, & où le rapport des valets aux maitres n'est qu'un échange perpétuel de services & de soins, je ne crois pas cet établissement impossible. Cependant il me reste à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs besoins, n'étendent pas ce droit à leurs fantasies, ou comment ils ne souffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domestique qui traitera de fantaisie un véritable besoin?

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mere peu éclairée se fait des monstres de tout. Les vrais besoins sont très bornés dans les enfans comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être qu'au bien-être d'un seul moment. Pensez-vous qu'un enfant qui n'est point géné, puisse assez souffrir de l'humeur de sa gouvernante sous les yeux d'une mere, pour en être incommodé? Vous supposez des inconvéniens qui naissent de vices déja contractés, sans songer que tous mes soins ont été d'empêcher ces vices de naitre. Naturellement les femmes aiment les enfans. La mesintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut assujettir l'autre à ses caprices. Or cela ne peut arriver ici, ni sur l'enfant, dont on n'éxige rien, ni sur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai suivi en cela tout le contrepied des autres meres, qui font semblant de vouloir que l'enfant obéisse au domestique, & veulent en effet que le domestique obéisse à l'enfant. Personne ici ne

commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaisance qu'il en a pour eux. Par là, sentant qu'il n'a sur tout ce qui l'environne, d'autre autorité que celle de la bienveuillance, il se rend docile & complaisant; en cherchant à s'attacher à eux à son tour; car on aime en se faisant aimer; c'est l'infaillible effet de l'amour-propre, &, de cette affection réciproque, née de l'égalité, resultent sans effort les bonnes qualités qu'on prêche sans cesse à tous les enfans, sans jamais en obtenir aucune.

J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misere, sa foiblesse, sa dépendance, &, comme vous a dit mon mari, le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme; & cela, non seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais surtout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la providence, qu'il ne s'éleve point au dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Induits dès leur naissance par la molesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils désirent, à penser que tout doit ceder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts & de déplaisirs; or je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde & mortifiante éducation en lui donnant par la prémiere une plus juste opinion des choses. J'avois d'abord résolu de lui accorder tout

ce qu'il demanderoit, persuadée que les prémiers mouvemens de la nature sont toujours bons & salutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoitre, qu'en se faisant un droit d'être obéis, les enfans sortoient de l'état de nature presque en naissant, & contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiscrétion. J'ai vû que si je voulois contenter toutes ses fantaisies, elles croitroient avec ma complaisance, qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendroit d'autant plus sensible qu'il y seroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raison, lui sauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre & le plutôt passé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel, je l'ai plié d'abord au refus; & pour lui épargner de longs déplaisirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il est vrai que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde, est accordé sans condition dès la prémiere demande, & l'on est très indulgent là-dessus: mais il n'obtient jamais rien par importunité; les pleurs & les flateries sont également inutiles. Il en est si convaincu qu'il a cessé de les employer; du prémier mot il prend son parti, & ne se tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiseau qu'il voudroit tenir; car il sent la même impossibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte, sinon qu'il ne l'a pu garder, ni dans ce qu'on lui refuse, sinon qu'il n'a pu l'obtenir, & loin de battre la table contre laquelle il se blesse, il ne battroit pas la personne qui lui résiste. Dans tout ce qui le chagrine il sent l'empire de la nécessité, l'effet de sa propre foibles-

foibleſſe, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui . . . . un moment! dit-elle un peu vivement. voyant que j'allois répondre ; je preſſens votre objection ; j'y vais venir à l'inſtant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'eſt l'attention qu'on y fait, ſoit pour leur ceder, ſoit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flate ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire ſont tous pernicieux & preſque toujours ſans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'eſt une raiſon pour eux de les continuer; mais il s'en corrigent bientôt quand ils voyent qu'on n'y prend pas garde ; car grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voila préciſément ce qui eſt arrivé à mon ainé. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdiſſoit tout le monde, & vous étes témoin qu'on ne l'entend pas plus à préſent dans la maiſon que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure quand il ſouffre ; c'eſt la voix de la nature qu'il ne faut jamais contraindre ; mais il ſe tait à l'inſtant qu'il ne ſouffre plus. Auſſi fais-je une très-grande attention à ſes pleurs, bien ſûre qu'il n'en verſe jamais en vain. Je gagne à cela de ſavoir à point nommé quand il ſent de la douleur & quand il n'en ſent pas, quand il ſe porte bien & quand il eſt malade ; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaiſie, & ſeulement pour ſe faire appaiſer. Au reſte, j'avoue que ce point n'eſt pas facile à obtenir des nourrices & des gouvernantes : car comme rien n'eſt plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, & que ces bonnes femmes ne voyent jamais que l'inſtant préſent, elles ne ſongent

pas

pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui il en pleurera demain davantage. Le pis est que l'obstination qu'il contracte, tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze, quérelleur à vingt, impérieux à trente, & insupportable toute sa vie.

Je viens maintenant à vous; me dit-elle en souriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voyent aisément le désir de leur complaire; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuse, ils doivent supposer des raisons sans les demander. C'est un autre avantage qu'on gagne à user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion dans les occasions nécessaires: car comme il n'est pas possible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi, il est naturel qu'ils la supposent encore quand ils sont hors d'état de la voir. Au contraire: dès qu'on a soumis quelque chose à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent sophistes, subtils, de mauvaise foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la foiblesse de s'exposer à leurs petites lumieres. Quand on est contraint de leur rendre compte des choses qu'ils ne sont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, sitôt qu'elle est au dessus de leur portée. En un mot, le seul moyen de les rendre dociles à la raison, n'est pas de raisonner avec eux, mais de les bien convaincre que la raison est au dessus de leur âge: car alors ils la supposent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juste sujet de penser autrement. Ils savent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils sont sûrs qu'on les aime, & les enfans se trompent rarement là-dessus.

Quand donc je refuse quelque chose aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en sorte qu'ils le voyent, autant qu'il est possible, & quelquefois après coup. De cette maniere ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuse sans en avoir une bonne raison, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée sur le même principe, je ne souffrirai pas, non plus, que mes enfans se mêlent dans la conversation des gens raisonnables, & s'imaginent sottement y tenir leur rang comme les autres quand on y souffre leur babil indiscret. Je veux qu'ils répondent modestement & en peu de mots quand on les interroge, sans jamais parler de leur chef, & surtout sans qu'ils s'ingerent à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du respect.

En vérité, Julie, dis je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mere aussi tendre! Pitagore n'étoit pas plus severe à ses disciples que vous l'êtes aux vôtres. Non seulement vous ne les traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir cesser trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable & plus sûr peuvent-ils avoir de s'instruire, que d'interroger sur les choses qu'ils ignorent les gens plus éclairés qu'eux? Que penseroient de vos maximes les Dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jasent jamais assez tôt ni assez longtems, & qui jugent de l'esprit qu'ils auront étant grands par les sotises qu'ils débitent étant jeunes? Wolmar me dira que cela peut-être bon dans un pays où le prémier mérite est de bien babiller, & où l'on est dispensé de penser, pourvu

qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfans un sort si doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, & que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laisser?

Quoi donc? a-t-elle repris à l'instant: est-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, & ne sauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en silence n'admire leurs puérilités? Empêchons leur vanité de naitre, ou du moins arrêtons-en les progrès; c'est là vraiment travailler à leur félicité: Car la vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines, & il n'y a personne de si parfait & de si fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaisirs *.

Que peut penser un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, & se récrier avec des retentissemens de joye à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudissemens; jugez de ce que deviendra la sienne! Il en est du babil des enfans comme des prédictions des Almanacs. Ce seroit un prodige si sur tant de vaines paroles, le hazard ne fournissoit jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flaterie sur une pauvre mere déja trop abusée par son propre cœur, & sur un enfant qui ne sait ce qu'il dit & se voit célébrer! Ne pensez pas que, pour démêler l'erreur, je m'en garantisse. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais si j'ad-

* Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup sûr cet heureux-là n'étoit qu'un sot.

j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en ſecret; il n'apprend point en me les voyant applaudir à devenir babillard & vain, & les flateurs en me les faiſant répéter n'ont pas le plaiſir de rire de ma foibleſſe.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allé donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphaſe je ne ſais combien de gentilleſſes qu'ils venoient d'entendre, & dont ils ſembloient tout émerveillés. Meſſieurs, leur dis-je aſſez froidement, je ne doute pas que vous ne ſachiez faire dire à des marionettes de fort jolies choſes: mais j'eſpere qu'un jour mes enfans ſeront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours dans la joye de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette maniere de faire ſa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle; il ne leur vient plus de compere, & ils en valent ſenſiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des queſtions, on ne les leur défend pas indiſtinctement. Je ſuis la prémiere à leur dire de demander doucement en particulier à leur pere ou à moi tout ce qu'ils ont beſoin de ſavoir. Mais je ne ſouffre pas qu'*ils* coupent un entretien ſérieux pour occuper tout le monde de la prémiere impertinence qui leur paſſe par la tête. L'art d'interroger n'eſt pas ſi facile qu'on penſe. C'eſt bien plus l'art des maitres que des diſciples; il faut avoir déja beaucoup appris de choſes pour ſavoir demander ce qu'on ne ſait pas. Le ſavant ſait &

s'en-

s'enquiert, dit un proverbe Indien; mais l'ignorant ne sait pas même dequoi s'enquérir*. Faute de cette science préliminaire les enfans en liberté ne font presque jamais que des questions ineptes qui ne servent à rien, ou profondes & scabreuses dont la solution passe leur portée; & puisqu'il ne faut pas qu'ils sachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'instruisent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur seroit aussi utile qu'on croit, la prémiere & la plus importante science qui leur convient, n'est-elle pas d'être discrets & modestes, & y en a-t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole avant l'âge de parler, & ce droit de soumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire? De petits questionneurs babillards, qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscrettes, en sorte que chacun est inquiet aussi-tôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'est pas tant un moyen de les instruire que de les rendre étourdis & vains; inconvénient plus grand à mon avis que l'avantage qu'ils acquiérent par là n'est utile; car par dégrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

La

* Ce proverbe est tiré de Chardin. Tome 5. p. 170. in 12.

Le pis qui pût arriver de cette réserve trop prolongée, seroit que mon fils en âge de raison eût la conversation moins légere, le propos moins vif & moins abondant; & en considérant combien cette habitude de passer sa vie à dire des riens retrécit l'esprit, je regarderois plutôt cette heureuse stérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oisifs toujours ennuyés d'eux mêmes s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuser, & l'on diroit que le savoir vivre consiste à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles: mais la société humaine a un objet plus noble & ses vrais plaisirs ont plus de solidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le seul dont l'usage le distingue des animaux, ne lui a point été donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Ils se dégrade au dessous d'eux quand il parle pour ne rien dire, & l'homme doit être homme jusques dans ses délassemens. S'il y a de la politesse à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laisser parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils disent que de ce qu'on diroit soi-même, & à montrer qu'on les estime trop pour croire les amuser par des niaiseries. Le bon usage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir, n'est pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre, à force de modéstie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'esprit qui ne s'abstient de parler que par retenue & discrétion, puisse jamais passer pour un sot. Dans quelque pays que ce puisse être, il n'est pas possible qu'on juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le méprise pour s'être tu.

Au contraire on remarque en général que les gens ſilencieux en impoſent, qu'on s'écoute devant eux, & qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laiſſant le choix des occaſions & faiſant qu'on ne perd rien de ce qu'ils diſent, met tout l'avantage de leur côté. Il eſt ſi difficile à l'homme le plus ſage de garder toute ſa préſence d'eſprit dans un long flux de paroles; il eſt ſi rare qu'il ne lui échape des choſes dont il ſe repent à loiſir, qu'il aime mieux retenir le bon que riſquer le mauvais. Enfin, quand ce n'eſt pas faute d'eſprit qu'il ſe tait, s'il ne parle pas, quelque diſcret qu'il puiſſe être, le tort en eſt à ceux qui ſont avec lui.

Mais il y a bien loin de ſix ans à vingt; mon fils ne ſera pas toujours enfant, & à meſure que ſa raiſon commencera de naître, l'intention de ſon pere eſt bien de la laiſſer exercer. Quant à moi, ma miſſion ne va pas juſques là. Je nourris des enfans & n'ai pas la préſomption de vouloir former des hommes. J'eſpere, dit-elle en regardant ſon mari, que de plus dignes mains ſe chargeront de ce noble emploi. Je ſuis femme & mere, je ſais me tenir à mon rang. Encore une fois, la fonction dont je ſuis chargée n'eſt pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

Je ne fais même en cela que ſuivre de point en point le ſiſtême de M. de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il eſt excellent & juſte, & combien il s'accorde avec le mien. Conſidérez mes enfans & ſurtout l'ainé; en connoiſſez-vous de plus heureux ſur la terre, de plus gais, de moins importuns? Vous les voyez ſauter, rire, courir toute la journée ſans jamais incommoder perſonne. De quels plaiſirs, de quelle indépendance leur âge eſt-il ſuſce-

ſuſceptible, dont ils ne jouiſſent pas ou dont ils abuſent ? Ils ſe contraignent auſſi peu devant moi qu'en mon abſence. Au contraire, ſous les yeux de leur mere ils ont toujours un peu plus de confiance ; & quoique je ſois l'auteur de toute la ſévérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins ſévère : car je ne pourrois ſupporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les ſeules loix qu'on leur impoſe auprès de nous, ſont celles de la liberté même, ſavoir de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle, & comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas, non plus, qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de ſi juſtes loix, toute leur peine eſt d'être à l'inſtant renvoyés, & tout mon art pour que c'en ſoit une, de faire qu'ils ne ſe trouvent nulle part auſſi bien qu'ici. A cela près, on ne les aſſujettit à rien ; on ne les force jamais de rien apprendre ; on ne les ennuye point de vaines corrections ; jamais on ne les reprend ; les ſeules leçons qu'ils reçoivent ſont des leçons de pratique, priſes dans la ſimplicité de la nature. Chacun bien inſtruit là-deſſus ſe conforme à mes intentions avec une intelligence & un ſoin qui ne me laiſſent rien à déſirer, & ſi quelque faute eſt à craindre, mon aſſiduité la prévient ou la répare aiſément.

Hier, par exemple, l'aîné ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien, mais une heure après, au moment que le raviſſeur du tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit ; il la ſuivoit en le redemandant, & pleurant à ſon tour. Elle lui dit : vous l'avez pris par force à votre frere ; je vous le reprends de même ; qu'avez-

vous

vous à dire? Ne suis-je pas la plus forte? Puis elle se mit à battre la caisse à son imitation, comme si elle y eût pris beaucoup de plaisir. Jusques là tout étoit à merveilles. Mais quelque temps après elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrétai; car ce n'étoit plus la leçon de la nature, & de là pouvoit naitre un prémier germe d'envie entre les deux freres. En perdant le tambour le cadet supporta a dure loi de la nécessité, l'aîné sentit son injustice, tous deux connurent leur foiblesse & furent consolés le moment d'après.

Un plan si nouveau & si contraire aux idées reçues m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer ils m'en rendirent enfin l'admirateur, & je sentis que, pour guider l'homme, la marche de la nature est toujours la meilleure. Le seul inconvénient que je trouvois à cette méthode, & cet inconvenient me parut fort grand, c'étoit de négliger dans les enfans la seule faculté qu'ils ayent dans toute sa vigueur & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me sembloit que selon leur propre sistême, plus les opérations de l'entendement étoient foibles, insuffisantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, si propre alors à soutenir la travail. C'est-elle, disois-je qui doit suppléer à la raison jusqu'à sa naissance, & l'enrichir quand elle est née. Un esprit qu'on n'exerce à rien, deviend lourd & pesant dans l'inaction. La semence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'est une étrange préparation pour apprendre à devenir raisonnable que de commencer par être stupide. Comment, stupide! s'est écriée aussi-tôt Mad. de Wolmar. Confondriez-vous deux qualités aussi différentes & presque aussi contraires que

la mémoire & le jugement *? Comme si la quantité des choses mal digérées & sans liaison dont on remplit une tête encore foible, n'y faisoit pas plus de tort que de profit à la raison! J'avoue que de toutes les facultés de l'homme, la mémoire est la prémiere qui se dévelope & la plus commode à cultiver dans les enfans: mais à votre avis lequel est à préférer de ce qu'il leur est le plus aisé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de savoir?

Regardez à l'usage qu'on fait en eux de cette facilité, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut assujettir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait souffrir pour cela. Quoi! Forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la sienne; lui faire incessamment repéter & construire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts; embrouiller son esprit de cercles & de spheres dont il n'a pas la moindre idée; l'accabler de mille noms de villes & de rivieres qu'il confond sans cesse & qu'il rapprend tous les jours; est-ce cultiver sa mémoire au profit de son jugement, & tout ce frivole acquis vaut-il une seule des larmes qu'il coûte?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins; mais n'est-ce rien que d'instruire un enfant à se payer de mots, & à croire savoir ce qu'il ne peut comprendre? se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisit point aux prémieres idées dont on doit meubler une tête humaine, & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir

* Cela ne me paroît pas bien vû. Rien n'est si nécessaire au jugement que la mémoire: il est vrai que ce n'est pas la mémoire des mots.

n'avoir point de mémoire, que de la remplir de tout ce fatras au préjudice des connoissances nécessaires dont il tient la place?

Non, si la nature a donné au cerveau des enfans cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blazon, de sphere, de géographie, & tous ces mots sans aucun sens pour leur âge & sans aucune utilité pour quelque âge que ce soit dont on accable leur triste & stérile enfance; mais c'est pour que toutes les idées rélatives à l'état de l'homme, toutes celles qui se raportent à son bonheur & l'éclairent sur ses devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres inéffaçables, & lui servent à se conduire pendant sa vie d'une maniere convenable à son être & à ses facultés.

Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reste pas pour cela oisive: tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frape, & il s'en souvient; il tient régistre en lui-même des actions, des discours des hommes, & tout ce qui l'environne est le livre dans lequel sans y songer il enrichit continuellement sa mémoire, en attendant que son jugement puisse en profiter. C'est dans le choix de ces objets, c'est dans le soin de lui présenter sans cesse ceux qu'il doit connoitre & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que consiste le véritable art de cultiver la prémiere de ses facultés, & c'est par là qu'il faut tâcher de lui former un magazin de connoissances qui serve à son éducation durant la jeunesse, & à sa conduite dans tous les têms. Cette méthode, il est vrai, ne forme point des petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robustes, sains de corps & d'en-

d'entendement, qui, ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

Ne penſez pas, pourtant, continua Julie, qu'on néglige ici tout à fait ces ſoins dont vous faites un ſi grand cas. Une mere un peu vigilante tient dans ſes mains les paſſions de ſes enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le déſir d'apprendre ou de faire telle ou telle choſe; & autant que ces moyens peuvent ſe concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant & n'engendrent en lui nulle ſemence de vice, je les employe aſſez volontiers, ſans m'opiniâtrer quand le ſuccès n'y répond pas; car il aura toujours le tems d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel; & M. de Wolmar a une telle idée du prémier dévelopément de la raiſon, qu'il ſoutient que quand ſon fils ne ſauroit rien à douze ans, il n'en ſeroit pas moins inſtruit à quinze; ſans compter que rien n'eſt moins néceſſaire que d'être ſavant, & rien plus que d'être ſage & bon.

Vous ſavez que notre aîné lit déja paſſablement. Voici comment lui eſt venu le goût d'apprendre à lire. J'avois deſſein de lui dire de tems en tems quelque fable de la Fontaine pour l'amuſer, & j'avois déja commencé, quand il me demanda ſi les corbeaux parloient? A l'inſtant je vis la difficulté de lui faire ſentir bien nettement la différence de l'apologue au menſonge, je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables ſont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je ſupprimai la Fontaine. Je lui ſubſtituai un recueil des petites hiſtoires intéreſſantes & inſtructives, la plupart tirées de la bible; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes,

contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en essayant d'en composer moi-même d'aussi amusans qu'il me fut possible, & les appropriant toujours au besoin du moment. Je les écrivois à mesure, dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, & dont je lui lisois de tems en tems quelques contes, rarement, peu longtems, & repétant souvent les mêmes avec des commentaires, avant de passer à de nouveaux. Un enfant oisif est sujet à l'ennui; les petits contes servoient de ressource; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me souvenois quelquesfois d'un ordre à donner, & je le quittois à l'endroit le plus intéressant en laissant négligemment le livre. Aussitôt il alloit prier sa Bonne ou Fanchon ou quelqu'un d'achever la lecture: mais comme il n'a rien à commander à personne & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéissoit pas toujours. L'un refusoit, l'autre avoit à faire, l'autre balbutioit lentement & mal, l'autre laissoit à mon exemple un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui suggéra secrettement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à son aise. Il goûta ce projet. Il falut trouver de gens assez complaisans pour vouloir lui donner leçon; nouvelle difficulté qu'on n'a poussée qu'aussi loin qu'il faloit. Malgré toutes ces précautions, il s'est lassé trois ou quatre fois; on l'a laissé faire. Seulement je me suis efforcée de rendre les contes encore plus amusans, & il est revenu à la charge avec tant d'ardeur que quoiqu'il n'y ait pas six mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il sera bientôt en état de lire seul le recueil.

C'est à peu près ainsi que je tâcherai d'exciter son zele & sa bonne volonté pour acquérir les connoissances qui demandent de la suite & de l'application, & qui peuvent convenir à son âge; mais quoiqu'il apprenne à lire, ce n'est point des livres qu'il tirera ces connoissances; car elles ne s'y trouvent point, & la lecture ne convient en aucune maniere aux enfans. Je veux aussi l'habituer de bonne heure à nourrir sa tête d'idées & non de mots; c'est pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

Jamais? interrompis-je: C'est beaucoup dire; car encore faut-il bien qu'il sache son catéchisme & ses prieres? C'est ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'égard de la priere, tous les matins & tous les soirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans, & c'est assez pour qu'ils l'apprennent sans qu'on les y oblige: quant au catéchisme, ils ne savent ce que c'est. Quoi, Julie! vos enfans n'apprennent pas leur catéchisme? Non, mon ami; mes enfans n'apprennent pas leur catéchisme. Comment! ai-je dit tout étonné, une mere si pieuse! . . . je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchisme? Afin qu'ils le croyent un jour, dit-elle, j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah, j'y suis! m'écriai-je; vous ne voulez pas que leur foi ne soit qu'en paroles, ni qu'ils sachent seulement leur Religion, mais qu'ils la croyent, & vous pensez avec raison qu'il est impossible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous étes bien difficile, me dit en souriant M. de Wolmar; seriez-vous Chrétien, par hazard? Je m'efforce de l'être, lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout

tout ce que j'en puis comprendre, & respecte le reste sans le rejetter. Julie me fit un signe d'approbation, & nous reprimes le sujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zele maternel est actif, infatigable & prévoyant, elle a conclu, en observant que sa méthode se rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit proposés, savoir de laisser déveloper le naturel des enfans, & de l'étudier: Les miens ne sont gênés en rien, dit-elle, & ne sauroient abuser de leur liberté; leur caractere ne peut ni se dépraver ni se contraindre; on laisse en paix renforcer leur corps & germer leur jugement; l'esclavage n'avilit point leur ame, les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre, ils ne se croyent ni des hommes puissans ni des animaux enchaînés, mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne sont pas en eux, ils ont, ce me semble, un préservatif plus fort que des discours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils seroient bientôt ennuyés. C'est l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne; Ce sont les entretiens qu'ils entendent, qui sont ici naturels à tout le monde & qu'on n'a pas besoin de composer exprès pour eux; c'est la paix & l'union dont ils sont témoins; c'est l'accord qu'ils voyent regner sans cesse, & dans la conduite respective de tous, & dans la conduite & les discours de chacun.

Nourris encore dans leur prémiere simplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vû d'exemple, des passions qu'ils n'ont nulle occasion de sentir, des préjugés que rien ne leur inspire? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne.

qu'aucun mauvais penchant ne se montre en eux. Leur ignorance n'est point entêtée, leurs désirs ne sont point obstinés; les inclinations au mal sont prévenues, la nature est justifiée, & tout me prouve que les défauts dont nous l'accusons ne sont point son ouvrage mais le nôtre.

C'est ainsi que livrés au penchant de leur cœur, sans que rien le déguise ou l'altere, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conservent exactement celle de leur caractere originel: c'est ainsi que ce caractere se dévelope journellement à nos yeux sans réserve, & que nous pouvons étudier les mouvemens de la nature jusques dans leurs principes les plus secrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés ni punis, ils ne savent ni mentir, ni se cacher, & dans tout ce qu'ils disent, soit entre eux, soit à nous, ils laissent voir sans contrainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne songent pas même à se gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choses du monde les plus blamâbles que je ne ferois pas semblant d'en rien savoir: mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention sans qu'ils s'en doutent; je tiens un régistre exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils disent; ce sont les productions naturelles du fond qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche est une herbe étrangere dont le vent apporta la graine; si je la coupe par une réprimande, bientôt elle repoussera: au lieu de cela j'en cherche en secret la racine, & j'ai soin de l'arracher. Je ne suis, m'a-t-elle dit en riant, que la servante du Jardinier; je sarcle le jardin, j'en

j'en ôte la mauvaise herbe, c'est à lui de cultiver la bonne.

Convenons aussi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il faloit être aussi bien secondée pour espérer de réussir, & que les succès de mes soins dépendoit d'un concours de circonstances qui ne s'est peut-être jamais trouvé qu'ici. Il faloit les lumieres d'un pere éclairé, pour démêler à travers les préjugés établis le véritable art de gouverner les enfans dès leur naissance; il faloit toute sa patience pour se prêter à l'exécution, sans jamais démentir ses leçons par sa conduite; il faloit des enfans bien nés en qui la nature eût assez fait pour qu'on pût aimer son seul ouvrage; il faloit n'avoir autour de soi que des domestiques intelligens & bien intentionnés, qui ne se lassassent point d'entrer dans les vues des maitres; un seul valet brutal ou flateur eût suffi pour tout gâter. En vérité, quand on songe combien de causes étrangeres peuvent nuire aux meilleurs desseins & renverser les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la sagesse dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me suis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la sagesse! Ne voyez-vous pas que ce concours dont vous vous félicitez est votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche est contraint de vous ressembler? Meres de famille! Quand vous vous plaignez de n'être pas secondées, que vous connoissez mal votre pouvoir! Soyez tout ce que vous devez être, vous surmonterez tous les obstacles; vous forcerez chacun de remplir ses devoirs, si vous remplissez bien tous les votres. Vos droits ne sont-ils pas ceux de la nature? Malgré les ma-

ximes du vice, ils feront toujours chers au cœur humain. Ah veuillez être femmes & meres, & le plus doux empire qui foit fur la terre fera auffi le plus refpecté!

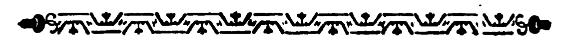
En achevant cette converfation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivé d'Henriette. Il eft certain, dit-elle, que j'aurois befoin de beaucoup moins de foins & d'addreffe, fi je voulois introduire l'émulation entre les deux freres; mais ce moyen me paroît trop dangereux; j'aime mieux avoir plus de peine & ne rien rifquer. Henriette fupplée à cela; comme elle eft d'un autre fexe, leur aînée, qu'ils l'aiment tous deux à la folie, & qu'elle a du fens au deffus de fon âge, j'en fais en quelque forte leur prémiere gouvernante, & avec d'autant plus de fuccès que fes leçons leur font moins fufpectes.

Quant à elle, fon éducation me regarde; mais les principes en font fi différens qu'ils méritent un entretien à part. Au moins puis-je bien dire d'avance qu'il fera difficile d'ajouter en elle aux dons de la nature, & qu'elle vaudra fa mere elle-même, fi quelqu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour, & ce devroit être ici ma derniere Lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre féjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en eft pas moins inquiete; elle vous prie de nous donner plus fouvent de vos nouvelles, & vous conjure de fonger en expofant votre perfonne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir; un confeil timide ne peut non plus fortir de mon cœur qu'approcher du vôtre. Cher Bomfton, je le fais trop; la feule mort digne de ta

vie

vie, feroit de verfer ton fang pour la gloire de ton pays; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a confervé les fiens que pour toi?



LETTRE IV.

De Milord Edouard.

Je vois par vos deux dernieres lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là, apparemment la prémiere que vous m'ayez écrite à l'armée, & dans laquelle étoit l'explication des chagrins fécrets de Mad. de Wolmar. Je n'ai point reçu cette Lettre, & je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un Courier qui nous a été enlevé. Repétez-moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit; ma raifon s'y perd & mon cœur s'en inquiete: Car encore une fois, fi le bonheur & la paix ne font pas dans l'ame de Julie, où fera leur azile ici bas?

Raffurez-la fur les rifques auxquels elle me croit expofé; nous avons à faire à un ennemi trop habile pour nous en laiffer courir. Avec une poignée de monde, il rend toutes nos forces inutiles, & nous ôte par tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous fommes confians, nous pourrions bien lever des difficultés infurmontables pour de meilleurs Généraux & forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous payerons cher nos prémiers fuccès, & que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandres. Nous avons en tête un grand Capitaine;. ce n'eft pas tout; il a la confiance de fes trouppes, & le foldat françois qui compte fur fon Général eft invincible. Au contraire,

traire, on en a si bon marché quand il est commandé par des Courtisans qu'il méprise, & cela arrive si souvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de Cour & l'occasion, pour vaincre à coup sûr la plus brave nation du continent. Ils se savent fort bien eux-mêmes. Milord Marlborough voyant la bonne mine & l'air guerrier d'un soldat pris à Blenheim*, lui dit: s'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée françoise, elle ne se fût pas ainsi laissé battre. Eh morbleu? repartit le grenadier, nous avions assez d'hommes comme moi; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or cet homme comme lui commande à présent l'armée de France & manque à la nôtre; mais nous ne songeons guere à cela.

Quoi qu'il en soit, je veux voir les manœuvres du reste de cette campagne, & j'ai résolu de rester à l'armée jusqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce delai. La saison étant trop avancée pour traverser les monts, nous passerons l'hiver où vous étes, & n'irons en Italie qu'au commencement du Printems. Dites à M. & Mad. de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouïr à mon aise du touchant spectacle que vous décrivez si bien, & pour voir Mad. d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même soin, & vous me ferez plus de plaisir que jamais: Mon équipage a été pris, & je suis sans livres; mais je lis vos lettres.

* C'est le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochstedt.

LET-

LETTRE V.

A Milord Edouard.

Quelle joye vous me donnez en m'annonçant que nous passerons l'hiver à Clarens! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre séjour à l'armée! Ce qui me déplait sur tout, c'est de voir clairement qu'avant notre séparation le parti de faire la campagne étoit déja pris, & que vous ne m'en voulutes rien dire. Milord, je sens la raison de ce mistere & ne puis vous en savoir bon gré. Me mépriseriez-vous assez pour croire qu'il me fût bon de vous survivre, ou m'avez-vous connu des attachemens si bas que je les préfere à l'honneur de mourir avec mon ami? Si je ne méritois pas de vous suivre, il faloit me laisser à Londres, vous m'auriez moins offensé que de m'envoyer ici.

Il est clair par la derniere de vos lettres, qu'en effet une des miennes s'est perdue, & cette perte a dû vous rendre les deux lettres suivantes fort obscures à bien des égards; mais les éclaircissemens nécessaires pour les bien entendre viendront à loisir. Ce qui presse le plus à présent, est de vous tirer de l'inquiétude où vous étes sur le chagrin sécret de Madame de Wolmar.

Je ne vous redirai point la suite de la conversation que j'eus avec elle après le départ de son mari. Il s'est passé depuis bien des choses qui m'en ont fait oublier une partie, & nous la reprimes tant de fois durant son absence, que je m'en tiens au sommaire pour épargner des repétitions.

Elle

Elle m'apprit donc que ce même époux qui faisoit tout pour la rendre heureuse étoit l'unique auteur de toute sa peine, & que plus leur attachement mutuel étoit sincere, plus il lui donnoit à souffrir. Le diriez-vous, Milord? Cet homme si sage, si raisonnable, si loin de toute espece de vice, si peu soumis aux passions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, &, dans l'innocence d'une vie irreprochable, il porte au fond de son cœur l'affreuse paix des méchans. La réflexion qui nait de ce contraste augmente la douleur de Julie, & il semble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoitre l'Auteur de son être, s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaise sa conscience aux dépens de sa raison, que l'honneur de penser autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatise, cette erreur au moins se conçoit; mais, poursuit-elle en soupirant, pour un si honnête homme & si peu vain de son savoir, c'étoit bien la peine d'être incrédule!

Il faut être instruit du caractere des deux époux, il faut les imaginer concentrés dans le sein de leur famille, & se tenant l'un à l'autre lieu du reste de l'univers; il faut connoitre l'union qui regne entre eux dans tout le reste, pour concevoir combien leur différent sur ce seul point est capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar, élevé dans le rite grec, n'étoit pas fait pour supporter l'absurdité d'un culte aussi ridicule. Sa raison trop supérieure à l'imbécille joug qu'on lui vouloit imposer, le secoua bientôt avec mépris, & réjettant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité si suspecte, forcé d'être impie il se fit athée.

Dans

Dans la ſuite ayant toujours vécu dans des pays catholiques, il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la foi chrétienne par celle qu'on y profeſſe. Il n'y vit d'autre religion que l'intéret de ſes miniſtres. Il vit que tout y conſiſtoit encore en vaines ſimagrées, plâtrées un peu plus ſubtilement par des mots qui ne ſignifioient rien; il s'apperçut que tous les *bonnêtes gens* y étoient unanimement de ſon avis, & ne s'en cachoit guere, que le clergé même, un peu plus diſcrettement, ſe moquoit en ſecret de ce qu'il enſeignoit en public, & il m'a proteſté ſouvent qu'après bien du tems & des recherches, il n'avoit trouvé de ſa vie que trois Prêtres qui cruſſent en Dieu *. En voulant s'éclaircir de bonne foi ſur ces matieres, il s'étoit enfoncé dans les ténebres de la métaphyſique où l'homme n'a d'autres guides que les ſiſtemes qu'il y porte, & ne voyant par tout que doutes & contradictions. Quand enfin il eſt venu parmi des Chrêtiens, il y eſt venu trop tard, ſa foi s'étoit déja fermée à la vérité, ſa raiſon n'étoit plus acceſſible à la certitude; tout ce qu'on lui prouvoit, détruiſant plus un ſentiment qu'il n'en établiſſoit un autre, il a fini par combattre

* A Dieu ne plaiſe que je veuille approuver ces aſſertions dures & téméraires; j'affirme ſeulement qu'il y a des gens qui les font & dont la conduite du clergé de tous les pays & de toutes les ſectes n'autoriſe que trop ſouvent l'indiſcrétion. Mais loin que mon deſſein dans cette note ſoit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre ſentiment ſur ce point. C'eſt que nul vrai croyant ne ſauroit être intolérant ni perſécuteur. Si j'étois magiſtrat, & que la loi portât peine de mort contre les athées, je commencerois par faire bruler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

battre également les dogmes de toute espece, & n'a cessé d'être athée que pour devenir sceptique.

Voila le mari que le Ciel destinoit à cette Julie en qui vous connoissez une foi si simple & une pieté si douce: mais il faut avoir vécu aussi familiérement avec elle que sa cousine & moi, pour savoir combien cette ame tendre est naturellement portée à la dévotion. On diroit que rien de terrestre ne pouvant suffire au besoin d'aimer dont elle est dévorée, cet excès de sensibilité soit forcé de remonter à sa source. Ce n'est point, comme Ste Thérese, un cœur amoureux qui se donne le change & veut se tromper d'objet; c'est un cœur vraiment intarissable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiser, & qui porte ses affections surabondantes au seul Etre digne de les absorber*. L'amour de Dieu ne la détache point des créatures; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cause, en s'animant l'un par l'autre, en deviennent plus charmans & plus doux; & pour moi je crois qu'elle seroit moins dévote, si elle aimoit moins tendrement son pere, son mari, ses enfans, sa cousine, & moi-même.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que plus elle l'est, moins elle croit l'être, & qu'elle se plaint de sentir en elle-même une ame aride qui ne sait point aimer Dieu. On a beau faire, dit-elle souvent, le cœur ne s'attache que par l'entremise des sens ou de l'imagination qui les représente, & le moyen de voir

* Comment! Dieu n'aura donc que les restes des créatures? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain est si peu de chose, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il est encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

voir ou d'imaginer l'immensité du grand Etre*! Quand je veux m'élever à lui, je ne sais où je suis; n'appercevant aucun rapport entre lui & moi, je ne sais par où l'atteindre, je ne vois ni ne sens plus rien, je me trouve dans une espece d'anéantissement; & si j'osois juger d'autrui par moi-même, je craindrois que les extases des mystiques ne vinssent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc, continue-t-elle, pour me dérober aux fantômes d'une raison qui s'égare? Je substitue un culte grossier, mais à ma portée à ces sublimes contemplations qui passent mes facultés. Je rabbaisse à regret la majesté divine; j'interpose entre elle & moi des objets sensibles; ne la pouvant contempler dans son essence, je la contemple au moins dans ses œuvres, je l'aime dans ses bienfaits; mais de quelque maniere que je m'y prenne, au lieu de l'amour pur qu'elle exige, je n'ai qu'une reconnoissance intéressée à lui présenter.

C'est ainsi que tout devient sentiment dans un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'univers entier que sujets d'attendrissement & de gratitude. Par tout elle apperçoit la bienfaisante main de la provi-

* Il est certain qu'il faut se fatiguer l'ame pour l'élever aux sublimes idées de la divinité; un culte plus sensible repose l'esprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de pieté qui le dispensent de penser à Dieu. Sur ces maximes les Catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs Légendes, leurs Calendriers, leurs Eglises, de petits Anges, de beaux garçons, & de jolies Saintes? L'enfant Jésus entre les bras d'une mere charmante & modeste, est en même tems un des plus touchans & des plus agréables spectacles que la dévotion chrétienne puisse offrir aux yeux des fideles.

providence; ses enfans sont le cher dépot qu'elle en a reçu; elle recueille ses dons dans les productions de la terre; elle voit sa table couverte par ses soins; elle s'endort sous sa protection; son paisible réveil lui vient d'elle; elle sent ses leçons dans les disgraces, & ses faveurs dans les plaisirs; les biens dont jouït tout ce qui lui est cher, sont autant de nouveaux sujets d'hommages. Si le Dieu de l'univers échape à ses foibles yeux, elle voit par tout le pere commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'Etre infini?

Concevez, Milord, quel tourment c'est de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre existence, & ne peut partager l'espoir qui nous la rend chere! De ne pouvoir avec lui ni benir les œuvres de Dieu, ni parler de l'heureux avenir que nous promet sa bonté! de le voir insensible en faisant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire, & par la plus bizarre inconséquence penser en impie & vivre en chrétien! Imaginez Julie à la promenade avec son mari; l'une admirant dans la riche & brillante parure que la terre étale, l'ouvrage & les dons de l'Auteur de l'univers; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaison fortuite où rien n'est lié que par une force aveugle: Imaginez deux époux sincerement unis, n'osant, de peur de s'importuner mutuellement, se livrer, l'un aux réflexions, l'autre aux sentimens que leur inspirent les objets qui les entourent, & tirer de leur attachement même le devoir de se contraindre incessamment. Nous ne nous promenons presque jamais Julie & moi, que quelque vue frapante & pittoresque ne lui rappelle ces idées douloureuses. Hélas! dit-elle

elle avec attendrissement; le spectacle de la nature, si vivant, si animé pour nous, est mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, & dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'apperçoit qu'un silence éternel.

Vous qui connoissez Julie, vous qui savez combien cette ame communicative aime à se répandre, concevez ce qu'elle souffriroit de ces réserves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un si triste partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funestes s'élèvent malgré qu'elle en ait à la suite de celle-là. Elle a beau vouloir rejetter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque instant. Quelle horreur pour une tendre épouse, d'imaginer l'Etre suprême vengeur de sa divinité méconnue, de songer que le bonheur de celui qui fait le sien doit finir avec sa vie, & de ne voir qu'un réprouvé dans le pere de ses enfans! A cette affreuse image, toute sa douceur la garantit à peine du desespoir, & la Religion qui lui rend amere l'incrédulité de son mari, lui donne seule la force de la supporter. Si le Ciel, dit-elle souvent, me refuse la conversion de cet honnête homme, je n'ai plus qu'une grace à lui demander; c'est de mourir la premiere.

Telle est, Milord, la trop juste cause de ses chagrins sécrets; telle est la peine intérieure qui semble charger sa conscience de l'endurcissement d'autrui, & ne lui devient que plus cruelle par le soin qu'elle prend de la dissimuler. L'athéisme qui marche à visage découvert chez les papistes, est obligé de se cacher dans tout pays où la raison permettant de croire en Dieu, la seule excuse des incrédules leur est ôtée. Ce sistême est naturellement déso-

 lant;

lant; s'il trouve des partisans chez les grands & les riches qu'il favorise, il est par tout en horreur au peuple opprimé & misérable, qui voyant délivrer ses tyrans du seul frein propre à les contenir, se voit encore enlever dans l'espoir d'une autre vie la seule consolation qu'on lui laisse en celle-ci. Madame de Wolmar sentant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhonisme de son mari, & voulant sur tout garantir ses enfans d'un si dangereux exemple, n'a pas eû de peine à engager au secret un homme sincere & vrai, mais discret, simple, sans vanité, & fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il est fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatise jamais, il vient au temple avec nous, il se conforme aux usages établis; sans professer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le scandale, & fait sur le culte réglé par les loix tout ce que l'Etat peut exiger d'un citoyen.

Depuis près de huit ans qu'ils sont unis, la seule Mad. d'Orbe est du secret, parce qu'on le lui a confié. Au surplus, les apparences sont si bien sauvées, & avec si peu d'affectation, qu'au bout de six semaines passées ensemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre soupçon, & n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité sur ce point, si Julie elle même ne me l'eût apprise.

Plusieurs motifs l'ont déterminée à cette confidence. Prémierement quelle reserve est compatible avec l'amitié qui regne entre nous? N'est-ce pas aggraver ses chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami? De plus, elle n'a pas voulu que ma présence fût plus longtems un obstacle aux entretiens qu'ils ont souvent ensemble

ſemble ſur un ſujet qui lui tient ſi fort au cœur. Enfin, ſachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a déſiré, du conſentement de ſon mari, que vous fuſſiez d'avance inſtruit de ſes ſentimens; car elle attend de votre ſageſſe un ſupplément à nos vains efforts, & des effets dignes de vous.

Le tems qu'elle choiſit pour me confier ſa peine, m'a fait ſoupçonner une autre raiſon dont elle n'a eû garde de me parler. Son mari nous quittoit; nous reſtions ſeuls; nos cœurs s'étoient aimés; ils s'en ſouvenoient encore; s'ils s'étoient un inſtant oubliés, tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit craint ce tête-à-tête & tâché de s'en garantir, & la ſcene de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui ſe défioit le moins de lui-même devoit ſeul s'en défier.

Dans l'injuſte crainte que lui inſpiroit ſa timidité naturelle, elle n'imagina point de précaution plus ſûre que de ſe donner inceſſamment un témoin qu'il falut reſpecter, d'appeller en tiers le juge integre & redoutable qui voit les actions ſecrettes & ſait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la majeſté ſuprême; je voyois Dieu ſans ceſſe entre elle & moi. Quel coupable déſir eût pu franchir une telle ſauvegarde? mon cœur s'épuroit au feu de ſon zele, & je partageois ſa vertu.

Ces graves entretiens remplirent preſque tous nos tête-à-têtes durant l'abſence de ſon mari, & depuis ſon retour nous les reprenons fréquemment en ſa préſence. Il s'y prête comme s'il étoit queſtion d'un autre, & ſans mépriſer nos ſoins, il nous donne ſouvent de bons conſeils ſur la maniere dont nous devons raiſonner avec lui. C'eſt cela-même

qui me fait desespérer du succès ; car s'il avoit moins de bonne-foi, l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit son incrédulité ; mais s'il n'est question que de convaincre, où chercherons-nous des lumieres qu'il n'ait point eues & des raisons qui lui aient échapé? Quand j'ai voulu disputer avec lui, j'ai vû que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déja vainement épuisé par Julie, & que ma sécheresse étoit bien loin de cette éloquence du cœur & de cette douce persuasion qui coule de sa bouche. Milord, nous ne ramenerons jamais cet homme ; il est trop froid & n'est point méchant, il ne s'agit pas de le toucher ; la preuve intérieure ou le sentiment lui manque, & celle-là seule peut rendre invincibles toutes les autres.

Quelque soin que prenne sa femme de lui déguiser sa tristesse, il la sent & la partage ; ce n'est pas un œil aussi clairvoyant qu'on abuse. Ce chagrin dévoré ne lui en est que plus sensible. Il m'a dit avoir été tenté plusieurs fois de ceder en apparence, & de feindre pour la tranquiliser des sentimens qu'il n'avoit pas ; mais une telle bassesse d'ame est trop loin de lui. Sans en imposer à Julie, cette dissimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne foi, la franchise, l'union des cœurs qui console de tant de maux, se fût éclipsée entre eux. Etoit-ce en se faisant moins estimer de sa femme qu'il pouvoit la rassurer sur ses craintes? Au lieu d'user de déguisement avec elle, il lui dit sincérement ce qu'il pense ; mais il le dit d'un ton si simple, avec si peu de mépris des opinions vulgaires, si peu de cette ironique fierté des esprits-forts, que ces tristes aveux donnent bien plus d'affliction que de colere

colere à Julie, & que, ne pouvant transmettre à son mari ses sentimens & ses espérances, elle en cherche avec plus de soin à rassembler autour de lui ces douceurs passageres auxquelles il borne sa félicité. Ah! dit-elle avec douleur, si l'infortuné fait son paradis en ce monde, rendons-le lui du moins aussi doux qu'il est possible! *

Le voile de tristesse dont cette opposition de sentimens couvre leur union, prouve mieux que toute autre chose l'invincible ascendant de Julie par les consolations dont cette tristesse est mêlée, & qu'elle seule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs disputes sur ce point important, loin de se tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finissent toujours par quelque scene attendrissante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

Hier l'entretien s'étant fixé sur ce texte qui revient souvent quand nous ne sommes que nous trois, nous tombâmes sur l'origine du mal, & je m'efforçois de montrer que non seulement il n'y avoit point de mal absolu & général dans le sistême des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'ils ne le semblent au premier coup d'œil, & qu'à tout prendre ils étoient surpassés de beaucoup par les biens particuliers & individuels. Je citois à M. de Wolmar son propre exemple, & pénétré du bonheur de sa situation, je la peignois

 avec

* Combien ce sentiment plein d'humanité n'est-il pas plus naturel que le zele affreux des persécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incredules, comme pour les damner dès cette vie, & se faire les précourseurs des démons? Je ne cesserai jamais de le redire: c'est que ces persécuteurs-là ne sont point des croyans; ce sont des fourbes.

avec des traits si vrais qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'interrompant, les séductions de Julie. Elle met toujours le sentiment à la place des raisons, & le rend si touchant qu'il faut toujours l'embrasser pour toute réponse: seroit-ce point de son maitre de philosophie, ajoûta-t-il en riant, qu'elle auroit appris cette maniere d'argumenter?

Deux mois plutôt, la plaisanterie m'eût déconcerté cruellement, mais le tems de l'embarras est passé; je n'en fis que rire à mon tour, & quoique Julie eût un peu rougi, elle ne parut pas plus embarrassée que moi. Nous continuames. Sans disputer sur la quantité du mal, Wolmar se contentoit de l'aveu qu'il falut bien faire, que, peu ou beaucoup, enfin le mal existe; & de cette seule existence il deduisoit défaut de puissance, d'intelligence ou de bonté dans la premiere cause. Moi de mon côté je tâchois de montrer l'origine du mal physique dans la nature de la matiere, & du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui soûtenois que Dieu pouvoit tout faire, hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienne & qui ne laissassent aucune prise au mal. Nous étions dans la chaleur de la dispute quand je m'apperçûs que Julie avoit disparu. Devinez où elle est, me dit son mari voyant que je la cherchois des yeux? Mais, dis-je, elle est allée donner quelque ordre dans le ménage. Non, dit-il, elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le tems de celle-ci. Tout se fait sans qu'elle me quite, & je ne la vois jamais rien faire. Elle est donc dans la chambre des enfans? Tout aussi peu; ses enfans ne lui sont pas plus chers que mon salut. Hébien, repris-je, ce qu'elle fait, je n'en sais rien; mais je suis très sûr qu'elle ne s'occupe qu'à des soins utiles.

Encore moins, dit-il froidement; venez, venez; vous verrez ſi j'ai bien déviné.

Il ſe mit à marcher doucement; je le ſuivis ſur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet; elle étoit fermée. Il l'ouvrit bruſquement. Milord, quel ſpectacle! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, & toute en larmes. Elle ſe leve avec précipitation, & s'eſſuyant les yeux, ſe cachant le viſage, & cherchant à s'échaper: on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laiſſe pas le tems de fuir. Il courut à elle dans une eſpece de tranſport. Chere épouſe! lui dit-il en l'embraſſant: l'ardeur même de tes vœux trahit ta cauſe. Que leur manque-t-il pour être efficaces? Va, s'ils étoient entendus, ils ſeroient bientôt exaucés. Ils le ſeront, lui dit-elle d'un ton ferme & perſuadé; j'en ignore l'heure & l'occaſion. Puſſai-je l'acheter aux dépens de ma vie! mon dernier jour ſeroit mieux employé.

Venez, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le ſage préfere-t-il l'honneur de tuer des hommes aux ſoins qui peuvent en ſauver un? *

LETTRE VI.
A Milord Edouard.

Quoi! même après la ſéparation de l'armée, encore un voyage à Paris! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens, & celle qui l'habite? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord Hyde? Etes-vous plus néceſ-

* Il y avoit ici une grande Lettre de Milord Edouard à Julie. Dans la ſuite il ſera parlé de cette Lettre; mais pour de bonnes raiſons j'ai été forcé de la ſupprimer.

néceſſaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici? Vons nous forcez à faire des vœux oppoſés aux vôtres, & vous me faites ſouhaiter d'avoir du crédit à la Cour de France pour vous empêcher d'obtenir les paſſeports que vous en attendez. Contentez-vous, toutefois: allez voir votre digne compatriote. Malgré lui, malgré vous, nous ſerons vengés de cette préférence, & quelque plaiſir que vous goûtiez à vivre avec lui, je ſais que quand vous ſerez avec nous, vous regretterez le tems que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre j'avois d'abord ſoupçonné qu'une commiſſion ſecrette . . . . quel plus digne médiateur de paix? . . . Mais les Rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux? Oſent-ils écouter la vérité? ſavent-ils même honorer le vrai mérite? . . . . Non, non, cher Edouard, vous n'êtes pas fait pour le miniſtere, & je penſe trop bien de vous pour croire que ſi vous n'étiez pas né Pair d'Angleterre, vous le fuſſiez jamais devenu.

Viens, Ami, tu ſeras mieux à Clarens qu'à la Cour. O quel hiver nous allons paſſer tous enſemble, ſi l'eſpoir de notre réunion ne m'abuſe pas! Chaque jour la prépare en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui ſont ſi cheres l'une à l'autre, qui ſont ſi dignes de s'aimer, & qui ſemblent n'attendre que vous pour ſe paſſer du reſte de l'univers. En apprenant quel heureux hazard a fait paſſer ici la partie adverſe du Baron d'Etange, vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette rencontre *,

&

* On voit qu'il manque ici pluſieurs lettres intermédiaires, ainſi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur dira qu'on ſe tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omiſſions, & je ſuis tout-à-fait de ſon avis.

& ce qui eſt arrivé réellement. Ce vieux plaideur, quoiqu'inflexible & entier preſque autant que ſon adverſaire, n'a pu réſiſter à l'aſcendant qui nous a tous ſubjugués. Après avoir vû Julie, après l'avoir entendue, après avoir converſé avec elle, il a eu honte de plaider contre ſon pere. Il eſt parti pour Berne ſi bien diſpoſé, & l'accommodement eſt actuellement en ſi bon train, que ſur la derniere lettre du Baron nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voilà ce que vous aurez déja ſû par M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne ſavez point encore, c'eſt que Mad. d'Orbe ayant enfin terminé ſes affaires, eſt ici depuis Jeudi, & n'aura plus d'autre demeure que celle de ſon amie. Comme j'étois prévenu du jour de ſon arrivée, j'allai au devant d'elle à l'inſû de Mad. de Wolmar qu'elle vouloit ſurprendre, & l'ayant rencontrée au deça de Lutri, je revins ſur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive & plus charmante que jamais, mais inégale, diſtraite, n'écoutant point, répondant encore moins, parlant ſans ſuite & par ſaillies, enfin livrée à cette inquiétude dont on ne peut ſe défendre ſur le point d'obtenir ce qu'on a fortement déſiré. On eût dit à chaque inſtant qu'elle trembloit de retourner en arriere. Ce départ, quoique long-tems différé, s'étoit fait ſi à la hâte que la tête en tournoit à la maitreſſe & aux domeſtiques. Il regnoit un deſordre riſible dans le menu bagage qu'on amenoit. A meſure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque choſe, Claire aſſuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du Caroſſe, & le plaiſant, quand on y regarda, fût qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme

Comme elle ne vouloit pas que Julie entendit sa voiture, elle descendit dans l'avenue, traversa la cour en courant comme une folle, & monta si précipitamment qu'il falut respirer après la prémiere rampe avant d'achever de monter. M. de Wolmar vint au devant d'elle; elle ne pût lui dire un seul mot.

En ouvrant la porte de la chambre, je vis Julie assise vers la fenêtre & tenant sur ses genoux la petite Henriette, comme elle faisoit souvent. Claire avoit médité un beau discours à sa maniere mélé de sentiment & de gaité; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaité, tout fût oublié; elle vole à son amie en s'écriant avec un emportement impossible à peindre: Cousine, toujours, pour toujours, jusqu'à la mort! Henriette appercevant sa mere, saute & court au devant d'elle en criant aussi; *Maman! maman!* de toute sa force, & la rencontre si rudement que la pauvre petite tomba du coup. Cette subite apparition, cette chute, la joye, le trouble saisirent Julie à tel point, que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle se laisse retomber & se trouva mal. Claire voulant rélever sa fille, voit pâlir son amie, elle hésite, elle ne sait à laquelle courir. Enfin, me voyant rélever Henriette, elle s'élance pour secourir Julie défaillante, & tombe sur elle dans le même état.

Henriette les appercevant toutes deux sans mouvement, se mit à pleurer & pousser des cris qui firent accourir la Fanchon; l'une court à sa mere, l'autre à sa maitresse. Pour moi, saisi, transporté, hors de sens, j'errois à grands pas par la chambre sans savoir ce que je faisois, avec des exclamations interrompues, & dans un mouvement convulsif dont je n'étois pas le maitre. Wolmar lui-même, le froid

Wol-

Wolmar se sentit ému. O sentiment, sentiment! douce vie de l'ame! quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché? quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Au lieu de courir à Julie, cet heureux époux se jetta sur un fauteuil pour contempler avidement ce ravissant spectacle. Ne craignez rien, dit-il en voyant notre empressement. Ces scenes de plaisir & de joye n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles ne sont jamais dangereuses. Laissez-moi jouïr du bonheur que je goûte & que vous partagez. Que doit-il être pour vous? Je n'en connus jamais de semblable, & je suis le moins heureux de six.

Milord, sur ce prémier moment vous pouvez juger du reste. Cette réunion excita dans toute la maison un retentissement d'allégresse, & une fermentation qui n'est pas encore calmée. Julie hors d'elle-même, étoit dans une agitation où je ne l'avois vue; il fût impossible de songer à rien de toute la journée qu'à se voir & s'embrasser sans cesse avec de nouveaux transports. On ne s'avisa pas même du salon d'Apollon, le plaisir étoit par tout, on n'avoit pas besoin d'y songer. A peine le lendemain eut-on assez de sang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar tout seroit allé de travers: chacun se para de son mieux. Il n'y eût de travail permis que ce qu'il en faloit pour les amusemens. La fête fût célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire; il y regnoit une confusion qui la rendoit touchante, & le desordre en faisoit le plus bel ornement.

La matinée se passa à mettre Mad. d'Orbe en possession de son emploi d'Intendante ou de maitresse d'hôtel, & elle se hâtoit d'en faire les fonctions avec

un empressement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour diner dans le beau Salon, les deux Cousines virent de tous côtés leurs chiffres unis, & formés avec des fleurs. Julie devina dans l'instant d'où venoit ce soin; elle m'embrassa dans un saisissement de joye. Claire contre son ancienne coutume hésita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre; elle prit, en rougissant, le parti d'imiter sa cousine. Cette rougeur, que je remarquai trop, me fit un effet que je ne saurois dire; mais je ne me sentis pas dans ses bras sans émotion.

L'après-midi il y eût une belle collation dans le gynécée, où pour le coup le maitre & moi fumes admis. Les hommes tirerent au blanc une mise donnée par Mad. d'Orbe. Le nouveau-venu l'emporta, quoique moins éxercé que les autres; Claire ne fut pas la dupe de son addresse. Hanz lui-même ne s'y trompa pas, & refusa d'accepter le prix; mais tous ses camarades l'y forcerent, & vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le soir, toute la maison, augmentée de trois personnes, se rassembla pour danser. Claire sembloit parée par la main des Graces; elle n'avoit jamais été si brillante que ce jour-là. Elle dansoit, elle causoit, elle rioit, elle donnoit ses ordres, elle suffisoit à tout. Elle avoit juré de m'exceder de fatigue, & après cinq ou six contredanses très-vives tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire que je dansois comme un philosophe. Je lui dis, moi, qu'elle dansoit comme un lutin, qu'elle ne faisoit pas moins de ravage, & que j'avois peur qu'elle ne me laissât reposer ni jour ni nuit; Au contraire, dit-elle, voici dequoi vous

faire

faire dormir tout d'une piece; & à l'instant, elle me reprit pour danser.

Elle étoit infatigable; mais il n'en étoit pas ainsi de Julie; elle avois peine à se tenir; les genoux lui trembloient en dansant; elle étoit trop touchée pour pouvoir être gaye. Souvent on voyoit des larmes de joye couler de ses yeux; elle contemploit sa Cousine avec une sorte de ravissement; elle aimoit à se croire l'étrangere à qui l'on donnoit la fête, & à regarder Claire comme la maitresse de la maison, qui l'ordonnoit. Après le souper, je tirai des fusées que j'avois apportées de la Chine, & qui firent beaucoup d'effet. Nous veillames fort avant dans la nuit; il falut enfin se quitter; Mad. d'Orbe étoit lasse ou devoit l'être, & Julie voulut qu'on se couchât de bonne heure.

•Insensiblement le calme renait, & l'ordre avec lui. Claire, toute folâtre qu'elle est, sait prendre, quand il lui plait, un ton d'autorité qui en impose. Elle a d'ailleurs du sens, un discernement exquis, la pénétration de Wolmar, la bonté de Julie, & quoiqu'extremement libérale, elle ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup de prudence. En sorte que restée Veuve si jeune, & chargée de la garde-noble de sa fille, les biens de l'une & de l'autre n'ont fait que prospérer dans ses mains; ainsi l'on n'a pas lieu de craindre que sous ses ordres la maison soit moins bien gouvernée qu'auparavant. Cela donne à Julie le plaisir de se livrer toute entiere à l'occupation qui est le plus de son goût, savoir l'éducation des enfans, & je ne doute pas qu'Henriette ne profite extrêmement de tous les soins dont une de ses meres aura soulagé l'autre. Je dis, ses meres; car à voir la maniere dont elles vivent avec elle, il

est

eſt difficile de diſtinguer la véritable, & des étrangers qui nous ſont venus aujourd'hui, ſont ou paroiſſent là-deſſus encore en doute. En effet, toutes deux l'appellent, Henriette, ou, ma fille, indifféremment. Elle appelle, *maman* l'une, & l'autre *petite maman;* la même tendreſſe regne de part & d'autre; elle obéit également à toutes deux. S'ils demandent aux Dames à laquelle elle appartient, chacune répond, à moi. S'ils interrogent Henriette, il ſe trouve qu'elle a deux meres; on ſeroit embarraſſé à moins. Les plus clairvoyans ſe décident dourtant à la fin pour Julie. Henriette dont le pere étoit blond, eſt blonde comme elle & lui reſſemble beaucoup. Une certaine tendreſſe de mere ſe peind encore mieux dans ſes yeux ſi doux que dans les regards plus enjoués de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus reſpectueux, plus attentif ſur elle-même. Machinalement elle ſe met plus ſouvent à ſes côtés, parce que Julie a plus ſouvent quelque choſe à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences ſont en faveur de la petite maman, & je me ſuis apperçû que cette erreur eſt ſi agréable aux deux Couſines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, & devenir un moyen de leur faire ſa cour.

Milord, dans quinze jours il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y ſerez, il faudra mal penſer de tout homme dont le cœur cherchera ſur le reſte de la terre des vertus, des plaiſirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maiſon.



LET-

LETTRE VII.

A Milord Edouard.

Il y a trois jours que j'essaye chaque soir de vous écrire. Mais après une journée laborieuse, le sommeil me gagne en rentrant: le matin dès le point du jour il faut retourner à l'ouvrage. Une ivresse plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trouble délicieux, & je ne puis dérober un moment à des plaisirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel séjour pourroit me déplaire avec la société que je trouve dans celui-ci: mais savez-vous en quoi Clarens me plait pour lui-même? C'est que je m'y sens vraiment à la campagne, & que c'est presque la prémiere fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne savent point aimer la campagne; ils ne savent pas même y être: à peine quand ils y sont savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux; les plaisirs, ils les ignorent; ils sont chez eux comme en pays étranger, je ne m'étonne pas qu'ils s'y deplaisent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller; car qu'y va-t-on faire? Les habitans de Paris qui croyent aller à la campagne, n'y vont point; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-esprits, les auteurs, les parasites sont le cortege qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie y sont leur seule occupation*. Leur table est couverte

* Il y faut ajoûter la chasse. Encore la font-ils si commodement qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Mais je n'entame point ici cet article de la chasse; il fournit trop pour être traité dans une note. J'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs.

verte comme à Paris; ils y mangent aux mêmes heures, on leur y sert les mêmes mets, avec le même appareil, ils n'y font que les mêmes choses; autant valoit y rester; car quelque riche qu'on puisse être & quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, & l'on ne sauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette variété qui leur est si chere, ils la fuyent; ils ne connoissent jamais qu'une maniere de vivre, & s'en ennuyent toujours.

Le travail de la campagne est agréable à considérer, & n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéressant; & puis, c'est la prémiere vocation de l'homme, il rapelle à l'esprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage & des moissons. La simplicité de la vie pastorale & champêtre a toujours quelque chose qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement: insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi. Ainsi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, & quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle est si douce qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

J'avoue que la misere qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maitre inhumain, ôtent beaucoup d'attrait à ces tableaux. Des chevaux étiques prets d'expirer sous les coups; de malheureux paysans

ex-

exténués de jeûne, excédés de fatigue & couverts de haillons, des hameaux de mazures, offrent un triste spectacle à la vue; on a presque regret d'être homme quand on songe aux malheureux dont il faut manger le sang. Mais quel charme de voir de bons & sages régisseurs faire de la culture de leurs terres l'instrument de leurs bienfaits, leurs amusemens, leurs plaisirs, verser à pleines mains les dons de la providence; engraisser tout ce qui les entoure, hommes & bestiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers; accumuler l'abondance & la joye autour d'eux, & faire du travail qui les enrichit une fête continuelle! Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naitre? On oublie son siecle & ses contemporains; on se transporte au tems des patriarches; on veut mettre soi-même la main à l'œuvre, partager les travaux rustiques, & le bonheur qu'on y voit attaché. O tems de l'amour & de l'innocence, où les femmes étoient tendres & modestes, où les hommes étoient simples & vivoient contens! O Rachel! fille charmante & si constamment aimée, heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'esclavage! O douce éleve de Noëmi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur! Non, jamais la beauté ne regne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est là que les Graces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gaité les anime, & qu'il faut les adorer malgré soi. Pardon, Milord, je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'autonne apprêtoient d'heureuses vendanges; les prémieres

gélées en ont amené l'ouverture*; le pampre grillé laissant la grape à découvert, étale aux yeux les dons du pere Lyée, & semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le Ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misere; le bruit des tonneaux, des cuves, des Légrefass ** qu'on relie de toutes parts; le chant des vendangeuses dont ces côteaux retentissent; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir; le rauque son des instrumens rustiques qui les anime au travail; l'aimable & touchant tableau d'une allégresse générale qui semble en ce moment étendu sur la face de la terre; enfin le voile de brouillard que le soleil éleve au matin comme une toile de théatre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle; tout conspire à lui donner un air de fête, & cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar dont ici le meilleur terrain consiste en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs nécessaires. Les cuves, le pressoir, le cellier, les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils sont déstinés. Mad. de Wolmar s'est chargée de la récolte; le choix des ouvriers, l'ordre & la distribution du travail la regardent. Mad. d'Orbe préside aux festins de vendange, & au salaire des journaliers selon la police établie, dont les loix ne s'enfreignent jamais ici. Mon inspe-ction,

* On vendange fort tard dans le pays de Vaud; parce que la principale recolte est en vins blancs, & que la gelée leur est salutaire.

** Sorte de *foudre* ou de grand tonneau du pays.

ction, à moi, est de faire observer au pressoir les directions de Julie dont la tête ne supporte pas la vapeur des cuves, & Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet emploi, comme étant tout à fait du ressort d'un buveur.

Les tâches ainsi partagées, le métier commun pour remplir les vuides est celui de vendangeur. Tout le monde est sur pied de grand matin; on se rassemble pour aller à la vigne. Mad. d'Orbe, qui n'est jamais assez occupée au gré de son activité, se charge pour surcroit, de faire avertir & tancer les paresseux, & je puis me vanter qu'elle s'acquite envers moi de ce soin avec une maligne vigilance. Quant au vieux Baron, tandis que nous travaillons tous, il se promene avec un fusil, & vient de tems en tems m'ôter aux vendangeuses pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai sécrettement engagé, si bien que j'en perds peu à peu le nom de philosophe pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en differe pas de beaucoup.

Vous voyez par ce que je viens de vous marquer du Baron, que notre réconciliation est sincere, & que Wolmar a lieu d'être content de sa seconde épreuve*. Moi de la haine pour le pere de mon

 amie!

* Ceci s'entendra mieux par l'extrait suivant d'une Lettre de Julie, qui n'est pas dans ce recueil.

"Voilà, me dit M. de Wolmar en me tirant à part, la " seconde épreuve que je lui déstinois. S'il n'eût pas " caressé votre pere, je me serois défié de lui. Mais, dis-" je, comment concilier ces caresses & votre épreuve " avec l'antipathie que vous avez vous-même trouvée en-" tre eux? Elle n'existe plus, reprit-il; les préjugés de " votre pere ont fait à St. Preux tout le mal qu'ils pou-" voient

amie ! Non, quand j'aurois été son fils, je ne l'aurois pas plus parfaitement honoré. En vérité, je ne connois point d'homme plus droit, plus franc, plus généreux, plus respectable à tous égards que ce bon gentilhomme. Mais la bizarrérie de ses préjugés est étrange. Depuis qu'il est sûr que je ne saurois lui appartenir, il n'y a sorte d'honneur qu'il ne me fasse ; & pourvû que je ne sois pas son gendre, il se mettroit volontiers au dessous de moi. La seule chose que je ne puis lui pardonner, c'est, quand nous sommes seuls, de railler quelquefois le prétendu philosophe sur ses anciennes leçons. Ces plaisanteries me sont ameres & je les reçois toujours fort mal ; mais il rit de ma colere, & dit : allons tirer des grives, c'est assez pousser d'argumens. Puis il crie en passant ; Claire, Claire ! un bon souper à ton maitre, car je lui vais faire gagner de l'appetit. En effet, à son âge il court les vignes avec son fusil tout aussi vigoureusement que moi, & tire incomparablement mieux. Ce qui me vange un peu de ses railleries, c'est que devant sa fille il n'ose plus souffler, & la petite écoliere n'en impose gueres moins à son pere même qu'à son précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins déstinés pour la vente & pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autre façon que d'être

" voient lui faire : Il n'en a plus rien à craindre, il ne
" les hait plus, il les plaint. Le Baron de son côté ne
" le craint plus ; il a le cœur bon, il sent qu'il lui a fait
" bien du mal, il en a pitié. Je vois qu'ils seront fort
" bien ensemble, & se verront avec plaisir. Aussi dès
" cet instant, je compte sur lui tout à fait.

d'être recueillis avec soin, la bienfaisante fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, & j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un elle fait tordre la grape quand elle est mûre & la laisse flétrir au soleil sur la souche; pour l'autre elle fait égraper le raisin & trier les grains avant de les jetter dans la cuve; pour un autre elle fait cueillir avant le lever du soleil du raisin rouge, & le porter doucement sur le pressoir, couvert encore de sa fleur & de sa rosée, pour en exprimer du vin blanc; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en sirop sur le feu, un vin sec en l'empêchant de cuver, un vin d'absynthe pour l'estomac *, un vin muscat avec des simples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier; toutes ces préparations sont saines & naturelles: c'est ainsi qu'une économe industrie supplée à la diversité des terrains, & rassemble vingt climats en un seul.

Vous ne sauriez concevoir avec quel zele, avec quelle gaité tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, & le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité; tout le monde est égal, & personne ne s'oublie. Les Dames sont sans airs, les paisannes sont décentes, les hommes badins & non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, & l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns des autres. On

* En Suisse on boit beaucoup de vin d'absynthe; & en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'usage des infusions.

ne revient point enſuite faire chez ſoi les meſſieurs; on paſſe aux vignes toute la journée; Julie y a fait faire une loge où l'on va ſe chauffer quand on a froid, & dans laquelle on ſe réfugie en cas de pluye. On dine avec les païſans & à leur heure, auſſi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appetit leur ſoupe un peu groſſiere, mais bonne, ſaine, & chargée d'excellens légumes. On ne ricane point orgueilleuſement de leur air gauche & de leurs complimens ruſtauds; pour les mettre à leur aiſe, on s'y prête ſans affectation. Ces complaiſances ne leur échapent pas; ils y ſont ſenſibles, & voyant qu'on veut bien ſortir pour eux de ſa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A diner, on amene les enfans, & ils paſſent le reſte de la journée à la vigne. Avec quelle joye ces bons villageois les voyent arriver ! O bienheureux enfans, diſent-ils en les preſſant dans leurs bras robuſtes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres! reſſemblez à vos peres & meres, & ſoyez comme eux la bénédiction du pays ! Souvent en ſongeant que la plûpart de ces hommes ont porté les armes & ſavent manier l'épée & le mouſquet auſſi bien que la ſerpette & la hoüe; en voyant Julie au milieu d'eux, ſi charmante & ſi reſpectée, recevoir, elle & ſes enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illuſtre & vertueuſe Agrippine montrant ſon fils aux troupes de Germanicus. Julie! femme incomparable! vous exercez dans la ſimplicité de la vie privée le deſpotique empire de la ſageſſe & des bienfaits: vous étes pour tout le pays un dépot cher & ſacré que chacun voudroit défendre & conſerver au prix de ſon ſang, & vous vivez plus ſûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple

entier

entier qui vous aime, que les Rois entourés de tous leurs ſoldats.

Le ſoir on revient gaiment tous enſemble. On nourrit & loge les ouvriers tout le tems de la vendange, & même le dimanche après le prêche du ſoir on ſe raſſemble avec eux & l'on danſe juſqu'au ſouper. Les autres jours on ne ſe ſépare point non plus en rentrant au logis, hors le Baron qui ne ſoupe jamais & ſe couche de fort bonne heure, & Julie qui monte avec ſes enfans chez lui juſqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur juſqu'à celui qu'on le quite, on ne mêle plus la vie citadine à la vie ruſtique. Ces ſaturnales ſont bien plus agréables & plus ſages que celles des Romains. Le renverſement qu'ils affectoient, étoit trop vain pour inſtruire le maitre ni l'eſclave: mais la douce égalité qui regne ici, rétablit l'ordre de la nature, forme une inſtruction pour les uns, une conſolation pour les autres, & un lien d'amitié pour tous *.

* Si de là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui déſcendent qu'à ceux qui montent, ne s'enſuit-il pas que tous les états ſont preſque indifférens par eux-mêmes, pourvû qu'on puiſſe & qu'on veuille en ſortir quelquefois ? Les gueux ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours gueux ; les Rois ſont malheureux parce qu'ils ſont toujours Rois. Les états moyens, dont on ſort plus aiſément, offrent des plaiſirs au deſſus & au deſſous de ſoi ; ils étendent auſſi les lumieres de ceux qui les rempliſſent, en leur donnant plus de préjugés à connoître & plus de dégrés à comparer. Voila, ce me ſemble, la principale raiſon pourquoi c'eſt généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux & du meilleur ſens.

Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La piece est éclairée de trois lampes, auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajoûter des capuchons de ferblanc pour intercepter la fumée & réfléchir la lumiere. Pour prévenir l'envie & les regrets, on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux, de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes & un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables. Le luxe & l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance & la joye y sont. Tout le monde se met à table, maitres, journaliers, domestiques; chacun se leve indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, & le service se fait toujours avec grace & avec plaisir. On boit à discrétion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence de maitres si respectés contient tout le monde & n'empêche pas qu'on ne soit à son aise & gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des reprimandes, mais il est congédié sans remission dès le lendemain.

Je me prévaux aussi des plaisirs du pays & de la saison. Je reprends la liberté de vivre à la Valaisane, & de boire assez souvent du vin pur: mais je n'en bois point qui n'ait été versé de la main d'une des deux Cousines. Elle se chargent de mesurer ma soif à mes forces & de ménager ma raison. Qui sait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, & l'art de me l'ôter & de me la rendre? Si le travail de la journée, la durée & la gaité du repas, donnent plus de force au vin versé de ces mains chéries, je laisse exhaler mes transports sans contrainte; ils

n'ont

n'ont plus rien que je doive taire, rien que gêne la présence du sage Wolmar. Je ne crains point que son œil éclairé lise au fond de mon cœur; & quand un tendre souvenir y veut renaitre, un regard de Claire lui donne le change, un regard de Julie m'en fait rougir.

Après le souper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre; chacun dit sa chanson tour à tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement à voix seule & en refrain. La plûpart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquans, mais ils ont je ne sais quoi d'antique & de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes; elles plaisent pourtant. Nous ne pouvons nous empêcher, Claire de sourire, Julie de rougir, moi de soupirer, quand nous retrouvons dans ces chansons des tours & des expressions dont nous nous sommes servis autrefois. Alors en jettant les yeux sur elle & me rappellant les tems éloignés, un tressaillement me prend, un poids insuportable me tombe tout à coup sur le cœur, & me laisse une impression funeste qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une sorte de charme que je ne puis vous expliquer, & qui m'est pourtant fort sensible. Cette réunion des différens états, la simplicité de cette occupation, l'idée de délassement d'accord de tranquillité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'ame, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert des voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'aussi agréable que le chant à l'u-

nisson, & que s'il nous faut des accords, c'est parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque? & qu'y pouvons-nous ajoûter sans altérer les proportions que la nature a établies dans la force rélative des sons harmonieux? En doublant les uns & non pas les autres, en ne les renforçant pas en même raport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit possible; mais nous voulons mieux faire encore, & nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir aussi bien que pour celui de la journée, & la filouterie que j'y voulois employer m'attira hier un petit affront. Comme je ne suis pas des plus adroits à teiller & que j'ai souvent des distractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chénevotes de mes voisins pour grossir mon tas; mais cette impitoyable Madame d'Orbe s'en étant apperçue, fit signe à Julie, qui m'ayant pris sur le fait, me tança séverement. Monsieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injustice, même en plaisantant; c'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, & qui pis est, à plaisanter encore *.

Voilà comment se passe la soirée. Quand l'heure de la retraite approche, Mad. de Wolmar dit: allons tirer le feu d'artifice. A l'instant, chacun prend son pacquet de chénevotes, signe honorable de son travail; on les porte en triomphe au milieu de la Cour, on les rassemble en un tas, on en fait un tro-

* L'homme au beure! Il me semble que cet avis vous iroit assez bien.

trophée, on y met le feu, mais n'a pas cet honneur qui veut; Julie l'adjuge, en présentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage; fut-ce elle même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations & de battemens de mains. Les chénevotes font un feu clair & brillant qui s'éleve jusqu'aux nues, un vrai feu de joye autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée; chacun boit à la santé du vainqueur & va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaité, l'innocence, & qu'on ne seroit pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, & toute sa vie.

LETTRE VIII.

A M. de Wolmar.

Jouïssez, cher Wolmar, du fruit de vos soins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris, jamais homme ne tente ce que vous avez exécuté; jamais ame reconnoissante & sensible ne sentit ce que vous m'avez inspiré. La mienne avoit perdu son ressort, sa vigueur, son être; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus ainsi qu'au bonheur: je vous dois cette vie morale à laquelle je me sens renaitre. O mon Bienfaiteur! ô mon Pere! En me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-

Faut-il vous avouer ma foibleſſe & mes craintes? Juſqu'à préſent je me ſuis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur & cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fût cruel, & décourageant pour la vertu; grace au Ciel, grace à vous, il eſt paſſé pour ne plus revenir. Je ne me crois plus guéri ſeulement parceque vous me le dites, mais parceque je le ſens. Je n'ai plus beſoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a falu ſéparer de vous & d'elle pour ſavoir ce que je pouvois être ſans votre appui. C'eſt loin des lieux qu'elle habite que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à Madame d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le repéterai point ici. Je veux bien que vous connoiſſiez toutes mes foibleſſes, mais je n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar, c'eſt ma derniere faute; je m'en ſens déja ſi loin que je n'y ſonge point ſans fierté; mais l'inſtant en eſt ſi près encore que je ne puis l'avouer ſans peine. Vous qui ſutes pardonner mes égaremens, comment ne pardonneriez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir?

Rien ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je ſerai donc à vous? J'éleverai donc vos enfans? L'ainé des trois élevera les deux autres? Avec quelle ardeur je l'ai déſiré! Combien l'eſpoir d'être trouvé digne d'un ſi cher emploi redoubloit mes ſoins pour répondre aux vôtres! Combien de fois j'oſai montrer là-deſſus mon empreſſement à Julie! Qu'avec plaiſir j'interprétois ſouvent en ma faveur vos diſcours & les ſiens! Mais quoiqu'elle fût ſenſible à mon zele & qu'elle en

parût approuver l'objet, je ne la vis point entrer assez précisément dans mes vues pour oser en parler plus ouvertement. Je sentis qu'il faloit mériter cet honneur & ne pas le demander. J'attendois de vous & d'elle ce gage de votre confiance & de votre estime. Je n'ai point été trompé dans mon espoir : mes amis, croyez-moi, vous ne serez point trompés dans le vôtre.

Vous savez qu'à la suite de nos conversations sur l'éducation de vos enfans j'avois jetté sur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies & que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'est venu de nouvelles réflexions sur le même sujet, & j'ai réduit le tout en une espece de sistême que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré, afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'est qu'après notre arrivée à Rome que j'espere pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce sistême commence où finit celui de Julie, ou plutôt il n'en est que la suite & le dévelopement; car tout consiste à ne pas gâter l'homme de la nature en l'appropriant à la société.

J'ai recouvré ma raison par vos soins; redevenu libre & sain de cœur, je me sens aimé de tout ce qui m'est cher; l'avenir le plus charmant se présente à moi; ma situation devroit être délicieuse, mais il est dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage, j'y vois l'époque du sort de mon illustre ami; c'est moi qui dois, pour ainsi dire, en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait si souvent pour moi? Saurai-je remplir dignement le plus grand, le plus important devoir de ma vie? Cher Wolmar, j'emporte au fond de mon cœur toutes

vos

vos leçons; mais pour savoir les rendre utiles, que ne puis-je de même emporter votre sagesse! Ah! si je puis voir un jour Edouard heureux; si selon son projet & le vôtre, nous nous rassemblons tous pour ne nous plus séparer, quel vœu me restera-t-il à faire? Un seul, dont l'accomplissement ne dépend ni de vous, ni de moi, ni de personne au monde; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouse, & compte en secret vos bienfaits.

LETTRE IX.

A Mad. d'Orbe.

Où êtes-vous, charmante Cousine? Où êtes-vous, aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres, & que vous avez consolé tant de fois? Venez, qu'il verse aujourd'hui dans le vôtre l'aveu de sa derniere erreur. N'est-ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier, & sait-il se reprocher encore les torts qu'il vous a confessés? Non, je ne suis plus le même, & ce changement vous est dû: c'est un nouveau cœur que vous m'avez fait, & qui vous offre ses prémices; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte qu'après l'avoir déposé dans vos mains. O vous qui l'avez vû naître, recevez ses derniers soupirs!

L'eussiez-vous jamais pensé? le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même, fût celui où je me séparai de vous. Revenu de mes longs égaremens, je fixois à cet instant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenses dettes de l'amitié, en m'arrachant

rachant d'un séjour si chéri pour suivre un bienfaiteur, un sage, qui feignant d'avoir besoin de mes soins, mettoit le succès des siens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux, plus je m'honorois d'un pareil sacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une passion malheureuse, je consacrois l'autre à la justifier, à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçût si longtems tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le prémier de mes jours où je ne faisois rougir de moi, ni vous, ni elle, ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Milord Edouard avoit craint l'attendrissement des adieux, & nous voulions partir sans être apperçûs; mais tandis que tout dormoit encore, nous ne pumes tromper votre vigilante amitié. En appercevant votre porte entre-ouverte & votre femme de chambre au guet, en vous voyant venir au devant de nous, en entrant & trouvant une table à thé préparée, le raport des circonstances me fit songer à d'autres tems, & comparant ce départ à celui dont il me rappelloit l'idée, je me sentis si différent de ce que j'étois alors, que me félicitant d'avoir Edouard pour témoin de ces différences, j'espérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne scene de Besançon. Jamais je ne m'étois senti tant de courage; je me faisois une gloire de vous le montrer; je me parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, & je me glorifiois en vous quitant de paroitre un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoûtoit à mon courage, je me fortifiois de votre estime, & peut-être vous eussai-je dit adieu d'un œil sec, si vos larmes coulant sur ma joue n'eussent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis, le cœur plein de tous mes devoirs, pénétré ſur tout de ceux que votre amitié m'impoſe, & bien réſolu d'employer le reſte de ma vie à la mériter. Edouard paſſant en revue toutes mes fautes, me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté, & je connus par ſa juſte rigueur à blâmer tant de foibleſſes, qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte: il me parloit avec inquiétude de ſon voyage de Rome & des indignes attachemens qui l'y rappelloient malgré lui; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ſes propres dangers pour m'en occuper davantage, & m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois expoſé.

Comme nous approchions de Villeneuve, un laquais qui montoit un mauvais cheval, ſe laiſſa tomber & ſe fit une légere contuſion à la tête. Son maître le fit ſaigner & voulut coucher là cette nuit. Ayant diné de bonne heure, nous primes des chevaux pour aller à Bex voir la Saline, & Milord ayant des raiſons particulieres qui lui rendoient cet examen intéreſſant, je pris les meſures & le deſſein du bâtiment de graduation; nous ne rentrames à Villeneuve qu'à la nuit. Après le ſoupé, nous cauſames en buvant du punch, & veillames aſſez tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels ſoins m'étoient confiés, & ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement pratiquable. Vous pouvez juger de l'effet que fit ſur moi cette nouvelle; une telle converſation n'amenoit pas le ſommeil. Il falut pourtant enfin ſe coucher.

En entrant dans la chambre qui m'étoit deſtinée, je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aſpect, je ſentis une

une impression que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus si vivement frappé que je crus redevenir à l'instant tout ce que j'étois alors: Dix années s'effacerent de ma vie & tous mes malheurs furent oubliés. Hélas! cette erreur fut courte, & le second instant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles tristes réfléxions succederent à ce prémier enchantement! Quelles comparaisons douloureuses s'offrirent à mon esprit! Charmes de la prémiere jeunesse, délices des prémieres amours, pourquoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis & surchargé de lui-même? O tems, tems heureux, tu n'es plus! J'aimois, j'étois aimé. Je me livrois dans la paix de l'innocence aux transports d'un amour partagé. Je savourois à longs traits le délicieux sentiment qui me faisoit vivre. La douce vapeur de l'espérance enivroit mon cœur. Une extase, un ravissement, un délire absorboit toutes mes facultés. Ah! sur les rochers de Meillerie, au milieu de l'hiver & des glaces, d'affreux abîmes devant les yeux, quel être au monde jouïssoit d'un sort comparable au mien? . . . & je pleurois! & je me trouvois à plaindre! & la tristesse osoit aprocher de moi! . . . . que serai-je donc aujourd'hui que j'ai tout possédé, tout perdu? . . . J'ai bien mérité ma misere, puisque j'ai si peu senti mon bonheur! . . . je pleurois alors? . . . tu pleurois? . . . Infortuné, tu ne pleures plus . . . tu n'as pas même le droit de pleurer . . . Que n'est-elle morte! osai-je m'écrier dans un transport de rage; oui, je serois moins malheureux: j'oserois me livrer à mes douleurs; j'embrasserois sans remords sa froide tombe, mes regrets seroient dignes d'elle; je dirois: elle

entend mes cris, elle voit mes pleurs, mes gémissemens la touchent, elle approuve & reçoit mon pur hommage . . . j'aurois au moins l'espoir de la rejoindre . . . Mais elle vit ; elle est heureuse ! . . . elle vit, & sa vie est ma mort, & son bonheur est mon supplice, & le Ciel après me l'avoir arrachée, m'ôte jusqu'à la douceur de la regretter ! . . . elle vit, mais non pas pour moi ; elle vit pour mon desespoir. Je suis cent fois plus loin d'elle que si elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces tristes idées. Elles me suivirent durant mon sommeil, & le remplirent d'images funebres. Les ameres douleur, les regrets, la mort se peignirent dans mes songes, & tous les maux que j'avois soufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles, pour me tourmenter une seconde fois. Un rêve sur tout, le plus cruel de tous, s'obstinoit à me poursuivre, & de phantôme en phantôme, toutes leurs apparitions confuses finissoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mere de votre amie, dans son lit expirante, & sa fille à genoux devant elle, fondant en larmes, baisant ses mains & recueillant ses derniers soupirs. Je revis cette scene que vous m'avez autrefois dépeinte, & qui ne sortira jamais de mon souvenir. O ma mere, disoit Julie d'un ton à me navrer l'ame, celle qui vous doit le jour vous l'ôte ! Ah ! reprenez votre bienfait, sans vous il n'est pour moi qu'un don funeste. Mon enfant, répondit sa tendre mere, . . . il faut remplir son sort . . . Dieu est juste . . . tu seras mere à ton tour . . . elle ne put achever. . . . Je voulus lever les yeux sur elle ; je ne la vis plus. Je vis Julie à sa place ; je la vis, je la reconnus, quoique son visage

visage fût couvert d'un voile. Je fais un cri; je m'élance pour écarter le voile; je ne pus l'atteindre; j'étendois les bras, je me tourmentois & ne touchois rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot, je m'agite & fais un nouvel effort; cet effort me réveille: je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, & trempé de sueur & de larmes.

Bientôt ma frayeur se dissipe, l'épuisement me rendort; le même songe me rend les mêmes agitations; je m'éveille, & me rendors une troisieme fois. Toujours ce spectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort; toujours ce voile impénétrable échape à mes mains & dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut si forte que je ne la pus vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, sans savoir ce que je faisois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de phantômes, & l'oreille encore frappée de cette voix plaintive dont je n'entendis jamais le son sans émotion. Le crépuscule en commençant d'éclairer les objets, ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble & m'ôte le jugement: après avoir trouvé ma porte avec peine, je m'enfuis de ma chambre, j'entre brusquement dans celle d'Edouard: j'ouvre son rideau & me laisse tomber sur son lit en m'écriant hors d'haleine: C'en est fait, je ne la verrai plus! Il s'éveille en sursaut, il saute à ses armes, se croyant surpris par un voleur. A l'instant, il me reconnoit; je me reconnois moi-même, & pour

la seconde fois de ma vie, je me vois devant lui dans la confusion que vous pouvez concevoir.

Il me fit asseoir, me remettre & parler. Sitôt qu'il sut dequoi il s'agissoit, il voulut tourner la chose en plaisanterie; mais voyant que j'étois vivement frappé, & que cette impression ne seroit pas facile à détruire, il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon estime, me dit-il assez durement; si j'avois pris pour mon laquais le quart des soins que j'ai pris pour vous, j'en aurois fait un homme, mais vous n'êtes rien. Ah! lui dis-je, il est trop vrai: tout ce que j'avois de bon, me venoit d'elle: je ne la reverrai jamais; je ne suis plus rien. Il sourit, & m'embrassa. Tranquilisez-vous aujourd'hui, me dit-il, demain vous serez raisonnable. Je me charge de l'évenement. Après cela, changeant de conversation, il me proposa de partir. J'y consentis, on fit mettre les chevaux, nous nous habillames: En entrant dans la chaise, Milord dit un mot à l'oreille au postillon, & nous partimes.

Nous marchions sans rien dire. J'étois si occupé de mon funeste rêve, que je n'entendois & ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma létargie, & me fit appercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cent pas de la grille Milord fit arrêter, & me tirant à l'écart, vous voyez, me dit-il, mon projet; il n'a pas besoin d'explication. Allez, visionnaire, ajouta-t-il en me serrant la main; allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment!

aiment ! Hâtez-vous, je vous attends; mais sur tout ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tissu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit? Je partis sans répondre. Je marchois d'un pas précipité que la réflexion ralentit en approchant de la maison. Quel personnage allois-je faire? Comment oser me montrer? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu? Avec quel front irois-je alléguer mes ridicules terreurs, & supporter le regard méprisant du généreux Wolmar? Plus j'approchois, plus ma frayeur ma paroissoit puérile, & mon extravagance me faisoit pitié. Cependant un noir pressentiment m'agitoit encore, & je ne me sentois point rassuré. J'avançois toujours, quoique lentement, & j'étois déja près de la cour, quand j'entendis ouvrir & refermer la porte de l'Elisée. N'en voyant sortir personne, je fis le tour en dehors, & j'allai par le rivage cotoyer la voliere autant qu'il me fut possible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille, je vous entendis parler toutes deux, &, sans qu'il me fut possible de distinguer un seul mot, je trouvai dans le son de votre voix je ne sais quoi de languissant & de tendre qui me donna de l'émotion, & dans la sienne un accent affectueux & doux à son ordinaire, mais paisible & serein, qui me remit à l'instant, & qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur le champ je me sentis tellement changé, que je me moquai de moi-même & de mes vaines allarmes. En songeant que je n'avois qu'une haye & quelques buissons à franchir pour voir pleine de vie & de santé celle que j'avois cru ne revoir jamais, j'abjurai pour toujours mes craintes, mon effroi, mes

mes chimeres, & je me déterminai ſans peine à repartir, même ſans la voir. Claire, je vous le jure, non ſeulement je ne la vis point; mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue, de n'avoir pas été foible & crédule juſqu'au bout, & d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Edouard, de le mettre au deſſus d'un ſonge.

Voila, chere Couſine, ce que j'avois à vous dire & le dernier aveu qui me reſtoit à vous faire. Le détail du reſte de notre voyage n'a plus rien d'intéreſſant; il me ſuffit de vous proteſter que depuis lors non ſeulement Milord eſt content de moi; mais que je le ſuis encore plus moi-même qui ſens mon entiere guériſon, bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laiſſer une défiance inutile, je lui ai caché que je ne vous avois point vues. Quand il me demanda ſi le voile étoit levé, je l'affirmai ſans balancer, & nous n'en avons plus parlé. Oui, Couſine, il eſt levé pour jamais, ce voile dont ma raiſon fut longtems offuſquée. Tous mes transports inquiets ſont éteints. Je vois tous mes devoirs & je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus cheres que jamais; mais mon cœur ne diſtingue plus l'une de l'autre, & ne ſépare point les inſéparables.

Nous arrivames avanthier à Milan. Nous en repartons après demain. Dans huit jours nous comptons être à Rome, & j'eſpere y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes perſonnes qui troublent depuis ſi longtems le repos du plus grand des hommes. O Julie! ô Claire! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.

LET-

LETTRE X.

Réponse de Mad. d'Orbe.

NOus attendions tous de vos nouvelles avec impatience, & je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaisir à la petite communauté : mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'est que de toute la maison je suis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureusement passé les Alpes ; moi, j'ai songé que vous étiez au delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au Baron, & j'en ai passé à tout le monde quelques soliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de ne faire que se moquer de vous : Mais Julie n'a pu se rappeller les dernier momens de sa mere sans de nouveaux regrets & de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimoit ses douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher Maitre, que je ne suis plus surprise de vous voir en continuelle admiration de vous même, toujours achevant quelque folie, & toujours commençant d'être sage : car il y a longtems que vous passez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, & à vous applaudir pour le lendemain.

Je vous avoue aussi que ce grand effort de courage, qui, si près de nous vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroît pas aussi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que sensé, & je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raison. Sur cette maniere de vous en aller, pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire ? Vous avez

eu honte de vous montrer, & c'étoit de n'oser vous montrer qu'il faloit avoir honte; comme si la douceur de voir ses amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie! N'étiez-vous pas trop heureux de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire? Hébien donc, je ne me suis pas moquée de vous alors; mais je m'en moque tant plus aujourd'hui; quoique n'ayant pas le plaisir de vous mettre en colere, je ne puisse pas rire de si bon cœur.

Malheureusement, il y a pis encore: C'est que j'ai gagné toutes vos terreurs sans me rassurer comme vous. Ce rêve a quelque chose d'effrayant qui m'inquiette & m'attriste malgré que j'en aye. En lisant votre lettre, je blamois vos agitations: en la finissant, j'ai blamé votre sécurité. L'on ne sauroit voir à la fois pourquoi vous étiez si ému, & pourquoi vous étes devenu si tranquille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus tristes pressentimens jusqu'au moment où vous avez pu la détruire & ne l'avez pas voulu? Un pas, un geste, un mot, tout étoit fini. Vous vous étiez allarmé sans raison, vous vous étes rassuré de même; mais vous m'avez transmis la frayeur que vous n'avez plus, & il se trouve qu'ayant eu de la force une seule fois en votre vie, vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre un serrement de cœur ne m'a pas quitée; je n'approche point de Julie sans trembler de la perdre. A chaque instant je crois voir sur son visage la pâleur de la mort, & ce matin la pressant dans mes bras, je me suis sentie en pleurs sans savoir pourquoi. Ce voile! Ce voile! . . . Il a je ne sais quoi de sinistre qui me trouble chaque fois que j'y pense. Non, je ne puis vous pardonner

d'avoir

d'avoir pu l'écarter sans l'avoir fait, & j'ai bien peur de n'avoir plus desormais un moment de contentement que je ne vous revoye auprès d'elle. Convenez aussi qu'après avoir si longtems parlé de philosophie, vous vous étes montré philosophe à la fin bien mal-à-propos. Ah! rêvez, & voyez vos amis; cela vaut mieux que de les fuir & d'être un sage.

Il paroît par la Lettre de Milord à M. de Wolmar qu'il songe sérieusement à venir s'établir avec nous. Sitôt qu'il aura pris son parti là-bas, & que son cœur sera décidé, revenez tous deux heureux & fixés; c'est le vœu de la petite communauté, & surtout celui de votre amie,

Claire d'Orbe.

P.S. Au reste, s'il est vrai que vous n'avez rien entendu de notre conversation dans l'élisée, c'est peut-être tant mieux pour vous; car vous me savez assez alerte pour voir les gens sans qu'ils m'apperçoivent, & assez maligne pour persifler les écouteurs.

LETTRE XI.

Réponse de M. de Wolmar.

J'écris à Milord Edouard, & je lui parle de vous si au long, qu'il ne me reste en vous écrivant à vous-même qu'à vous renvoyer à sa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêtetés; mais vous appeller dans ma famille, vous traiter en frere, en ami, faire votre sœur de celle qui fut votre amante; vous remettre l'autorité paternelle

ternelle ſur mes enfans; vous confier mes droits après avoir uſurpé les vôtres; voilà les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, ſi vous juſtifiez ma conduite & mes ſoins, vous m'aurez aſſez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon eſtime, honorez-moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être ſurpris de vous voir frappé d'un ſonge, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me ſemble que pour un homme à ſiſtêmes ce n'eſt pas une ſi grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'eſt moins l'effet de votre ſonge que ſon eſpece, & cela par une raiſon fort différente de celle que vous pourriez penſer. Un Tiran fit autrefois mourir un homme qui dans un ſonge avoit cru le poignarder. Rappellez-vous la raiſon qu'il donna de ce meurtre, & faites-vous-en l'application. Quoi! vous allez décider du ſort de votre ami & vous ſongez à vos anciennes amours! ſans les converſations du ſoir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve-là. Penſez le jour à ce que vous allez faire à Rome, vous ſongerez moins la nuit à ce qui s'eſt fait à Vevai.

La Fanchon eſt malade; cela tient ma femme occupée & lui ôte le tems de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui ſupplée volontiers à ce ſoin. Heureux jeune homme! Tout conſpire à votre bonheur: tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits, n'en chargez perſonne que vous même; c'eſt de vous ſeul que je l'attends.

LET-

LETTRE XII.

A M. de Wolmar.

Que cette Lettre demeure entre vous & moi. Qu'un profond sécret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans quel pas dangereux je me trouve engagé! O mon ſage & bienfaiſant ami! que n'ai-je tous vos conſeils dans la mémoire, comme j'ai vos bontés dans le cœur! Jamais je n'eus ſi grand beſoin de prudence, & jamais la peur d'en manquer ne nuiſit tant au peu que j'en ai. Ah! où ſont vos ſoins paternels, où ſont vos leçons, vos lumieres? Que deviendrai-je ſans vous? Dans ce moment de criſe, je donnerois tout l'eſpoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me ſuis trompé dans toutes mes conjectures. Je n'ai fait que des fautes juſqu'à ce moment. Je ne redoutois que la Marquiſe. Après l'avoir vue, effrayé de ſa beauté, de ſon addreſſe, je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de ſon ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre, je lui parlois de Laure avec l'eſtime & l'admiration qu'elle m'avoit inſpiré; en relâchant ſon plus fort attachement par l'autre, j'eſpérois les rompre enfin tous les deux.

Il ſe prêta d'abord à mon projet; il outra même la complaiſance, & voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'allarmes, il affecta pour Laure encore plus d'empreſſement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui? ſon empreſſement eſt toujours le même, mais il n'affecte plus rien. Son cœur épuiſé par tant de combats, s'eſt trouvé dans un état de foibleſſe dont elle a profité.

ce qui détermine Edouard en cette occasion, échape à force de petitesse & devient presque inattaquable; au lieu que le véritable amour est inséparable de la générosité, & que par elle on a toujours sur lui quelque prise. J'ai tenté cette voye indirecte, & je ne desespere pas du succès. Ce moyen paroît cruel; je ne l'ai pris qu'avec répugnance. Cependant, tout bien pesé, je crois rendre service à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter, qu'y montrer son ancienne ignominie? Mais qu'elle peut être grande en demeurant ce qu'elle est! Si je connois bien cette étrange fille, elle est faite pour jouïr de son sacrifice, plus que du rang qu'elle doit refuser.

Si cette ressource me manque, il m'en reste une de la part du gouvernement à cause de la Religion; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la derniere extrémité & au défaut de tout autre: quoi qu'il en soit, je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne & deshonnêtte. O respectable Wolmar! je suis jaloux de votre estime durant tous les momens de ma vie: Quoi que puisse vous écrire Edouard, quoi que vous puissiez entendre dire, souvenez-vous qu'à quelque prix que ce puisse être, tant que mon cœur battra dans ma poitrine, jamais *Lauretta Pisana* ne sera Ladi Bomston.

Si vous approuvez mes mesures, cette Lettre n'a pas besoin de réponse. Si je me trompe, instruisez-moi. Mais hâtez-vous, car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'addresse par une main étrangere. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire, brulez ma lettre & oubliez ce qu'elle contient. Voici le prémier & le seul secret que j'aurai eu de ma vie à ca-

cher

cher aux deux Cousines: si j'osois me fier davantage à mes lumieres, vous-même n'en sauriez jamais rien *.

LETTRE XIII.

De Mad. de Wolmar à Mad. d'Orbe.

Le Courier d'Italie sembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ai fait cette jolie découverte; c'est mon mari qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heures, tu tardas de partir jusqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'est ordinairement l'heure où la poste passe.

Tu es prise, pauvre Cousine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillot, cette Claire si folle, ou plutôt si sage, n'a pu l'être jusqu'au bout; te voilà dans les mêmes las ** dont tu pris tant de peine à me dégager, & tu n'as pu conserver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour

* Pour bien entendre cette lettre & la 3. de la VI partie, il faudroit savoir les avantures de Milord Edouard; & j'avois d'abord résolu de les ajoûter à ce recueil. En y repensant, je n'ai pu me résoudre à gâter la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur.

** Je n'ai pas voulu laisser *lacs*, à cause de la prononciation génevoise remarquée par Made. d'Orbe. VI. partie; lettre V. p. 64.

tour de rire eſt-il donc venu? Chere amie, il faudroit avoir ton charme & tes graces pour ſavoir plaiſanter comme toi, & donner à la raillerie elle-même l'accent tendre & touchant des careſſes. Et puis, quelle différence entre nous! De quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je ſuis la cauſe & que tu t'es fait pour me l'ôter. Il n'y a pas un ſentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque ſujet de reconnoiſſance, & tout juſqu'à ta foibleſſe eſt en toi l'ouvrage de ta vertu. C'eſt cela même qui me conſole & m'égaye. Il faloit me plaindre & pleurer de mes fautes; mais on peut ſe moquer de la mauvaiſe honte qui te fait rougir d'un attachement auſſi pur que toi.

Revenons au Courier d'Italie, & laiſſons un moment les moralités. Ce ſeroit trop abuſer de mes anciens titres; car il eſt permis d'endormir ſon auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hébien donc, ce Courier que je fais ſi lentement arriver, qu'a-t-il apporté? Rien que de bien ſur la ſanté de nos amis, & de plus une grande Lettre pour toi. Ah bon! je te vois déja ſourire & reprendre haleine; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien ſon prix encore, même après s'être fait déſirer; car elle reſpire une ſi . . . mais je ne veux te parler que de nouvelles, & ſûrement ce que j'allois dire n'en eſt pas une.

Avec cette Lettre, il en eſt venu une autre de Milord Edouard pour mon mari, & beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, & d'autant moins attendues que la premiere n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Milord a quelques affaires, &

& d'où ils iront voir le Vésuve ..... Conçois-tu, ma chere, ce que cette vue a de si attrayant? Revenus à Rome, Claire, pense, imagine .... Edouard est sur le point d'épouser .... non, grace au Ciel, cette indigne Marquise; il marque, au contraire, qu'elle est fort mal. Qui donc? .... Laure, l'aimable Laure; qui .... mais pourtant .... quel mariage! .... Notre ami n'en dit pas mot. Aussitôt après ils partiront tous trois, & viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels; mais il compte toujours que St. Preux nous restera.

Je t'avoue que son silence m'inquiete un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des situations bizarres, & des jeux du cœur humain qu'on n'entend gueres. Comment un homme aussi vertueux a-t-il pu se prendre d'une passion si durable pour une aussi méchante femme que cette Marquise? Comment elle-même avec un caractere violent & cruel a-t-elle pu concevoir & nourrir un amour aussi vif pour un homme qui lui ressembloit si peu? si tant est cependant qu'on puisse honorer du nom d'amour une fureur capable d'inspirer des crimes. Comment un jeune cœur aussi généreux, aussi tendre, aussi desintéressé que celui de Laure, a-t-il pu supporter ses prémiers desordres? Comment s'en est-il retiré par ce penchant trompeur, fait pour égarer son sexe, & comment l'amour qui perd tant d'honnêtes femmes a-t-il pu venir à bout d'en faire une? Dis-moi, ma Claire, desunir deux cœurs qui s'aimoient sans se convenir; joindre ceux qui se convenoient sans s'entendre; faire triompher l'amour de l'amour même; du sein du vice & de l'opprobre tirer le bonheur & la vertu; délivrer son

ami d'un monſtre, en lui créant, pour ainſi dire, une compagne . . . infortunée, il eſt vrai, mais aimable, honnêtte même, au moins ſi, comme je l'oſe croire, on peut le redevenir: Dis: celui qui auroit fait tout cela, ſeroit-il coupable? celui qui l'auroit ſouffert, ſeroit-il à blâmer?

Ladi Bomſton viendra donc ici? Ici, mon ange? Qu'en penſes-tu? Après tout, quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que ſon éducation perdit, que ſon cœur a ſauvée, & pour qui l'amour fut la route de la vertu? Qui doit plus l'admirer que moi qui fis tout le contraire, & que mon penchant ſeul égara, quand tout concouroit à me bien conduire? Je m'avilis moins, il eſt vrai; mais me ſuis-je élevée comme elle? Ai-je évité tant de pièges & fait tant de ſacrifices? Du dernier dégré de la honte elle a ſû remonter au prémier dégré de l'honneur; elle eſt plus reſpectable cent fois que ſi jamais elle n'eût été coupable. Elle eſt ſenſible & vertueuſe: que lui faut-il de plus pour nous reſſembler? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeuneſſe, quel droit ai-je à plus d'indulgence? devant qui dois-je eſpérer de trouver grace, & à quel honneur pourrois-je prétendre en refuſant de l'honorer?

Hébien, Couſine, quand ma raiſon me dit cela, mon cœur en murmure, &, ſans que je puiſſe expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Edouard ait fait ce mariage, & que ſon ami s'en ſoit mêlé. O l'opinion, l'opinion! Qu'on a de peine à ſécouer ſon joug! Toujours elle nous porte à l'injuſtice: le bien paſſé s'efface par le mal préſent; le mal paſſé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien?

J'ai

J'ai laiſſé voir à mon mari mon inquiétude ſur la conduite de St. Preux dans cette affaire. Il ſemble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma Couſine; il eſt incapable de lâcheté, mais il eſt foible . . . trop d'indulgence pour les fautes d'un ami . . . Non, m'a-t-il dit: il a fait ſon devoir; il le fera, je le ſais; je ne puis rien vous dire de plus: mais St. Preux eſt un honnête garçon. Je réponds de lui, vous en ſerez contente. . . . . . Claire, il eſt impoſſible que Wolmar me trompe, & qu'il ſe trompe. Un diſcours ſi poſitif m'a fait rentrer en moi-même: j'ai compris que tous mes ſcrupules ne venoient que de fauſſe délicateſſe, & que ſi j'étois moins vaine & plus équitable, je trouverois Ladi Bomſton plus digne de ſon rang.

Mais laiſſons un peu Ladi Bomſton, & revenons à nous. Ne ſens-tu point trop en liſant cette lettre, que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus, & le cœur ne te dit-il rien? Ne bat-il point à préſent plus fort qu'à l'ordinaire, ce cœur trop tendre & trop ſemblable au mien? Ne ſonge-t-il point au danger de vivre familierement avec un objet chéri? de le voir tous les jours? de loger ſous le même toit? & ſi mes erreurs ne m'oterent point ton eſtime, mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi? Combien dans nos jeunes ans la raiſon, l'amitié, l'honneur t'inſpirerent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriſer! C'eſt mon tour maintenant, ma douce amie, & j'ai de plus, pour me faire écouter, la triſte autorité de l'expérience. Ecoute-moi donc tandis qu'il eſt tems, de peur qu'après avoir paſſé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes, tu ne paſſes l'autre à déplorer les tiennes. Surtout, ne te fie plus à cette gaité

folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre, & perd celles qui sont en danger. Claire, Claire! tu te moquois de l'amour une fois, mais c'est parce que tu ne le connoissois pas, & pour n'en avoir pas senti les traits, tu te croyois au dessus de ses atteintes. Il se vange, & rit à son tour. Apprends à te défier de sa traîtresse joye, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chere amie, il est tems de te montrer à toi-même; car jusqu'ici tu ne t'es pas bien vue: tu t'es trompée sur ton caractere, & n'as pas sû t'estimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux discours de la Chaillot; sur ta vivacité badine elle te jugea peu sensible; mais un cœur comme le tien étoit au-dessus de sa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoitre; personne au monde ne t'a bien connue, excepté moi seule. Notre ami même a plutôt senti que vû tout ton prix. Je t'ai laissé ton erreur tant qu'elle a pû t'être utile; à présent qu'elle te perdroit, il faut te l'ôter.

Tu es vive, & te crois peu sensible. Pauvre enfant, que tu t'abuses! ta vivacité même prouve le contraire. N'est-ce pas toujours sur des choses de sentiment qu'elle s'exerce? N'est-ce pas de ton cœur que viennent les graces de ton enjoûment? Tes railleries sont des signes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre; tu caresses quand tu folâtres; tu ris, mais ton rire pénetre l'ame; tu ris, mais tu fais pleurer de tendresse, & je te vois presque toujours sérieuse avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous uniroit si fort l'une à l'autre? où seroit entre nous le lien d'une amitié sans exemple?

ple? par quel prodige un tel attachement ſeroit-il venu chercher par préférence un cœur ſi peu capable d'attachement? Quoi! celle qui n'a vécu que pour ſon amie, ne ſait pas aimer? Celle qui voulut quiter pere, époux, parens, & ſon pays pour la ſuivre, ne ſait préférer l'amitié à rien? Et qu'ai-je donc fait, moi qui porte un cœur ſenſible? Couſine, je me ſuis laiſſée aimer, & j'ai beaucoup fait, avec toute ma ſenſibilité, de te rendre une amitié qui valût la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractere l'idée la plus bizarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir; c'eſt de te croire à la fois ardente amie & froide amante. Ne pouvant diſconvenir du tendre attachement dont tu te ſentois pénétrée, tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie, tu ne penſois pas que rien put t'émouvoir au monde; comme ſi les cœurs naturellement ſenſibles pouvoient ne l'être que pour un objet, & que, ne ſachant aimer que moi, tu m'euſſes pû bien aimer moi-même. Tu demandois plaiſamment ſi l'ame avoit un ſexe? Non, mon enfant, l'ame n'a point de ſexe; mais ſes affections les diſtinguent, & tu commences trop à le ſentir. Parce que le prémier amant qui s'offrit, ne t'avoit pas émue, tu crus auſſi-tôt ne pouvoir l'être; parce que tu manquois d'amour pour ton ſoupirant, tu crus n'en pouvoir ſentir pour perſonne. Quand il fut ton mari, tu l'aimas pourtant, & ſi fort, que notre intimité même en ſouffrit; cette ame ſi peu ſenſible ſût trouver à l'amour un ſupplément encore aſſez tendre pour ſatisfaire un honnête homme.

Pauvre Couſine! C'eſt à toi deſormais de réſoudre tes propres doutes, & s'il eſt vrai

Ch'un freddo amante è mal sicuro amico *).
j'ai grand peur d'avoir maintenant une raison de trop pour compter sur toi : mais il faut que j'acheve de te dire là-dessus tout ce que je pense.

Je soupçonne que tu as aimé sans le savoir, bien plutôt que tu ne crois, ou du moins, que le même penchant qui me perdit t'eût séduite si je ne t'avois prévenue. Conçois-tu qu'un sentiment si naturel & si doux puisse tarder si longtems à naitre ? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions, on puisse impunément se familiariser avec un jeune homme aimable, ou qu'avec tant de conformité dans tous nos goûts celui-ci seul ne nous eût pas été commun ? Non, mon ange, tu l'aurois aimé, j'en suis sûre, si je ne l'eusse aimé la prémiere. Moins foible & non moins sensible, tu aurois été plus sage que moi sans être plus heureuse. Mais quel penchant eut pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahison & de l'infidélité ? l'amitié te sauva des pieges de l'amour ; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, & tu rachetas ainsi ton cœur aux dépens du mien.

Ces conjectures ne sont pas même si conjectures que tu penses, & si je voulois rappeller des tems qu'il faut oublier, il me seroit aisé de trouver dans l'intérêt que tu croyois ne prendre qu'à moi seule un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'osant l'aimer, tu voulois que je l'aimasse ; tu jugeas chacun de nous nécessaire au bonheur de l'autre, & ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois sûre

* Ce vers est renversé de l'original, &, n'en déplaise aux belles Dames, le sens de l'auteur est plus véritable & plus beau.

ſûre que ſans ta propre foibleſſe tu m'aurois été moins indulgente; mais tu te ſerois reprochée ſous le nom de jalouſie une juſte ſévérité. Tu ne te ſentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût falu vaincre, & craignant d'être perfide plutôt que ſage, en immolant ton bonheur au nôtre, tu crus avoir aſſez fait pour la vertu.

Ma Claire, voila ton hiſtoire; voilà comment ta tirannique amitié me force à te ſavoir gré de ma honte, & à te remercier de mes torts. Ne crois pas pourtant, que je veuille t'imiter en cela. Je ne ſuis pas plus diſpoſée à ſuivre ton exemple que toi le mien, & comme tu n'a pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, grace au Ciel, tes raiſons d'indulgence. Quel plus digne uſage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conſerver?

Il faut donc te dire encore mon avis ſur ton état préſent. La longue abſence de notre maitre n'a pas changé tes diſpoſitions pour lui. Ta liberté recouvrée & ſon retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a ſû profiter. Un nouveau ſentiment n'eſt pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha ſi longtems, n'a fait que ſe mettre plus à l'aiſe. Fiere d'oſer te l'avouer à toi-même, tu t'es preſſée de me le dire. Cet aveu te sembloit preſque néceſſaire pour le rendre tout à fait innocent; en devenant un crime pour ton amie, il ceſſoit d'en être un pour toi, & peut-être ne t'es-tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai ſenti tout cela, ma chere; je me ſuis peu allarmée d'un penchant qui me ſervoit de ſauvegarde, & que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons paſſé tous enſemble au ſein

de la paix & de l'amitié, m'a donné plus de confiance encore, en voyant que loin de rien perdre de ta gaité, tu ſemblois l'avoir augmentée. Je t'ai vue tendre, empreſſée, attentive; mais franche dans tes careſſes, naïve dans tes jeux, ſans miſtere, ſans ruſe en toute choſe, & dans tes plus vives agacéries la joye de l'innocence réparoit tout.

Depuis notre entretien de l'éliſée je ne ſuis plus ſi contente de toi. Je te trouve triſte & réveuſe. Tu te plais ſeule autant qu'avec ton amie; tu n'as pas changé de langage mais d'accent; tes plaiſanteries ſont plus timides; tu n'oſes plus parler de lui ſi ſouvent; on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute, & l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ſes nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

Je tremble, bonne Couſine, que tu ne ſentes pas tout ton mal, & que le trait ne ſoit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois-moi, ſonde bien ton cœur malade; dis-toi bien, je le repete, ſi, quelque ſage qu'on puiſſe être, on peut ſans riſque demeurer longtems avec ce qu'on aime, & ſi la confiance qui me perdit eſt tout à fait ſans danger pour toi? Vous étes libres tous deux; c'eſt préciſément ce qui rend les occaſions plus ſuſpectes. Il n'y a point, dans un cœur vertueux, de foibleſſe qui cede au remord, & je conviens avec toi qu'on eſt toujours aſſez forte contre le crime; mais hélas! qui peut ſe garantir d'être foible? Cependant, regarde les ſuites, ſonge aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée, comment peut-on mériter le reſpect d'autrui ſans en avoir pour ſoi-même, & où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le prémier pas ſans effroi? Voila ce que je dirois à ces femmes du monde pour

qui

qui la morale & la religion ne ſont rien, & qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi, femme vertueuſe & chrétienne; toi qui vois ton devoir & qui l'aimes; toi qui connois & ſuis d'autres regles que les jugemens publics, ton prémier honneur eſt celui que te rend ta conſcience, & c'eſt celui-là qu'il s'agit de conſerver.

Veux-tu ſavoir quel eſt ton tort en toute cette affaire? C'eſt, je te le redis, de rougir d'un ſentiment honnête que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent*: mais avec toute ton humeur folâtre, rien n'eſt ſi timide que toi. Tu plaiſantes pour faire la brave, & je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais avec l'amour dont tu feins de rire, comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chere amie! Souviens-toi de l'avoir dit mille fois; c'eſt la fauſſe honte qui mene à la véritable, & la vertu ne fait rougir que de ce qui eſt mal. L'amour en lui-même eſt-il un crime? N'eſt-il pas le plus pur ainſi que le plus doux penchant de la nature? N'a-t-il pas une fin bonne & louable? Ne dédaigne-t-il pas les ames baſſes & rampantes? N'anime-t-il pas les ames grandes & fortes? N'annoblit-il pas tous leurs ſentimens? Ne double-t-il pas leur être? Ne les éleve-t-il pas au deſſus d'elles-mêmes? Ah! ſi pour être honnête & ſage, il faut être inacceſſible à ſes traits, dis, que reſte-t-il pour la vertu ſur la terre? Le rebut de la nature, & les plus vils des mortels.

Qu'as-

* Pourquoi l'Editeur laiſſe-t-il les continuelles répétitions dont cette Lettre eſt pleine, ainſi que beaucoup d'autres? Par une raiſon fort ſimple; c'eſt qu'il ne ſe ſoucie point du tout que ces Lettres plaiſent à ceux qui feront cette queſtion.

Qu'as-tu donc fait que tu puisses te reprocher? N'as-tu pas fait choix d'un honnête homme? N'est-il pas libre? Ne l'es-tu pas? Ne mérite-t-il pas toute ton estime? N'as-tu pas toute la sienne? Ne seras-tu pas trop heureuse de faire le bonheur d'un ami si digne de ce nom, de payer de ton cœur & de ta personne les anciennes dettes de ton amie, & d'honorer en l'élevant à toi le mérite outragé par la fortune?

Je vois les petits scrupules qui t'arrêtent. Démentir une résolution prise & déclarée, donner un successeur au defunt, montrer sa foiblesse au public, épouser un avanturier; car les ames basses, toujours prodigues de titres flétrissans, sauront bien trouver celui-ci. Voilà donc les raisons sur lesquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le justifier, & couver tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes? Mais, je te prie, la honte est-elle d'épouser celui qu'on aime ou de l'aimer sans l'épouser? Voilà le choix qui te reste à faire. L'honneur que tu dois au defunt est de respecter assez sa Veuve pour lui donner un mari plutôt qu'un amant, & si ta jeunesse te force à remplir sa place, n'est-ce pas rendre encore hommage à sa mémoire, de choisir un homme qui lui fut cher.

Quand à l'inégalité, je croirois t'offenser de combattre une objection si frivole, lorsqu'il s'agit de sagesse & de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité deshonorante que celle qui vient du caractere ou de l'éducation. A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes basses, il est toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des sentimens d'honneur est l'égal de tout le monde, il n'y a point de rang où il ne soit à sa place. Tu

sais

ſais quel étoit l'avis de ton pere même, quand il fût queſtion de moi pour notre ami. Sa famille eſt honnêtte quoiqu'obſcure. Il jouït de l'eſtime publique, il la mérite. Avec cela fût-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas balancer; car il vaut mieux déroger à la nobleſſe qu'à la vertu, & la femme d'un Charbonnier eſt plus reſpectable que la maitreſſe d'un Prince.

J'entrevois bien encore une autre eſpece d'embarras dans la néceſſité de te déclarer la prémiere; car comme tu dois le ſentir, pour qu'il oſe aſpirer à toi, il faut que tu le lui permettes; & c'eſt un des juſtes retours de l'inégalité, qu'elle coûte ſouvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette difficulté, je te la pardonne, & j'avoue même qu'elle me paroitroit fort grave ſi je ne prenois ſoin de la lever: J'eſpere que tu comptes aſſez ſur ton amie pour croire que ce ſera ſans te compromettre; de mon côté je compte aſſez ſur le ſuccès pour m'en charger avec confiance; car quoi que vous m'ayez dit autrefois tous deux ſur la difficulté de transformer une amie en maitreſſe, ſi je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occaſion l'entrepriſe exige une grande habileté de ma part. Je te propoſe donc de me laiſſer charger de cette négociation, afin que tu puiſſes te livrer au plaiſir que te fera ſon retour, ſans miſtère, ſans regrets, ſans danger, ſans honte. Ah Couſine! quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs ſi bien faits l'un pour l'autre, & qui ſe confondent depuis ſi longtems dans le mien. Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il eſt poſſible; ne ſoyez plus qu'un pour vous & pour moi. Oui, ma Claire, tu ſerviras encore ton amie en couronnant

nant ton amour, & j'en ſerai plus ſûre de mes propres ſentimens quand je ne pourrai plus les diſtinguer entre vous.

Que ſi, malgré mes raiſons, ce projet ne te convient pas, mon avis eſt qu'à quelque prix que ce ſoit nous écartions de nous cet homme dangereux, toujours redoutable à l'une ou l'autre; car, quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs meres. Je te laiſſe le tems de réfléchir ſur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette Lettre en droiture à Genève, parceque tu n'as dû coucher qu'une nuit à Lauſanne & qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite République. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante, je t'eſtimerois heureuſe de l'aller voir, ſi je pouvois faire cas des plaiſirs qu'on achete aux dépens de ſes amis. Je n'ai jamais aimé le luxe, & je le hais maintenant de t'avoir otée à moi pour je ne ſais combien d'années. Mon enfant, nous n'allames ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Genève; mais quelque mérite que puiſſe avoir ton frere, je doute que ta belle-ſœur ſoit plus heureuſe avec ſa dentelle de Flandre & ſes étoffes des Indes, que nous dans notre ſimplicité. Je te charge pourtant, malgré ma rancune, de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon pere écrit au tien, & mon mari à la mere de l'épouſe pour les en prier: voilà les lettres, donne-les, & ſoutiens l'invitation de ton crédit renaiſſant; c'eſt tout ce que je puis faire pour que la fête ne ſe faſſe pas ſans moi: car je te déclare qu'à quelque prix que ce ſoit je ne veux pas quitter ma famille. Adieu, Couſine; un mot de

tes nouvelles, & que je ſache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxieme jour depuis ton départ, & je ne ſais plus vivre ſi long-tems ſans toi.

P.S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompuë, Mademoiſelle Henriette ſe donnoit les airs d'écrire auſſi de ſon côté. Comme je veux que les enfans diſent toujours ce qu'ils penſent & non ce qu'on leur fait dire, j'ai laiſſé la petite curieuſe écrire tout ce qu'elle a voulu, ſans y changer un ſeul mot. Troiſieme Lettre ajoûtée à la mienne. Je me doute bien que ce n'eſt pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce pacquet. Pour celle-là, diſpenſe-toi de l'y chercher plus longtems, car tu ne la trouveras pas. Elle eſt addreſſée à Clarens; c'eſt à Clarens qu'elle doit être lue; arrange-toi là-deſſus.

LETTRE XIV.

D'Henriette à ſa mere.

Où êtes-vous donc, Maman? On dit que vous êtes à Genève, & que c'eſt ſi loin, ſi loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre: voulez-vous donc faire auſſi le tour du monde? Mon petit papa eſt parti ce matin pour Etange; mon petit grand-papa eſt à la chaſſe; ma petite maman vient de s'enfermer pour écrire; il ne reſte que ma mie Pernette & ma mie Fanchon. Mon Dieu! je ne ſais plus comment tout va, mais depuis le départ de notre bon ami, tout le monde s'éparpille. Maman, vous avez commencé la prémiere.

On

On s'ennuyoit déja bien quand vous n'aviez plus personne à faire endêver ; Oh ! c'est encore pis depuis que vous étes partie ; car la petite maman n'est pas non plus de si bonne humeur que quand vous y étes. Maman, mon petit mali se porte bien, mais il ne vous aime plus, parce que vous ne l'avez pas fait sauter hier comme à l'ordinaire. Moi, je crois que je vous aimerois encore un peu si vous reveniez bien vîte, afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiser tout-à-fait, apportez à mon petit mali quelque chose qui lui fasse plaisir. Pour l'appaiser, lui, vous aurez bien l'esprit de trouver aussi ce qu'il faut faire. Ah mon Dieu ! si notre bon ami étoit ici, comme il l'auroit déja deviné ! mon bel éventail est tout brisé ; mon ajustement bleu n'est plus qu'un chiffon ; ma piece de blonde est en loques ; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour, Maman ; il faut finir ma Lettre, car la petite maman vient de finir la sienne & sort de son cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges, mais je n'ose le lui dire ; mais en lisant ceci, elle verra bien que je l'ai vû. Ma bonne Maman, que vous étes méchante, si vous faites pleurer ma petite Maman !

P. S. J'embrasse mon grand-papa, j'embrasse mes oncles, j'embrasse ma nouvelle tante & sa maman ; j'embrasse tout le monde excepté vous. Maman, vous m'entendez bien ; je n'ai pas pour vous de si long bras.

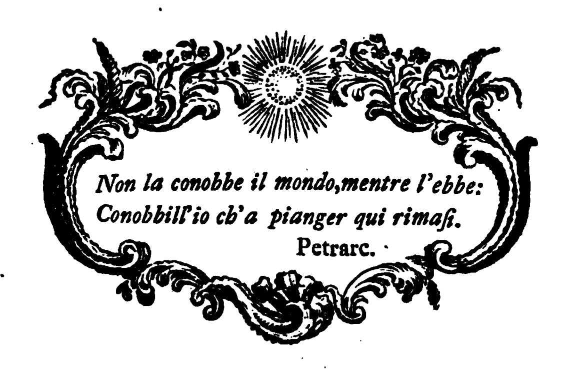
Fin de la Cinquieme partie.

LETTRES
DE DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

SIXIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXII.

LETTRES
DE DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.



SIXIEME PARTIE.

* *

LETTRE I.

De Mad. d'Orbe à Mad. de Wolmar.

Avant de partir de Lausanne il faut t'écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y suis arrivée; non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérois. Je me faisois une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même si souvent tentée; mais en refusant d'en être tu me l'as rendu presque importun; car quelle ressource y trouverai-je? S'il est ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte; & s'il est agréable, j'aurai le regret de m'amuser sans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raisons, crois-tu pour cela que je m'en contente? Ma foi, Cousine, tu te trompes bien fort, & c'est encore ce qui me fâche, de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaise, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raison avec ton amie, & de résister à ce qui lui fait plaisir, sans lui laisser même celui de gronder? Quand tu aurois planté là pour huit jours ton mari, ton ménage, & tes marmots, ne diroit-

on pas que tout eût été perdu? Tu aurois fait une étourderie, il est vrai; mais tu en vaudrois cent fois mieux; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne feras plus bonne à rien, & tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les anges.

Malgré les mécontentemens passés, je n'ai pu sans attendrissement me retrouver au milieu de ma famille; j'y ai été reçue avec plaisir, ou du moins avec beaucoup de caresses. J'attends pour te parler de mon frere que j'aye fait connoissance avec lui. Avec une assez belle figure, il a l'air empesé du pays d'où il vient. Il est sérieux & froid; je lui trouve même un peu de morgue: j'ai grand' peur pour la petite personne, qu'au lieu d'être un aussi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du Seigneur & maitre.

Mon pere a été si charmé de me voir, qu'il a quitté pour m'embrasser la rélation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandres, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de nôtre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là! Imagines-tu le brave Edouard voyant fuir les Anglois, & fuyant lui-même? . . . . . jamais, jamais! . . . . il se fût fait tuer cent fois.

Mais à propos de nos amis, il y a longtems qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour de Courier? Si tu reçois de leurs Lettres, j'espere que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, Cousine, il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Geneve, où nous comptons arriver demain pour diner. Au reste, je t'avertis que de maniere ou d'autre la noce ne se fera pas sans toi, & que si tu ne veux pas venir à Lausanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, & boire les vins de tout l'univers.

LET-

LETTRE II.

De Mad. d'Orbe à Mad. de Wolmar.

A merveilles, sœur prêcheuse! mais tu comptes un peu trop, ce me semble, sur l'effet salutaire de tes sermons : sans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton ami, je t'avertis qu'il n'endorment point aujourd'hui ton amie; & celui que j'ai reçu hier au soir, loin de m'exciter au sommeil, me l'a ôté durant la nuit entiere. Gare la paraphrase de mon Argus, s'il voit cette lettre! mais j'y mettrai bon ordre, & je te jure que tu te bruleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéterois sur tes droits; il vaut mieux suivre ma tête; & puis, pour avoir l'air plus modeste & ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs & du Courier d'Italie. Le pis aller, si cela m'arrive, sera de récrire ma lettre, & de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue Ladi Bomston.

Je m'indigne à ce seul titre. Je ne pardonnerois pas plus à St. Preux de le laisser prendre à cette fille, qu'à Edouard de le lui donner, & à toi de le reconnoitre. Julie de Wolmar recevoir *Lauretta Pisana* dans sa maison! la souffrir auprès d'elle! Eh mon enfant, y penses-tu? Quelle douceur cruelle est cela? Ne sais-tu pas que l'air qui t'entoure est mortel à l'infamie? La pauvre malheureuse oseroit-elle mêler son haleine à la tienne, oseroit-elle respirer près de toi? Elle y seroit plus mal à son aise qu'un possédé touché par des reliques; ton seul regard la feroit rentrer en terre; ton ombre seule la tueroit.

Je ne méprise point Laure; à Dieu ne plaise: au contraire, je l'admire & la respecte d'autant plus qu'un pareil retour est héroïque & rare. En est-ce assez pour autoriser les comparaisons basses avec lesquelles tu t'oses profaner toi-même; comme si dans ses plus grandes foiblesses le véritable amour ne gardoit pas la personne, & ne rendoit pas l'honneur plus jaloux? Mais je t'entends, & je t'excuse. Les objets éloignés & bas se confondent maintenant à ta vue; dans ta sublime élevation tu regardes la terre, & n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité sait mettre à profit jusqu'à ta vertu.

Hébien que sert tout cela? Les sentimens naturels en reviennent-ils moins? L'amour-propre en fait-il moins son jeu? Malgré toi tu sens ta répugnance, tu la taxes d'orgueil, tu la voudrois combattre, tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille! & depuis quand l'opprobre du vice n'est-il que dans l'opinion? Quelle société conçois-tu possible avec une femme, devant qui l'on ne sauroit nommer la chasteté, l'honnêteté, la vertu, sans lui faire verser des larmes de honte, sans ranimer ses douleurs, sans insulter presque à son repentir? Crois-moi, mon ange, il faut respecter Laure & ne la point voir. La fuir est un égard que lui doivent d'honnêttes femmes; elle auroit trop à souffrir avec nous.

Ecoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne se doit point faire? N'est-ce pas te dire qu'il ne se fera point? . . . . Notre ami, dis tu, n'en parle pas dans sa lettre? . . . . dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit? . . . . & tu dis que cette lettre est fort longue? . . . . & puis vient le discours de ton mari . . . il est mistérieux, ton mari! . . . . Vous étes un couple de fripons qui me jouez d'intelli-

telligence; mais .... ſon ſentiment, au reſte, n'étoit pas ici fort néceſſaire .... ſur tout pour toi qui as vû la lettre .... ni pour moi qui ne l'ai pas vue ... car je ſuis plus ſûre de ton ami, du mien, que de toute la philoſophie.

Ah ça! Ne voilà-t-il pas déja cet importun qui revient, on ne ſait comment? Ma foi, de peur qu'il ne revienne encore, puiſque je ſuis ſur ſon chapitre, il faut que je l'épuiſe, àfin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chimères. Si tu n'avois pas été Julie, ſi ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour toi; je ne ſais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que je ſais bien, c'eſt que ſi ſa mauvaiſe étoile me l'eût addreſſé d'abord, c'étoit fait de ſa pauvre tête, &, que je ſois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvois être? Parlons de ce que je ſuis. La prémiere choſe que j'ai faite, a été de t'aimer. Dès nos prémiers ans mon cœur s'abſorba dans le tien. Toute tendre & ſenſible que j'euſſe été, je ne ſus plus aimer ni ſentir par moi-même. Tous mes ſentimens me vinrent de toi; toi ſeule me tins lieu de tout, & je ne vécus que pour être ton ami. Voilà ce que vit la Chaillot; voilà ſur quoi elle me jugea; réponds, Couſine, ſe trompa-t-elle?

Je fis mon frere de ton ami, tu le ſais: l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mere. Ce ne fut point ma raiſon, mais mon cœur qui fit ce choix. J'euſſe été plus ſenſible encore, que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je t'embraſſois en embraſſant la plus chere moitié de toi-même; j'avois garant de la pureté de mes careſſes leur propre vi-

 vacité.

vacité. Une fille traite-t-elle ainsi ce qu'elle aime? Le traitois-tu toi-même ainsi? Non, Julie, l'amour chez nous est craintif & timide; la réserve & la honte sont ses avances, il s'annonce par ses refus, & sitôt qu'il transforme en faveurs les caresses, il en sait bien distinguer le prix. L'amitié est prodigue, mais l'amour est avare.

J'avoue que de trop étroites liaisons sont toujours périlleuses à l'âge où nous étions lui & moi; mais tous deux, le cœur plein du même objet, nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous, qu'à moins de t'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous avions pris la douce habitude, cette familiarité dans tout autre cas si dangereuse, fut alors ma sauvegarde. Nos sentimens dépendent de nos idées, & quand elles ont pris un certain cours, elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit sur un ton pour recommencer sur un autre; nous étions déja trop loin pour revenir sur nos pas. L'amour veut faire tout son progrès lui-même, il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, & j'ai lieu de le croire encore; on ne prend gueres de baisers coupables sur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le Ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le sais, Cousine, il étoit jeune, bienfait, honnête, attentif, complaisant; il ne savoit pas aimer comme ton ami; mais c'étoit moi qu'il aimoit, & quand on a le cœur libre, la passion qui s'addresse à nous a toujours quelque chose de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en restoit à prendre, &

sa

ſa part fut encore aſſez bonne pour ne lui pas laiſſer de regret à ſon choix. Avec cela, qu'avois-je à redouter ? J'avoue même que les droits du ſexe, joints à ceux du devoir, porterent un moment préjudice aux tiens, & que livrée à mon nouvel état je fus d'abord plus épouſe qu'amie; mais en revenant à toi je te rapportai deux cœurs au lieu d'un, & je n'ai pas oublié depuis, que je ſuis reſtée ſeule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore, ma douce amie? Au retour de notre ancien maitre, c'étoit, pour ainſi dire, une nouvelle connoiſſance à faire: je crus le voir avec d'autres yeux; je crus ſentir en l'embraſſant un frémiſſement qui juſques là m'avoit été inconnu; plus cette émotion me fut délicieuſe, plus elle me fit de peur: je m'allarmai comme d'un crime d'un ſentiment qui n'exiſtoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je penſai trop que ton amant ne l'étoit plus & qu'il ne pouvoit plus l'être; je ſentis trop qu'il étoit libre & que je l'étois auſſi. Tu ſais le reſte, aimable Couſine, mes frayeurs, mes ſcrupules te furent connus auſſitôt qu'à moi. Mon cœur ſans expérience s'intimidoit tellement d'un état ſi nouveau pour lui, que je me reprochois mon empreſſement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût préciſément où je déſirois ſi fort d'être, & je crois que j'aurois moins ſouffert de ſentir ce déſir plus tiède que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi.

Enfin, je te rejoignis, & je fus preſque raſſurée. Je m'étois moins reproché ma foibleſſe après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochois moins encore; je crus m'être miſe à mon tour ſous

ta garde, & je cessai de craindre pour moi. Je resolus, par ton conseil même, de ne point changer de conduite avec lui. Il est constant qu'une plus grande réserve eût été une espece de déclaration, & ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échaper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, & familiere par modestie: mais peut-être tout cela se faisant moins naturellement ne se faisoit-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étois, je devins tout à fait folle, & ce qui m'en accrut la confiance fut de sentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter; soit que ma Julie épure tout ce qui l'approche; je me trouvai tout-à-fait tranquille, & il ne me resta de mes prémieres émotions qu'un sentiment très doux, il est vrai, mais calme & paisible, & qui ne demandoit rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étois.

Oui, chere amie, je suis tendre & sensible aussi-bien que toi; mais je le suis d'une autre maniere. Mes affections sont plus vives; les tiennes sont plus pénétrantes. Peut-être avec des sens plus animés ai-je plus de ressources pour leur donner le change, & cette même gaité qui coûte l'innocence à tant d'autres, me l'a toujours conservée. Ce n'a pas toujours été sans peine, il faut l'avouer. Le moyen de rester veuve à mon âge, & de ne pas sentir quelquefois que les jours ne sont que la moitié de la vie? Mais comme tu l'as dit, & comme tu l'éprouves, la sagesse est un grand moyen d'être sage; car avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'est alors que l'enjouement vient à mon secours, & fait plus peut-être

pour

pour la vertu que n'euſſent fait les graves leçons de la raiſon. Combien de fois dans le ſilence de la nuit où l'on ne peut s'échapper à ſoi-même, j'ai chaſſé des idées importunes, en méditant des tours pour le lendemain! Combien de fois j'ai ſauvé les dangers d'un tête-à-tête par une ſaillie extravagante! Tiens, ma chere, il y a toujours, quand on eſt foible, un moment où la gaité devient ſérieuſe; & ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois ſentir, & dequoi je t'oſe répondre.

Après cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Eliſée ſur l'attachement que j'ai ſenti naitre, & ſur tout le bonheur dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrois de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime, en ſentant que je ne déſirois rien de plus. Si ce tems eût duré toujours, je n'en aurois jamais ſouhaité un autre. Ma gaité venoit de contentement & non d'artifice. Je tournois en eſpiéglerie le plaiſir de m'occuper de lui ſans ceſſe. Je ſentois qu'en me bornant à rire je ne m'apprêtois point de pleurs.

Ma foi, Couſine, j'ai cru m'appercevoir quelques fois que le jeu ne lui déplaiſoit pas trop à lui-même. Le ruſé n'étoit pas fâché d'être fâché, & il ne s'appaiſoit avec tant de peine que pour ſe faire appaiſer plus longtems. J'en tirois occaſion de lui tenir des propos aſſez tendres en paroiſſant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux ſeroit le plus enfant. Un jour qu'en ton abſence il jouoit aux échecs avec ton mari, & que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même ſalle, elle avoit le mot & j'obſervois notre philoſophe. A ſon air humblement fier & à la promptitude de ſes coups, je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite, & l'échiquier débordoit.

J'at-

J'attendis le moment, & ſans paroitre y tâcher, d'un revers de raquette je renverſai l'échec-&-mat. Tu ne vis de tes jours pareille colere; il étoit ſi furieux que lui ayant laiſſé le choix d'un ſoufflet ou d'un baiſer pour ma pénitence, il ſe détourna quand je lui préſentai la joue. Je lui demandai pardon; il fut inflexible: il m'auroit laiſſée à genoux ſi je m'y étois miſe. Je finis par lui faire une autre piece qui lui fit oublier la prémiere, & nous fumes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode, infailliblement je m'en ſerois moins bien tirée, & je m'apperçus une fois que ſi le jeu fût devenu ſérieux, il eût pu trop l'être. C'étoit un ſoir qu'il nous accompagnoit ce duo ſi ſimple & ſi touchant de Leo, *vado a morir, ben mio.* Tu chantois avec aſſez de négligence, je n'en faiſois pas de même; &, comme j'avois une main appuyée ſur le Clavecin, au moment le plus pathétique & où j'étois moi-même émue, il appliqua ſur cette main un baiſer que je ſentis ſur mon cœur. Je ne connois pas bien les baiſers de l'amour, mais ce que je peux te dire, c'eſt que jamais l'amitié, pas même la nôtre, n'en a donné ni reçu de ſemblable à celui-là. Hé-bien, mon enfant, après de pareils momens que devient-on quand on s'en va rêver ſeule, & qu'on emporte avec ſoi leur ſouvenir? Moi, je troublai la muſique, il falut danſer, je fis danſer le philoſophe, on ſoupa preſque en l'air, on veilla fort avant dans la nuit, je fus me coucher bien laſſe, & je ne fis qu'un ſommeil.

J'ai donc de fort bonnes raiſons pour ne point gêner mon humeur ni changer de manieres. Le moment qui rendra ce changement néceſſaire, eſt ſi près, que ce n'eſt pas la peine d'anticiper. Le

tems

tems ne viendra que trop tôt d'être prude & réservée; tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'user de mes droits; car passé la trentaine on n'est plus folle mais ridicule, & ton épilogueur d'homme ose bien me dire qu'il ne me reste que six mois encore à retourner la salade avec les doigts. Patience! pour payer ce sarcasme je prétends la lui retourner dans six ans, & je te jure qu'il faudra qu'il la mange; mais revenons.

Si l'on n'est pas maitre de ses sentimens, au moins on l'est de sa conduite. Sans doute, je demanderois au Ciel un cœur plus tranquille; mais puissai-je à mon dernier jour offrir au souverain Juge une vie aussi peu criminelle que celle que j'ai passée cet hiver! En vérité, je ne me reprochois rien auprès du seul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chere, il n'en est pas de même depuis qu'il est parti; en m'accoutumant à penser à lui dans son absence, j'y pense à tous les instans du jour, & je trouve son image plus dangereuse que sa personne. S'il est loin, je suis amoureuse; s'il est près, je ne suis que folle; qu'il revienne, & je ne le crains plus.

Au chagrin de son éloignement s'est jointe l'inquiétude de son rêve. Si tu as tout mis sur le compte de l'amour, tu t'es trompée; l'amitié avoit part à ma tristesse. Depuis leur départ je te voyois pâle & changée; à chaque instant je pensois te voir tomber malade. Je ne suis pas crédule, mais craintive. Je sais bien qu'un songe n'amene pas un évenement, mais j'ai toujours peur que l'évenement n'arrive à sa suite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laissé une nuit tranquille, jusqu'à ce que je t'aye vue bien remise & reprendre tes couleurs.

Dus-

Dussai-je avoir mis sans le savoir un intérêt suspect à cet empressement, il est sûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il se fût montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin ma vaine terreur s'en est allée avec ton mauvais visage. Ta santé, ton appetit ont plus fait que tes plaisanteries, & je t'aye vuë si bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles se sont tout à fait dissipées. Pour surcroit de bonheur il revient, & j'en suis charmée à tous égards. Son retour ne m'allarme point, il me rassure; & sitôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Cousine, conserve-moi mon amie, & ne sois point en peine de la tienne; je réponds d'elle tant qu'elle t'aura . . . . Mais, mon Dieu, qu'ai-je donc qui m'inquiete encore, & me serre le cœur sans savoir pourquoi? Ah, mon enfant, faudra-t-il un jour qu'une des deux survive à l'autre? Malheur à celle sur qui doit tomber un sort si cruel! Elle restera peu digne de vivre, ou sera morte avant sa mort.

Pourrois-tu me dire à propos de quoi je m'épuise en sottes lamentations? Foin de ces terreurs paniques qui n'ont pas le sens commun! Au lieu de parler de mort, parlons de mariage; cela sera plus amusant. Il y a longtems que cette idée est venue à ton mari, & s'il ne m'en eût jamais parlé, peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai pensé quelquefois, & toujours avec dédain. Fi! cela vieillit une jeune veuve; si j'avois des enfans d'un second lit, je me croirois la grand-mere de ceux du prémier. Je te trouve aussi fort bonne de faire avec légereté les honneurs de ton amie, & de regarder cet arrangement comme un

un ſoin de ta bénigne charité. Oh bien je t'apprends, moi, que toutes les raiſons fondées ſur des ſoucis obligeans ne valent pas la moindre des miennes contre un ſecond mariage.

Parlons ſérieuſement ; je n'ai pas l'ame aſſez baſſe pour faire entrer dans ces raiſons la honte de me retracter d'un engagement téméraire pris avec moi ſeule, ni là crainte du blâme en faiſant mon devoir, ni l'inégalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur eſt pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la ſienne : mais ſans repéter ce que je t'ai dit tant de fois ſur mon humeur indépendante & ſur mon éloignement naturel pour le joug du mariage, je me tiens à une ſeule objection, & je la tire de cette voix ſi ſacrée que perſonne au monde ne reſpecte autant que toi ; leve cette objection, Couſine, & je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi, ma conſcience eſt tranquille. Le ſouvenir de mon mari ne me fait point rougir ; j'aime à l'appeller à témoin de mon innocence, & pourquoi craindrois-je de faire devant ſon image tout ce que je faiſois autrefois devant lui ? En ſeroit-il de même, ô Julie ! ſi je violois les ſaints engagemens qui nous unirent, que j'oſaſſe jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois, que mon cœur indignement partagé dérobât à ſa memoire ce qu'il donneroit à ſon ſucceſſeur, & ne pût, ſans offenſer l'un des deux, remplir ce qu'il doit à l'autre ? Cette même image qui m'eſt ſi chere, ne me donneroit qu'épouvante & qu'effroi, ſans ceſſe elle viendroit empoiſonner mon bonheur, & ſon ſouvenir qui fait la douceur de ma vie en feroit le tourment. Comment oſes-tu me parler de donner un ſucceſſeur à mon mari, après avoir juré

de n'en jamais donner au tien ? comme si les raisons que tu m'allegues t'étoient moins applicables en pareil cas ! Ils s'aimerent ? C'est pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fut cher usurper ses droits & rendre sa femme infidelle ! Enfin quand il seroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même, ne dois-je rien au cher gage de son amour, & puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi, s'il eût prévû que j'eusse un jour exposé sa fille unique à se voir confondue avec les enfans d'un autre ?

Encore un mot, & j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obstacles viendroient de moi seule ? En répondant de celui que cet engagement regarde, n'as-tu point plutôt consulté ton désir que ton pouvoir ? Quand tu serois sûre de son aveu, n'aurois-tu donc aucun scrupule de m'offrir un cœur usé par une autre passion ? Crois-tu que le mien dût s'en contenter, & que je pusse être heureuse avec un homme que je ne rendrois pas heureux ? Cousine, penses-y mieux ; sans exiger plus d'amour que je n'en puis ressentir moi-même, tous les sentimens que j'accorde je veux qu'ils me soient rendus, & je suis trop honnête femme pour pouvoir me passer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes espérances ? Un certain plaisir à se voir qui peut être l'effet de la seule amitié ; un transport passager qui peut naître à notre âge de la seule différence du sexe ; tout cela suffit-il pour les fonder ? si ce transport eût produit quelque sentiment durable, est-il croyable qu'il s'en fut tû, non seulement à moi, mais à toi, mais à ton mari de qui ce propos n'eût pû qu'être favorablement reçu ? En a-t-il jamais dit un mot à personne ? Dans nos

têtes-

tête-à-tête a-t-il jamais été queſtion que de toi? a-t-il jamais été queſtion de moi dans les vôtres? Puis-je penſer que s'il avoit eu là-deſſus quelque ſecret pénible à garder, je n'aurois jamais apperçu ſa contrainte, ou qu'il ne lui ſeroit jamais échapé d'indiſcrétion? Enfin, même depuis ſon départ, de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ſes lettres, de laquelle eſt-il occupé dans ſes ſonges? Je t'admire de me croire ſenſible & tendre, & de ne pas imaginer que je me dirai tout cela! Mais j'apperçois vos ruſes, ma mignonne. C'eſt pour vous donner droit de repréſſailles que vous m'accuſez d'avoir jadis ſauvé mon cœur aux dépens du vôtre. Je ne ſuis pas la dupe de ce tour-là.

Voilà toute ma confeſſion, Couſine. Je l'ai faite pour t'éclairer, & non pour te contredire. Il me reſte à te déclarer ma réſolution ſur cette affaire. Tu connois à préſent mon intérieur auſſi-bien & peut être mieux que moi-même; mon honneur, mon bonheur te ſont chers autant qu'à moi, & dans le calme des paſſions, la raiſon te fera mieux voir où je dois trouver l'un & l'autre. Charge-toi donc de ma conduite, je t'en remets l'entiere direction. Rentrons dans notre état naturel, & changeons entre nous de métier, nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne, je ſerai docile; c'eſt à toi de vouloir ce que je dois faire, à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne, que ſert aux inſéparables d'en avoir deux?

Ah ça! Revenons à préſent à nos voyageurs; mais j'ai déja tant parlé de l'un que je n'oſe plus parler de l'autre, de peur que la différence du ſtile ne ſe fît un peu trop ſentir, & que l'amitié même

que j'ai pour l'Anglois ne dît trop en faveur du Suiſſe. Et puis, que dire ſur des Lettres qu'on n'a pas vues? Tu devois bien au moins m'envoyer celle de Milord Edouard; mais tu n'as oſé l'envoyer ſans l'autre, & tu as fort bien fait . . . . tu pouvois pourtant faire mieux encore . . . . Ah vivent les Duëgnes de vingt ans! elles ſont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'aprenant ce que tu as opéré par cette belle réſerve? C'eſt de me faire imaginer la Lettre en queſtion, ... cette lettre ſi . . . . cent fois plus *ſi* qu'elle ne l'eſt réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choſe qui n'y ſauroit être. Va, ſi je n'y ſuis pas adorée, c'eſt à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité, je ne ſais après tout cela comment tu m'oſes parler du Courier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'attendre, mais de ne pas l'attendre aſſez longtems. Un pauvre petit quart d'heure de plus, j'allois au devant du paquet, je m'en emparois la prémiere, je liſois le tout à mon aiſe, & c'étoit mon tour de me faire valoir. Les raiſins ſon trop verds; on me retient deux lettres; mais j'en ai deux autres que, quoi que tu puiſſes croire, je ne changerois ſûrement pas contre celles-là, quand tous les *ſi* du monde y ſeroient. Je te jure que ſi celle d'Henriette ne tient pas ſa place à côté de la tienne, c'eſt qu'elle la paſſe, & que ni toi ni moi n'écrirons de la vie rien d'auſſi joli. Et puis on ſe donnera les airs de traiter ce prodige de petite impertinente! Ah, c'eſt aſſurément pure jalouſie. En effet, te voit-on jamais à genoux devant elle lui baiſer humblement les deux

mains

mains l'une après l'autre? Grace à toi, la voilà modeste comme une vierge, & grave comme un Caton; respectant tout le monde, jusqu'à sa mere; il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit; à ce qu'elle écrit, passe encore. Aussi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ses lettres comme ses propos, je compte établir de sa chambre à la mienne un Courier d'Italie, dont on n'escamotera point les paquets.

Adieu, petite Cousine, voilà des réponses qui t'aprendront à respecter mon crédit renaissant. Je voulois te parler de ce pays & de ses habitans, mais il faut mettre fin à ce volume, & puis tu m'as toute brouillée avec tes fantasies, & le mari m'a presque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici & que j'aurai le tems de mieux revoir le peu que j'ai vû, tu ne perdras rien pour attendre, & tu peux compter sur un second tome avant mon départ.

LETTRE III.

De Milord Edouard à Monf. de Wolmar.

Non, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé; le jeune homme est sûr; mais moi je ne le suis guere, & j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui, je succombois moi-même à l'épreuve que je lui avois destinée. Vous savez que pour contenter sa reconnoissance & remplir son cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance

 qu'il

qu'il n'en avoit réèllement. D'anciens penchans à flater, une vieille habitude à suivre encore une fois, voilà avec ce qui se rapportoit à St. Preux tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeunesse, ramener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le songe de Villeneuve m'avoit laissé des inquiétudes. Ce songe me rendit suspects les transports de joye auxquels il s'étoit livré quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans & de passer sa vie avec vous. Pour mieux l'observer dans les effusions de son cœur, j'avois d'abord prévenu ses difficultés; en lui déclarant que je m'établirois moi-même avec vous, je ne laissois plus à son amitié d'objections à me faire; mais de nouvelles résolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vû trois fois la Marquise que nous fumes d'accord sur son compte. Malheureusement pour elle, elle voulut le gagner, & ne fit que lui montrer ses artifices. L'infortunée! Que de grandes qualités sans vertu! que d'amour sans honneur! Cet amour ardent & vrai me touchoit, m'attachoit, nourrissoit le mien; mais il prit la teinte de son ame noire, & finit par me faire horreur. Il ne fut plus question d'elle.

Quand il eut vû Laure, qu'il connut son cœur, sa beauté, son esprit, & cet attachement sans exemple trop fait pour me rendre heureux, je résolus de me servir d'elle pour bien éclaircir l'état de St. Preux. Si j'épouse Laure, lui dis-je, mon dessein n'est point de la mener à Londres où quelqu'un pourroit la reconnoitre; mais dans des lieux où

l'on fait honorer la vertu par tout où elle eſt; vous remplirez votre emploi, & nous ne ceſſerons point de vivre enſemble. Si je ne l'épouſe pas, il eſt tems de me recueillir. Vous connoiſſez ma maiſon d'Oxfortſhire, & vous choiſirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans ſa ſolitude. Il me fit la réponſe à laquelle je pouvois m'attendre; mais je voulois l'obſerver par ſa conduite: Car ſi pour vivre à Clarens il favoriſoit un mariage qu'il eût dû blâmer, ou ſi dans cette occaſion délicate il préféroit à ſon bonheur la gloire de ſon ami, dans l'un & dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, & ſon cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le déſirois; ferme contre le projet que je feignois d'avoir, & armé de toutes les raiſons qui devoient m'empêcher d'épouſer Laure. Je ſentois ces raiſons mieux que lui, mais je la voyois ſans ceſſe, & je la voyois affligée & tendre. Mon cœur tout à fait détaché de la Marquiſe, ſe fixa par ce commerce aſſidu. Je trouvai dans les ſentimens de Laure dequoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inſpiré. J'eus honte de ſacrifier à l'opinion, que je mépriſois, l'eſtime que je devois à ſon mérite; ne devois-je rien auſſi à l'eſpérance que je lui avois donnée, ſi non par mes diſcours, au moins par mes ſoins? ſans avoir rien promis, ne rien tenir c'étoit la tromper; cette tromperie étoit barbare. Enfin joignant à mon penchant une eſpece de devoir, & ſongeant plus à mon bonheur qu'à ma gloire, j'achevai de l'aimer par raiſon; je réſolus de pouſſer la feinte auſſi loin qu'elle pouvoit aller, & juſqu'à la réalité même, ſi je ne pouvois m'en tirer autrement ſans injuſtice.

Cependant je sentis augmenter mon inquiétude sur le compte du jeune homme, voyant qu'il ne remplissoit pas dans toute sa force le rôle dont il s'étoit chargé. Il s'opposoit à mes vues, il improuvoit le nœud que je voulois former; mais il combattoit mal mon inclination naissante, & me parloit de Laure avec tant d'éloges, qu'en paroissant me détourner de l'épouser, il augmentoit mon penchant pour elle. Ces contradictions m'allarmerent. Je ne le trouvois point aussi ferme qu'il auroit dû l'être. Il sembloit n'oser heurter de front mon sentiment, il molissoit contre ma résistance, il craignoit de me fâcher, il n'avoit point à mon gré pour son devoir l'intrépidité qu'il inspire à ceux qui l'aiment.

D'autres observations augmenterent ma défiance. Je sus qu'il voyoit Laure en secret, je remarquois entre eux des signes d'intelligence. L'espoir de s'unir à celui qu'elle avoit tant aimé ne la rendoit point gaye. Je lisois bien la même tendresse dans ses regards, mais cette tendresse n'étoit plus mélée de joye à mon abord; la tristesse y dominoit toujours. Souvent dans les plus doux épanchemens de son cœur, je la voyois jetter sur le jeune homme un coup d'œil à la dérobée, & ce coup d'œil étoit suivi de quelques larmes qu'on cherchoit à me cacher. Enfin le mistere fût poussé au point que j'en fus allarmé. Jugez de ma surprise. Que pouvois-je penser? N'avois-je rechauffé qu'un serpent dans mon sein? Jusqu'où n'osois-je point porter mes soupçons & lui rendre son ancienne injustice? Foibles & malheureux que nous sommes, c'est nous qui faisons nos propres maux! Pourquoi nous plaindre que les méchans nous tourmentent, si les bons se tourmentent encore entre eux?

Tout

Tout cela ne fit qu'achever de me déterminer. Quoique j'ignoraſſe le fond de cette intrigue, je voyois que le cœur de Laure étoit toujours le même, & cette épreuve ne me la rendoit que plus chere. Je me propoſois d'avoir une explication avec elle avant la concluſion; mais je voulois attendre juſqu'au dernier moment, pour prendre auparavant par moi-même tous les éclairciſſemens poſſibles. Pour lui, j'étois réſolu de me convaincre, de le convaincre, enfin d'aller juſqu'au bout avant que de lui rien dire ni de prendre un parti par raport à lui, prévoyant une rupture infaillible, & ne voulant pas mettre un bon naturel & vingt ans d'honneur en balance avec des ſoupçons.

La Marquiſe n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit entre nous. Elle avoit des épies dans le Couvent de Laure, & parvint à ſavoir qu'il étoit queſtion de mariage. Il n'en falut pas davantage pour réveiller ſes fureurs; elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire; mais comme ce n'étoit pas la prémiere fois & que nous étions ſur nos gardes, ſes tentatives furent vaines. J'eus ſeulement le plaiſir de voir dans l'occaſion, que St. Preux ſavoit payer de ſa perſonne, & ne marchandoit pas ſa vie pour ſauver celle d'un ami.

Vaincue par les tranſports de ſa rage, la Marquiſe tomba malade, & ne ſe releva plus. Ce fut là le terme de ſes tourmens * & de ſes crimes. Je ne pus apprendre ſon état ſans en être affligé. Je lui envoyai le Docteur Eſwin; St. Preux y fut de ma part; elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre; elle

* Par la lettre de Milord Edouard ci-devant ſupprimée, on voit qu'il penſoit qu'à la mort des méchans leur ames étoient anéanties.

ne voulut pas même entendre parler de moi, & m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémis sur elle, & sentis mes blessures prêtes à se rouvrir; la raison vainquit encore, mais j'eusse été le dernier des hommes de songer au mariage, tandis qu'une femme qui me fut si chere étoit à l'extrémité. St. Preux, craignant qu'enfin je ne pusse résister au désir de la voir, me proposa le voyage de Naples, & j'y consentis.

Le surlendemain de notre arrivée, je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme & grave, & tenant une Lettre à la main. Je m'écriai, la Marquise est morte! Plût à Dieu! reprit-il froidement: il vaut mieux n'être plus, que d'exister pour mal faire; mais ce n'est pas d'elle que je viens vous parler; écoutez-moi. J'attendis en silence.

Milord, me dit-il, en me donnant le saint nom d'ami, vous m'apprites à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé, & vous voyant prêt à vous oublier, j'ai dû vous rappeller à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaine que par une autre. Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été question que d'un mariage inégal, je vous aurois dit: Songez que vous êtes Pair d'Angleterre, & renoncez aux honneurs du monde, ou respectez l'opinion. Mais un mariage abject! . . . . vous! . . . choisissez-mieux votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse; elle doit être sans tache . . . la femme d'Edouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu*, me

me disoit-elle : *vous avez voulu m'épouser ; je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir ; je le remplis sans regret. En vous deshonorant j'aurois vécu malheureuse ; en vous laissant votre gloire, je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu ; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir & au mien. Adieu pour jamais. O Edouard ! ne portez pas le desespoir dans ma retraite ; écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nul autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous, & c'etoit celui de Laure.*

L'agitation m'empêchoit de parler. Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le Couvent où elle étoit pensionnaire ; que la Cour de Rome informée qu'elle devoit épouser un Luthérien avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir, & il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets, continua-t-il, aussi vivement que je l'aurois pu, craignant un retour à la Marquise, & voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de Laure. En vous voyant aller plus loin qu'il ne faloit, je fis d'abord parler la raison ; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle, je sondai le cœur de Laure, & y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage & la rendit plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir ; il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec transport, il me dit en me serrant contre sa poitrine: Ami, je lis dans le sort commun que le Ciel nous envoye, la loi commune qu'il nous préscrit. Le regne de l'amour est passé, que celui de l'amitié commence; mon cœur n'entend plus que sa voix sacrée, il ne connoit plus d'autre chaine que celle qui me lie à toi. Choisis le séjour que tu veux habiter. Clarens, Oxford, Londres, Paris, ou Rome; tout me convient, pourvu que nous y vivions ensemble. Va, viens où tu voudras; cherche un azile en quelque lieu que ce puisse être, je te suivrai par tout. J'en fais le serment solemnel à la face du Dieu vivant, je ne te quite plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zele & le feu de cet ardent jeune-homme éclatoient dans ses yeux. J'oubliai la Marquise & Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conserve un ami? Je vis aussi par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion, qu'il étoit guéri véritablement & que vous n'aviez pas perdu vos peines; enfin j'osai croire, par le vœu qu'il fit de si bon cœur de rester attaché à moi, qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ses anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance; oui, cher Wolmar, il est digne d'élever des hommes, & qui plus est, d'habiter votre maison.

Peu de jours après j'appris la mort de la Marquise; il y avoit longtems pour moi qu'elle étoit morte: cette perte ne me toucha plus. Jusqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à sa naissance envers son espece, envers son pays, & j'avois résolu de me marier, moins par inclination que par devoir: j'ai changé de sentiment. L'obligation de se marier n'est pas com-

commune à tous : elle dépend pour chaque homme de l'état où le sort l'a placé ; c'est pour le peuple, pour l'artisan, pour le villageois, pour les hommes vraiment utiles que le célibat est illicite. Pour les ordres qui dominent les autres, auxquels tout tend sans cesse, & qui ne sont toujours que trop remplis, il est permis & même convenable. Sans cela, l'Etat ne fait que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assez de maitres, & l'Angleterre manquera plutôt de Laboureurs que de Pairs.

Je me crois donc libre & maitre de moi dans la condition où le Ciel m'a fait naitre. A l'âge où je suis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reste, & ne puis mieux le rassembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres, sous les conditions que ma fortune y doit mettre, afin qu'elle ne me soit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris St. Preux, je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous que d'y demeurer moi-même, & si jamais il y est de trop, il me suffira d'en partir. Le seul embarras qui me reste est pour mes voyages d'Angleterre ; car quoique je n'aye plus aucun crédit dans le Parlement, il me suffit d'en être membre pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collegue & un ami sûr, que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même, notre éleve pourra m'accompagner, même avec les siens quand ils seront un peu plus grands & que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne sauroient que leur être utiles, & ne seront pas assez longs pour affliger beaucoup leur mere.

Je

Je n'ai point montré cette lettre à St. Preux: Ne la montrez pas entiere à vos Dames; il convient que le projet de cette épreuve ne soit jamais connu que de vous & de moi. Au surplus ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami, même à mes dépens. Adieu, cher Wolmar. Je vous envoye les desseins de mon Pavillon. Réformez, changez comme il vous plaira, mais faites-y travailler dès à présent; s'il se peut. J'en voulois ôter le salon de musique, car tous mes goûts sont éteints, & je ne me soucie plus de rien. Je le laisse à la priere de St. Preux qui se propose d'exercer dans ce salon vos enfans. Vous recevrez aussi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliotheque. Mais que trouverez-vous de nouveau dans des livres? O Wolmar, il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature, pour être le plus sage des mortels.

LETTRE IV.

Réponse.

Je me suis attendu, cher Bomston, au dénouement de vos longues avantures. Il eût paru bien étrange qu'ayant résisté si longtems à vos penchans vous eussiez attendu pour vous laisser vaincre qu'un ami vint vous soutenir; quoiqu'à vrai dire on soit souvent plus foible en s'appuyant sur un autre, que quand on ne compte que sur soi. J'avoue pourtant que je fus allarmé de votre derniere lettre où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire absolument décidée. Je doutai de l'événement

ment malgré votre assurance, & si mon attente eût été trompée, de mes jours je n'aurois revu St. Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois espéré de l'un & de l'autre, & vous avez trop bien justifié le jugement que j'avois porté de vous, pour que je ne sois pas charmé de vous voir reprendre nos prémiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter & partager le bonheur de cette maison. Quoi qu'il en soit de l'espoir des croyans dans l'autre vie, j'aime à passer avec eux celle-ci, & je sens que vous me convenez tous mieux tels que vous étes, que si vous aviez le malheur de penser comme moi.

Au reste vous savez ce que je vous dis sur son sujet à votre départ. Je n'avois pas besoin, pour le juger, de votre épreuve; car la mienne étoit faite, & je crois le connoitre autant qu'un homme en peut connoitre un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raison de compter sur son cœur, & de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage il paroisse vouloir vous imiter, peut-être trouverez-vous ici dequoi l'engager à changer de sistême. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous, je trouve vos distinctions sur le célibat toutes nouvelles & fort subtiles. Je les crois même judicieuses pour le politique qui balance les forces respectives de l'Etat, afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne sais si dans vos principes ces raisons sont assez solides pour dispenser les particuliers de leur devoir envers la nature. Il sembleroit que la vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le transmettre, une sorte de substitution qui doit passer de race en race, & que quiconque eut un pere est obligé de le devenir. C'étoit votre senti-

ment

ment jusqu'ici, c'étoit une des raisons de votre voyage; mais je sais d'où vous vient cette nouvelle philosophie, & j'ai vû dans le billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de réplique.

La petite Cousine est depuis huit ou dix jours à Genève avec sa famille pour des emplettes & d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit savoir. Nous avions appris par M. Miol que le mariage étoit rompu; mais elle ignoroit la part qu'avoit St. Preux à cet évenement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joye tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits & justifier votre estime. Je lui ai montré les desseins de votre pavillon; elle les trouve de très bon goût; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige & qui rendront votre logement plus commode; vous les approuverez sûrement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher; car vous savez qu'on ne peut rien faire sans elle. En attendant j'ai déja mis du monde en œuvre, & j'espere qu'avant l'hiver la maçonnerie sera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres; mais je ne lis plus ceux que j'entends, & il est trop tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je suis pourtant moins ignorant que vous ne m'accusez de l'être. Le vrai livre de la nature est pour moi le cœur des hommes, & la preuve que j'y sais lire est dans mon amitié pour vous.

LET-

LETTRE V.

De Mad. d'Orbe à Mad. de Wolmar.

J'ai bien des griefs, Cousine, à la charge de ce séjour. Le plus grave est qu'il me donne envie d'y rester. La ville est charmante, les habitans sont hospitaliers, les mœurs sont honnêtes, & la liberté, que j'aime sur toutes choses, semble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit Etat, plus je trouve qu'il est beau d'avoir une patrie, & Dieu garde de mal tous ceux qui pensent en avoir une, & n'ont pourtant qu'un pays! Pour moi, je sens que si j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oserois pourtant pas trop dire à présent;

Rome n'est plus à Rome, elle est toute où je suis.

car j'aurois peur que dans ta malice tu n'allasses penser le contraire. Mais pourquoi donc Rome, & toujours Rome? Restons à Genève.

Je ne te dirai rien de l'aspect du pays. Il ressemble au nôtre, excepté qu'il est moins montueux, plus champêtre, & qu'il n'a pas des Chalets si voisins.* Je ne te dirai rien, non plus, du gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon pere t'en parlera de reste: il passe toute la journée à politiquer avec les magistrats dans la joye de son cœur, & je le vois déja très mal édifié que la gazette parle si peu de Genève. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excedent, je me dérobe, & je t'ennuye pour me desennuyer.

Tout ce qui m'est resté de leurs longs entretiens, c'est beaucoup d'estime pour le grand sens qui regne en

* L'éditeur les croit un peu rapprochés.

en cette ville. A voir l'action & réaction mutuelles de toutes les parties de l'Etat qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art & de vrai talent employés au gouvernement de cette petite République, qu'à celui des plus vastes Empires, où tout se soutient par sa propre masse, & où les rênes de l'Etat peuvent tomber entre les mains d'un sot, sans que les affaires cessent d'aller. Je te réponds qu'il n'en seroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon pere de tous ces grands ministres des grandes cours, sans songer à ce pauvre musicien, qui barbouilloit si fierement sur notre grand Orgue * à Lausanne, & qui se croyoit un fort habile homme parce qu'il faisoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épinette, mais ils en savent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle soit souvent assez mal d'accord.

Je ne te dirai rien non plus . . . mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque chose pour avoir plutôt fait. Le Genévois est de tous les peuples du monde celui qui cache le moins son caractere, & qu'on connoit le plus promptement. Ses mœurs, ses vices mêmes sont mêlés de franchise. Il se sent naturellement bon, & cela lui suffit pour ne pas craindre de se montrer tel qu'il est. Il a de la générosité, du sens, de la pénétration; mais il aime trop l'argent; défaut que j'attribue à sa situation qui le lui rend nécessaire;

* Il y avoit, *grande Orgue.* Je remarquerai pour ceux de nos Suisses & Genévois qui se piquent de parler correctement, que le mot *orgue* est masculin au singulier, feminin au plurier, & s'employe également dans les deux nombres; mais le singulier est plus élegant.

faire; car le territoire ne suffiroit pas pour nourrir les habitans.

Il arrive de là que les Génevois épars dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, & après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu *, les rapportent chez eux en triomphe avec leurs trésors. Ainsi le luxe des autres peuples leur fait mépriser leur antique simplicité ; la fiére liberté leur paroît ignoble ; ils se forgent des fers d'argent, non comme une chaîne, mais comme un ornement.

Hé-bien ! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique ? Je m'y perds, je m'y noye, j'en ai par dessus la tête, je ne sais plus par où m'en tirer. Je n'entens parler ici d'autre chose, si ce n'est quand mon pere n'est pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des Couriers. C'est nous, mon enfant, qui portons par tout notre influence; car d'ailleurs, les entretiens du pays sont utiles & variés, & l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puisse apprendre ici dans la conversation. Comme autrefois les mœurs angloises ont pénétré jusqu'en ce pays, les hommes y vivant encore un peu plus séparés des femmes que dans le nôtre, contractent entre eux un ton plus grave, & généralement plus de solidité dans leurs discours. Mais aussi cet avantage a son inconvénient qui se fait bientôt sentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phrases, rarement de la légéreté, jamais de cette simplicité naïve qui dit le senti-

* Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

ſentiment avant la penſée, & fait ſi bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent, ils diſſertent au lieu de cauſer; on les croiroit toujours prêts à ſoutenir théſe. Ils diſtinguent, ils diviſent, ils traitent la converſation par points; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres; ils ſont Auteurs, & toujours Auteurs. Ils ſemblent lire en parlant, tant ils obſervent bien les étymologies; tant ils font ſonner toutes les lettres avec ſoin. Ils articulent le *marc* du raiſin comme *Marc* nom d'homme; ils diſent exactement du *taba-k* & non pas du *taba*, un *pare-ſol* & non pas un *paraſol*, *avan-t-bier* & non pas *avan-bier*, *Secretaire* & non pas *Segretaire*, un *lac-d'amour* où l'on ſe noye & non pas où l'on s'étrangle; par tout les *s* finales, par tout les *r* des infinitifs; enfin leur parler eſt toujours ſoutenu, leurs diſcours ſont des harangues, & ils jaſent comme s'ils prêchoient.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'avec ce ton dogmatique & froid, ils ſont vifs, impétueux, & ont les paſſions très ardentes; ils diroient même aſſez bien les choſes de ſentiment, s'ils ne diſoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs virgules ſont tellement inſupportables, ils peignent ſi poſément des émotions ſi vives, que quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux où eſt l'homme qui ſent ce qu'ils ont décrit.

Au reſte il faut t'avouer que je ſuis un peu payée pour bien penſer de leurs cœurs, & croire qu'ils ne ſont pas de mauvais goût. Tu ſauras en confidence qu'un joli Monſieur à marier &, dit-on, fort

riche,

riche, m'honore de ses attentions, & qu'avec des propos assez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'Auteur de ce qu'il me disoit. Ah! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaisir j'aurois pris à me donner un Souverain pour esclave, & à faire tourner la tête à un magnifique Seigneur! Mais à présent la mienne n'est plus assez droite pour que le jeu me soit agréable, & je sens que toutes mes folies s'en vont avec ma raison.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Genevois à penser. Il s'étend à tous les états, & se fait sentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup; mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les parcourt, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Génevois ne lit que les bons livres; il les lit, il les digere; il ne les juge pas, mais il les sait; Le jugement & le choix se font à Paris, les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Geneve. Cela fait que la lecture y est moins mêlée & s'y fait avec plus de profit. Les femmes dans leur retraite * lisent de leur côté, & leur ton s'en ressent aussi, mais d'une autre maniere. Les belles Madames y sont petites-maitresses & beaux-esprits tout comme chez nous. Les petites Citadines elles-mêmes prennent dans les livres un babil plus arrangé, & certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon sens des hommes, toute la gaité des femmes, & tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les prémiers un peu pédans & les autres un peu précieuses.

* On se souviendra que cette Lettre est de vieille date; & je crains bien que cela ne soit trop facile à voir.

Hier vis-à-vis de ma fenêtre deux filles d'ouvriers, fort jolies, causoient devant leur boutique d'un air assez enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'une des deux proposoit en riant d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'instant; le journal tous les matins, & tous les soirs le commentaire. Qu'en dis-tu, Cousine? Je ne sais si c'est là le ton des filles d'artisans, mais je sais qu'il faut faire un furieux emploi du tems pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de son journal. Assurément la petite personne avoit lû les avantures des mille-&-une nuits!

Avec ce stile un peu guindé, les génevoises ne laissent pas d'être vives & piquantes, & l'on voit autant de grandes passions ici qu'en ville du monde. Dans la simplicité de leur parure elles ont de la grace & du goût; elles en ont dans leur entretien, dans leurs manieres. Comme les hommes sont moins galans que tendres, les femmes sont moins coquettes que sensibles, & cette sensibilité donne même aux plus honnêtes un tour d'esprit agréable & fin qui va au cœur, & qui en tire toute sa finesse. Tant que les Génevoises seront Génevoises, elles seront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françoises, & alors les Françoises vaudront mieux qu'elles.

Ainsi tout déperit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même; il disparoît avec elle, & fait place à un goût factice & guindé qui n'est plus que l'ouvrage de la mode. Le véritable esprit est presque dans le même cas. N'est-ce pas la modestie de notre sexe qui nous oblige d'user d'addresse pour repousser les agaceries des hommes, & s'ils

s'ils ont besoin d'art pour se faire écouter, nous en faut-il moins pour savoir ne les pas entendre? N'est-ce pas eux qui nous délient l'esprit & la langue, qui nous rendent plus vives à la riposte*, & nous forcent de nous moquer d'eux? Car enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne & railleuse desoriente encore plus les soupirans que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté, se confondre, se troubler, se perdre à chaque repartie, de s'environner contre lui de traits moins brulans mais plus aigus que ceux de l'amour, de le cribler de pointes de glace, qui piquent à l'aide du froid! Toi-même qui ne fais semblant de rien, crois-tu que tes manieres naïves & tendres, ton air timide & doux, cachent moins de ruse & d'habileté que toutes mes étourderies? Ma foi, Mignonne, s'il faloit compter les galans que chacune de nous a persifflés, je doute fort qu'avec ta mine hypocrite ce fût toi qui serois en reste! Je ne puis m'empêcher de rire encore en songeant à ce pauvre Conflans, qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle est si caressante, me disoit-il, que je ne sais dequoi me plaindre: elle me parle avec tant de raison que j'ai honte d'en manquer devant elle, & je la trouve si fort mon amie que je n'ose être son amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis & de meilleurs ménages que dans cette ville; la vie domestique y est agréable & douce; on y voit des maris complaisans & presque

* Il faloit *risposte*, de l'italien *risposta*. Toutefois *riposte* se dit aussi, & je le laisse. Ce n'est au pis aller qu'une faute de plus.

d'autres Julies. Ton sistême se vérifie très-bien ici. Les deux sexes gagnent de toutes manieres à se donner des travaux & des amusemens différens qui les empêchent de se rassasiet l'un de l'autre, & font qu'ils se retrouvent avec plus de plaisir. Ainsi s'aiguise la volupté du sage: s'abstenir pour jouïr, c'est ta philosophie; c'est l'épicuréïsme de la raison.

Malheureusement cette antique modéstie commence à décliner. On se rapproche, & les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout est mêlé de bien & de mal; mais à différentes mesures. Le Génevois tire ses vertus de lui même, ses vices lui viennent d'ailleurs. Non seulement il voyage beaucoup, mais il adopte aisément les mœurs & les manieres des autres peuples; il parle avec facilité toutes les langues; il prend sans peine leurs divers accens, quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très sensible, surtout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de sa petitesse que fier de sa liberté, il se fait chez les nations étrangeres une honte de sa patrie; il se hâte pour ainsi dire de se naturaliser dans le pays où il vit, comme pour faire oublier le sien; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux, sans doute, effacer par son desintéressement l'opprobre du nom génevois, que de l'avilir encore en craignant de le porter: mais le Génevois le méprise, même en le rendant estimable, & il a plus de tort encore de ne pas honorer son pays de son propre mérite.

Quelque avide qu'il puisse être, on ne le voit guere aller à la fortune par des moyens serviles & bas; il n'aime point s'attacher aux Grands & ramper

dans

dans les Cours : L'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil. Flexible & liant comme Alcibiade, il supporte aussi peu la servitude, & quand il se plie aux usages des autres, il les imite sans s'y assujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus compatible avec la liberté, est aussi celui que les Génevois préferent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers, & ce grand objet de leurs désirs leur fait souvent enfouïr de rares talens que leur prodiga la nature. Ceci me ramene au commencement de ma Lettre. Ils ont du génie & du courage, ils sont vifs & pénétrans, il n'y a rien d'honnête & de grand au dessus de leur portée : Mais plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obscurité, & laissent à leurs enfans pour tout exemple l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Génevois mêmes ; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne sais comment ils sont chez les autres, mais je les trouve aimables chez eux, & je ne connois qu'un moyen de quitter sans regret Geneve. Quel est ce moyen, Cousine ? oh ! ma foi tu as beau prendre ton air humble ; si tu dis ne l'avoir pas déja deviné, tu mens. C'est après demain que s'embarque la bande joyeuse dans un joli Brigantin appareillé de fête ; car nous avons choisi l'eau à cause de la saison, & pour demeurer tous rassemblés. Nous comptons coucher le même soir à Morges, le lendemain à Lausanne * pour la Cérémonie, & le surlendemain . . . ;

* Comment cela ? Lausanne n'est pas au bord du lac ; il y a du port à la ville une demi-lieue de fort mauvais chemin ; & puis il faut un peu supposer que tous ces jolis arrangemens ne seront point contrariés par le vent.

tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes, flotter des banderolles, quand tu entendras ronfler le canon ; cours par toute la maiſon comme une folle, en criant armes ! armes ! Voici les ennemis ! voici les ennemis !

P. S. Quoique la diſtribution des logemens entre inconteſtablement dans les droits de ma charge, je veux bien m'en déſiſter en cette occaſion. J'entends ſeulement que mon Pere ſoit logé chez Milord Edouard à cauſe des cartes de géographie, & qu'on acheve d'en tapiſſer du haut en bas tout l'appartement.

LETTRE VI.

De Mad. de Wolmar.

Quel ſentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! Voici la prémiere foi de ma vie où j'ai pu vous écrire ſans crainte & ſans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour ſans exemple. On étouffe de grandes paſſions ; rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher, quand l'honneur le veut, c'eſt l'effort d'une ame honnête & commune ; mais après avoir été ce que nous fumes, être ce que nous ſommes aujourd'hui, voila le vrai triomphe de la vertu. La cauſe qui fait ceſſer d'aimer peut être un vice ; celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive, ne ſauroit être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos ſeules forces ? Jamais, jamais mon bon ami, le tenter

tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la prémiere loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous ferions toujours estimés, sans doute; mais nous aurions cessé de nous voir, de nous écrire; nous nous ferions efforcés de ne plus penser l'un à l'autre, & le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez, au lieu de cela, quelle est notre situation présente. En est-il au monde une plus agréable, & ne goûtons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés? Se voir, s'aimer, le sentir, s'en féliciter, passer les jours ensemble dans la familiarité fraternelle & dans la paix de l'innocence, s'occuper l'un de l'autre, y penser sans remords, en parler sans rougir, & s'honorer à ses propres yeux du même attachement qu'on s'est si longtems reproché; voila le point où nous en sommes. O ami! quelle carriere d'honneur nous avons déja parcourue! Osons nous en glorifier pour savoir nous y maintenir, & l'achever comme nous l'avons commencée.

A qui devons-nous un bonheur si rare? Vous le savez. J'ai vû votre cœur sensible, plein des bienfaits du meilleur des hommes, aimer à s'en pénétrer; & comment nous seroient-ils à charge, à vous & à moi? Ils ne nous imposent point de nouveaux devoirs, ils ne font que nous rendre plus chers ceux qui nous étoient déja si sacrés. Le seul moyen de reconnoitre ses soins, est d'en être dignes, & tout leur prix est dans leur succès. Tenons-nous en donc là dans l'effusion de notre zele. Payons de nos vertus celles de notre bienfaiteur;

voila tout ce que nous lui devons. Il a fait assez pour nous & pour lui s'il nous a rendus à nous-mêmes. Absens ou présens, vivans ou morts, nous porterons par tout un témoignage qui ne sera perdu pour aucun des trois.

Je faisois ces réflexions en moi-même, quand mon mari vous destinoit l'éducation de ses enfans. Quand Milord Edouard m'annonça son prochain retour & le vôtre, ces mêmes réflexions revinrent & d'autres encore qu'il importe de vous communiquer, tandis qu'il est tems de les faire.

Ce n'est point de moi qu'il est question, c'est de vous; je me crois plus en droit de vous donner des conseils depuis qu'ils sont tout à fait desintéressés, & que n'ayant plus ma sûreté pour objet ils ne se rapportent qu'à vous-même. Ma tendre amitié ne vous est pas suspecte, & je n'ai que trop acquis de lumieres pour faire écouter mes avis.

Permettez-moi de vous offrir le tableau de l'état où vous allez être, afin que vous examiniez vous-même s'il n'a rien qui vous doive effrayer. O bon jeune homme! Si vous aimez la vertu, écoutez d'une oreille chaste les conseils de votre amie. Elle commence en tremblant un discours qu'elle voudroit taire; mais comment le taire sans vous trahir? sera-t-il tems de voir les objets que vous devez craindre quand ils vous auront égaré? Non, mon ami, je suis la seule personne au monde assez familiere avec vous pour vous les présenter. N'ai-je pas le droit de vous parler au besoin comme une sœur, comme une mere? Ah! si les leçons d'un cœur honnête étoient capables de souiller le vôtre, il y a longtems que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre

Votre carriere, dites-vous, eſt finie. Mais convenez qu'elle eſt finie avant l'âge. L'amour eſt éteint; les ſens lui ſurvivent, & leur délire eſt d'autant plus à craindre que le ſeul ſentiment qui le bornoit n'exiſtant plus, tout eſt occaſion de chute à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent & ſenſible, jeune & garçon, veut être continent & chaſte; il ſait, il ſent, il l'a dit mille fois, que la force de l'ame qui produit toutes les vertus, tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préſerva des mauvaiſes mœurs dans ſa jeuneſſe, il veut que la raiſon l'en préſerve dans tous les tems; il connoit pour les devoirs pénibles un prix qui conſole de leur rigueur, & s'il en coute des combats quand on veut ſe vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore qu'il ne fit pour la maitreſſe qu'il ſervit autrefois? Ce ſont là, ce me ſemble, des maximes de votre morale; ce ſont donc auſſi des regles de votre conduite; car vous avez toujours mépriſé ceux qui contens de l'apparence parlent autrement qu'ils n'agiſſent, & chargent les autres de lourds fardeaux auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choiſi cet homme ſage pour ſuivre les loix qu'il ſe preſcrit? Moins philoſophe encore qu'il n'eſt vertueux & chrétien, ſans doute il n'a point pris ſon orgueil pour guide: il ſait que l'homme eſt plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre, & qu'il n'eſt pas queſtion de réprimer les paſſions irritées, mais de les empêcher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occaſions dangereuſes? fuit-il les objets capables de l'émouvoir? fait-il d'une humble défiance de lui-même la ſauve-garde de ſa vertu? Tout au contraire; il n'héſite pas à s'offrir

s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une ſolitude avec des femmes de ſon âge, dont une lui fut trop chere pour qu'un ſi dangereux ſouvenir ſe puiſſe effacer, dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité, & dont une troiſieme lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits ſur les ames reconnoiſſantes. Il va s'expoſer à tout ce qui peut réveiller en lui des paſſions mal éteintes; il va s'enlacer dans les pieges qu'il devroit le plus redouter. Il n'y a pas un raport dans ſa ſituation qui ne dût le faire défier de ſa force, & pas un qui ne l'avilît à jamais s'il étoit foible un moment. Où eſt-elle donc, cette grande force d'ame à laquelle il oſe tant ſe fier? Qu'a-t-elle fait juſqu'ici qui lui réponde de l'avenir? Le tira-t-elle à Paris de la maiſon du colonel? Eſt-ce elle qui lui dicta l'été dernier la ſcene de Meillerie? L'a-t-elle bien ſauvé cet hiver des charmes d'un autre objet, & ce printems des frayeurs d'un rêve? S'eſt-il vaincu pour elle au moins une fois, pour eſpérer de ſe vaincre ſans ceſſe? Il ſait, quand le devoir l'exige, combattre les paſſions d'un ami; mais les ſiennes? . . . . Hélas ſur la plus belle moitié de ſa vie! qu'il doit penſer modeſtement de l'autre!

On ſupporte un état violent, quand il paſſe. Six mois, un an ne ſont rien; on enviſage un terme & l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui eſt-ce qui le ſupporte? Qui eſt-ce qui ſait triompher de lui-même juſqu'à la mort? O mon ami! ſi la vie eſt courte pour le plaiſir, qu'elle eſt longue pour la vertu! Il faut être inceſſamment ſur ſes gardes. L'inſtant de jouir paſſe & ne revient plus; celui de mal faire paſſe & revient ſans ceſſe. On s'oublie un moment, & l'on

eſt

eſt perdu. Eſt-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, & ceux mêmes qu'on a ſauvés du péril n'offrent-ils pas une raiſon de n'y plus expoſer les autres?

Que d'occaſions peuvent renaitre, auſſi dangereuſes que celles dont vous avez échappé, & qui pis eſt, non moins imprévues! Croyez-vous que les monumens à craindre n'exiſtent qu'à Meillerie? Ils exiſtent par tout où nous ſommes; car nous les portons avec nous. Eh! vous ſavez trop qu'une ame attendrie intéreſſe l'univers entier à ſa paſſion, & que même après la guériſon, tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on ſentit autrefois en les voyant. Je crois pourtant, oui j'oſe le croire, que ces périls ne reviendront plus, & mon cœur me répond du vôtre. Mais pour être au deſſus d'une lâcheté, ce cœur facile eſt-il au deſſus d'une foibleſſe, & ſuis-je la ſeule ici qu'il lui en coûtera peut-être de reſpecter? Songez, St. Preux, que tout ce qui m'eſt cher doit être couvert de ce même reſpect que vous me devez; ſongez que vous aurez ſans ceſſe à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante; ſongez aux mépris éternels que vous auriez mérités, ſi jamais votre cœur oſoit s'oublier un moment, & profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir, la foi, l'ancienne amitié vous arrêtent; que l'obſtacle opposé par la vertu vous ôte un vain eſpoir, & qu'au moins par raiſon vous étouffiez des vœux inutiles: ſerez-vous pour cela délivré de l'empire des ſens, & des pieges de l'imagination? Forcé de nous reſpecter toutes deux & d'oublier en nous notre ſexe, vous le verrez dans celles qui nous ſervent; & en vous abaiſſant

vous croirez vous justifier : mais serez-vous moins coupable en effet, & la différence des rangs change-t-elle ainsi la nature des fautes ? Au contraire vous vous avilirez d'autant plus que les moyens de réussir seront moins honnêtes. Quel moyens ! Quoi ! vous ? . . . Ah perisse l'homme indigne qui marchande un cœur, & rend l'amour mercénaire ! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois ? & dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misere, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant le prémier ses faveurs à prix ?

Oserai-je ajoûter une considération qui vous touchera, si je ne me trompe ? Vous avez vû quels soins j'ai pris pour établir ici la regle & les bonnes mœurs ; la modéstie & la paix y regnent, tout y respire le bonheur & l'innocence. Mon ami, songez à vous, à moi, à ce que nous fumes, à ce que nous sommes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je dise un jour en regrettant mes peines perdues : c'est de lui que vient le desordre de ma maison ?

Disons tout, s'il est nécessaire, & sacrifions la modestie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'est pas fait pour le célibat, & il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amene pas quelque desordre public ou caché. Le moyen d'échaper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi ! Voyez en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne ; ils se disent saints & sont deshonnêtes ; leur feinte

conti-

continence n'eſt que ſouillure, & pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaiſſent au deſſous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de ſe rendre difficile ſur des loix qu'on n'obſerve qu'en apparence*; mais celui qui veut être ſincerement vertueux, ſe ſent aſſez chargé des devoirs de l'homme ſans s'en impoſer de nouveaux. Voila, cher St. Preux, la véritable humilité du Chrétien ; c'eſt de trouver toujours ſa tâche au deſſus de ſes forces, bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette regle, & vous ſentirez qu'un état qui devroit ſeulement allarmer un autre homme, doit par mille raiſons vous faire trembler. Moins vous craignez, plus vous avez à craindre, & ſi vous n'êtes point effrayé de vos devoirs, n'eſpérez pas de les remplir.

Tels ſont les dangers qui vous attendent ici. Penſez-y tandis qu'il en eſt tems. Je ſais que jamais de propos délibéré vous ne vous expoſerez à mal faire, & le ſeul mal que je crains de vous eſt celui que vous n'aurez pas prévû. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer ſur mes raiſons, mais de les peſer. Trouvez-y quelque réponſe dont vous ſoyez content, & je m'en contente; oſez compter ſur vous, & j'y compte. Dites-moi: je ſuis un ange, & je vous reçois à bras ouverts.

Quoi!

* Quelques hommes ſont continens ſans mérite, d'autres le ſont par vertu, & je ne doute point que pluſieurs Prêtres Catholiques ne ſoient dans ce dernier cas: mais impoſer le célibat à un corps auſſi nombreux que le Clergé de l'Egliſe Romaine, ce n'eſt pas tant lui défendre de n'avoir point de femmes, que lui ordonner de ſe contenter de celles d'autrui. Je ſuis ſurpris que dans tout pays où les bonnes mœurs ſont encore en eſtime, les loix & les magiſtrats tolerent un vœu ſi ſcandaleux.

Quoi! toujours des privations & des peines! toujours des devoirs cruels à remplir! toujours fuir les gens qui nous ſont chers! Non, mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu! J'en vois un digne d'un homme qui ſût combattre & ſouffrir pour elle. Si je ne préſume pas trop de moi, ce prix que j'oſe vous deſtiner acquitera tout ce que mon cœur redoit au vôtre, & vous aurez plus que vous n'euſſiez obtenu ſi le Ciel eût béni nos prémieres inclinations. Ne pouvant vous faire ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, & ſous les auſpices duquel vous puiſſiez vivre avec nous dans la paix du ſéjour céleſte. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire; c'eſt l'objet qui ſe trouve à peu près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, ſi mon projet réuſſit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet ſans en être rebutée; car il eſt honnête. Je connois tout l'empire que j'ai ſur mon amie & ne crains point d'en abuſer en l'exerçant en votre faveur. Mais ſes réſolutions vous ſont connues, & avant de les ébranler je dois m'aſſurer de vos diſpoſitions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aſpirer à elle, je puiſſe répondre de vous & de vos ſentimens; car ſi l'inégalité que le ſort a miſe entre l'un & l'autre, vous ôte le droit de vous propoſer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous ſoit accordé ſans ſavoir quel uſage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicateſſe, & ſi vous avez des objections à m'oppoſer, je ſais qu'elles ſeront pour elle bien plus que pour vous. Laiſſez ces vains ſcrupules. Serez-vous plus jaloux que moi

de

de l'honneur de mon amie ? Non, quelque cher que vous me puissiez être, ne craignez point que je préfere votre intérêt à sa gloire. Mais autant je mets de prix à l'estime des gens sensés, autant je méprise les jugemens téméraires de la multitude, qui se laisse éblouïr par un faux éclat, & ne voit rien de ce qui est honnête. La différence fût-elle cent fois plus grande, il n'est point de rang auquel les talens & les mœurs n'ayent droit d'atteindre; & à quel titre une femme oseroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami? Vous savez quels sont là-dessus nos principes à toutes deux. La fausse honte, & la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes, & la vertu ne sait rougir que de ce qui est mal.

A votre égard, la fierté que je vous ai quelquefois connue ne sauroit être plus déplacée que dans cette occasion, & ce seroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis, quelque difficile que vous puissiez être, convenez qu'il est plus doux & mieux séant de devoir sa fortune à son épouse qu'à son ami; car on devient le protecteur de l'une & le protégé de l'autre, & quoi que l'on puisse dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Que s'il reste au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagemens, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur & pour mon repos; car je ne serai jamais contente de vous & de moi, que quand vous serez en effet tel que vous devez être, & que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh, mon ami! je devrois moins craindre cette répu-

gnance qu'un empressement trop rélatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquiter auprès de vous? Je tiens plus que je n'avois promis. N'est-ce pas aussi Julie que je vous donne? n'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, & n'en serez-vous pas plus cher à l'autre? Avec quel charme alors je me livrerai sans contrainte à tout mon attachement pour vous! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez jurée; que votre cœur remplisse avec elle tous les engagemens qu'il prit avec moi: qu'il lui rende, s'il est possible, tout ce que vous redevez au mien. O St. Preux! je lui transmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'est pas facile à payer.

Voilà, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir sans danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher & sacré qui nous unira tous, nous ne serons plus entre nous que des sœurs & des freres; vous ne serez plus votre propre ennemi ni le nôtre: les plus doux sentimens devenus légitimes ne seront plus dangereux; quand il ne faudra plus les étouffer, on n'aura plus à les craindre. Loin de résister à des sentimens si charmans, nous en ferons à la fois nos devoirs & nos plaisirs; c'est alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement, & que nous goûterons véritablement réunis les charmes de l'amitié, de l'amour & de l'innocence. Que si dans l'emploi dont vous vous chargez, le Ciel récompense du bonheur d'être pere le soin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connoitrez par vous même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaisir

le

le doux fardeau d'une vie utile à vos proches; vous sentirez enfin ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire: qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Réfléchissez à loisir sur le parti que je vous propose; non pour savoir s'il vous convient; je n'ai pas besoin là-dessus de votre réponse, mais s'il convient à Madame d'Orbe, & si vous pouvez faire son bonheur, comme elle doit faire le vôtre. Vous savez comment elle a rempli ses devoirs dans tous les états de son sexe; sur ce qu'elle est, jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie, elle doit être aimée comme elle. Si vous sentez pouvoir la mériter, parlez; mon amitié tentera le reste & se promet tout de la sienne: mais si j'ai trop espéré de vous, au moins vous êtes honnête homme, & vous connoissez sa délicatesse; vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le sien: que votre cœur soit digne d'elle, ou qu'il ne lui soit jamais offert.

Encore une fois, consultez-vous bien. Pesez votre réponse avant de la faire. Quand il s'agit du sort de la vie, la prudence ne permet pas de se déterminer légérement; mais toute délibération légere est un crime quand il s'agit du déstin de l'ame & du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami, de tous les sécours de la sagesse. La mauvaise honte m'empêcheroit-elle de vous rappeller le plus nécessaire? Vous avez de la religion; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, & que la hauteur philosophique ne dédaigne la simplicité du Chrétien. Je vous ai vû sur la priere des maximes que je ne saurois goûter. Selon vous, cet

acte d'humilité ne nous est d'aucun fruit, & Dieu nous ayant donné dans la conscience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne ensuite à nous-mêmes & laisse agir notre liberté. Ce n'est pas là, vous le savez, la doctrine de St. Paul ni celle qu'on professe dans notre Eglise. Nous sommes libres, il est vrai, mais nous sommes ignorans, foibles, portés au mal, & d'où nous viendroient la lumiere & la force, si ce n'est de celui qui en est la source, & pourquoi les obtiendrions-nous si nous ne daignons pas les demander? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées sublimes que vous vous faites du grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme, comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse convenoient à la puissance divine, & qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu; vous craignez qu'une attention partagée & continuelle ne la fatigue, & vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des loix générales, sans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soin. O grands Philosophes, que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes, & de lui abréger le travail!

A quoi-bon lui rien demander, dites-vous encore, ne connoit-il pas tous nos besoins? N'est-il pas notre Pere pour y pourvoir? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, & voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même? Cher St. Preux, que de vains sophismes! Le plus grand de nos besoins, le seul auquel nous pouvons pourvoir, est celui de sentir nos besoins,

&

& le prémier pas pour sortir de notre misere est de la connoitre. Soyons humbles pour être sages; voyons notre foiblesse, & nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clémence; ainsi regnent à la fois la grace & la liberté. Esclaves par notre foiblesse, nous sommes libres par la priere; car il dépend de nous de demander & d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conseil de vous seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, & sait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, & par un moment de la vie entiere. On se sent ferme un instant, & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piege une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est: je fus brave un tel jour; mais celui qui dit, je suis brave, ne sait ce qu'il sera demain, & tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'Etre pour qui les tems n'ont point de succession ni les lieux de distance! Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche: quand nous aurons changé de lieu, nos jugemens seront tout contraires, & ne seront pas mieux fondés. Nous reglons l'avenir sur ce

qui nous convient aujourd'hui, ſans ſavoir s'il nous conviendra demain; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui ſait ſi nous aimerons ce que nous aimons, ſi nous voudrons ce que nous voulons, ſi nous ſerons ce que nous ſommes, ſi les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & ſi nous ne trouverons pas notre miſere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur? Montrez-moi la regle de la ſageſſe humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais ſi ſa meilleure leçon eſt de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point & faiſons ce qu'elle nous inſpire. Je lui demande d'éclairer mes conſeils, demandez-lui d'éclairer vos réſolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui eſt bon & honnête; je le ſais bien: Mais ce n'eſt pas aſſez encore; il faut vouloir ce qui le ſera toujours; & ni vous ni moi n'en ſommes les juges.

LETTRE VII.

Réponſe.

Julie! une lettre de vous! . . . . après ſept ans de ſilence . . . . oui c'eſt elle; je le vois, je le ſens: mes yeux méconnoitroient-ils des traits que mon cœur ne peut oublier? Quoi? vous vous ſouvenez de mon nom? vous le ſavez encore écrire? . . . . en formant ce nom,* votre main n'a-t-elle point

* On a dit que *St. Preux* étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il ſur l'addreſſe.

point tremblé? . . . Je m'égare, & c'est votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'addresse, tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur & la main semblent se contredire. Ah! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres sentimens?

Vous trouverez peut-être que songer si fort à vos anciennes lettres, c'est trop justifier la derniere. Vous vous trompez. Je me sens bien; je ne suis plus le même, ou vous n'êtes plus la même; & ce qui me le prouve, est qu'excepté les charmes & la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois m'est un nouveau sujet de surprise. Cette observation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au sentiment qui me dispense d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai cessé d'adorer, je sais à quels respects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnoissance, je vous aime autant que jamais, il est vrai; mais ce qui m'attache le plus à vous est le retour de ma raison. Elle vous montre à moi telle que vous étes; elle vous sert mieux que l'amour même. Non, si j'étois resté coupable, vous ne me seriez pas aussi chere.

Depuis que j'ai cessé de prendre le change, & que le pénétrant Wolmar m'a éclairé sur mes vrais sentimens, j'ai mieux appris à me connoitre, & je m'allarme moins de ma foiblesse. Qu'elle abuse mon imagination, que cette erreur me soit douce encore, il suffit pour mon repos qu'elle ne puisse plus vous offenser, & la chimere qui m'égare à sa poursuite me sauve d'un danger réel.

O Julie! il est des impressions éternelles que le tems ni les soins n'effacent point. La blessure guérit, mais la marque reste, & cette marque est un sceau respecté qui préserve le cœur d'une autre atteinte. L'inconstance & l'amour sont incompatibles: l'amant qui change, ne change pas; il commence ou finit d'aimer. Pour moi, j'ai fini; mais en cessant d'être à vous, je suis resté sous votre garde. Je ne vous crains plus; mais vous m'empêchez d'en craindre une autre. Non, Julie, non, femme respectable, vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre personne & l'amant de vos vertus: mais nos amours, nos prémieres & uniques amours ne sortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne se flétrira point dans ma mémoire. Dussai-je vivre des siecles entiers, le doux tems de ma jeunesse ne peut ni renaitre pour moi, ni s'effacer de mon souvenir. Nous avons beau n'être plus les mêmes, je ne puis oublier ce que nous avons été. Mais parlons de votre Cousine.

Chere Amie, il faut l'avouer: depuis que je n'ose plus contempler vos charmes, je deviens plus sensible aux siens. Quels yeux peuvent errer toujours de beautés en beautés sans jamais se fixer sur aucune? Les miens l'ont revue avec trop de plaisir peut-être, & depuis mon éloignement ses traits déja gravés dans mon cœur y font une impression plus profonde. Le sanctuaire est fermé, mais son image est dans le temple. Insensiblement je deviens pour elle ce que j'aurois été si je ne vous avois jamais vûe, & il n'appartenoit qu'à vous seule de me faire sentir la différence de ce qu'elle m'inspire à l'amour. Les sens, libres de cette passion terrible, se joignent au doux sentiment de l'amitié. Devient-elle amour pour

cela?

cela? Julie, ah quelle différence! Où est l'enthousiasme? où est l'idolatrie? Où sont ces divins égaremens de la raison, plus brillans, plus sublimes, plus forts, meilleurs cent fois que la raison même? Un feu passager m'embrase, un délire d'un moment me saisit, me trouble, & me quite. Je retrouve entre elle & moi deux amis qui s'aiment tendrement & qui se le disent. Mais deux amans s'aiment-ils l'un l'autre? Non; *vous & moi* sont des mots proscrits de leur langue; ils ne sont plus deux, ils sont un.

Suis-je donc tranquille en effet? Comment puis-je l'être? Elle est charmante, elle est votre amie & la mienne; la reconnoissance m'attache à elle; elle entre dans mes souvenirs les plus doux; que de droits sur une ame sensible, & comment écarter un sentiment plus tendre de tant de sentimens si bien dûs! Hélas! il est dit qu'entre elle & vous, je ne serai jamais un moment paisible!

Femmes, femmes! objets chers & funestes, que la nature orna pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour sont également nuisibles, & qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément! Beauté, charme, attrait, simpathie: être ou chimere inconcevable, abîme de douleurs & de voluptés! beauté, plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naitre, malheureux qui se livre à ton calme trompeur! C'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie! ô Claire! que vous me vendez cher cette amitié cruelle dont vous osez vous vanter à moi! . . . . J'ai vécu dans l'orage & c'est toujours vous qui l'avez excité; mais quelles agi-

tations diverses vous avez fait éprouver à mon cœur! Celles du lac de Geneve ne ressemblent pas plus aux flots du vaste océan. L'un n'a que des ondes vives & courtes, dont le perpétuel tranchant agite, émeut, submerge quelquefois, sans jamais former de long cours. Mais sur la mer, tranquille en apparence, on se sent élevé, porté doucement & loin par un flot lent & presque insensible; on croit ne pas sortir de la place, & l'on arrive au bout du monde.

Telle est la différence de l'effet qu'ont produit sur moi vos attraits & les siens. Ce prémier, cet unique amour qui fit le déstin de ma vie & que rien n'a pu vaincre que lui même, étoit né sans que je m'en fusse apperçû; il m'entrainoit que je l'ignorois encore: je me perdis sans croire m'être égaré. Durant le vent j'étois au Ciel ou dans les abîmes; le calme vient, je ne sais plus où je suis. Au contraire, je vois, je sens mon trouble auprès d'elle, & me le figure plus grand qu'il n'est; j'éprouve des transports passagers & sans suite, je m'emporte un moment & suis paisible un moment après: l'onde tourmente en vain le vaisseau, le vent n'enfle point les voiles; mon cœur content de ses charmes ne leur prête point son illusion; je la vois plus belle que je ne l'imagine, & je la redoute plus de près que de loin; c'est presque l'effet contraire à celui qui me vient de vous, & j'éprouvois constamment l'un & l'autre à Clarens.

Depuis mon départ, il est vrai qu'elle se présente à moi quelquefois avec plus d'empire. Malheureusement, il m'est difficile de la voir seule. Enfin je la vois, & c'est bien assez; elle ne m'a pas laissé de l'âmour, mais de l'inquiétude.

Voila

Voilà fidelement ce que je suis pour l'une & pour l'autre. Tout le reste de votre sexe ne m'est plus rien; mes longues peines me l'ont fait oublier;

E fornito 'l mio tempo a mezzo gli anni.

Le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature & triompher des tentations. On a peu de désirs quand on souffre, & vous m'avez appris à les éteindre en leur résistant. Une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse. Mon cœur est devenu, pour ainsi dire, l'organe de tous mes besoins; je n'en ai point quand il est tranquille. Laissez-le en paix l'une & l'autre, & desormais il l'est pour toujours.

Dans cet état qu'ai-je à craindre de moi-même, & par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur pour ne pas m'exposer à le perdre? Quel caprice de m'avoir fait combattre & vaincre, pour m'enlever le prix après la victoire! N'est-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé sans raison? Pourquoi m'avoir appellé près de vous avec tant de risques, ou pourquoi m'en bannir quand je suis digne d'y rester? Deviez-vous laisser prendre à votre mari tant de peine à pure perte? Que ne le faisiez-vous renoncer à des soins que vous aviez résolu de rendre inutiles! que ne lui disiez-vous: laissez-le au bout du monde, puisqu'aussi bien je l'y veux renvoyer? Hélas! plus vous craignez pour moi, plus il faudroit vous hâter de me rappeller. Non, ce n'est pas près de vous qu'est le danger, c'est en votre absence, & je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me poursuit, je me refugie auprès de Madame de Wolmar & je suis tranquille; où fuirai-je si cet azile m'est ôté? Tous les tems, tous les

lieux

lieux me ſont dangereux loin d'elle; par tout je trouve Claire ou Julie. Dans le paſſé, dans le préſent l'une & l'autre m'agite à ſon tour; ainſi mon imagination toujours troublée ne ſe calme qu'à votre vûe, & ce n'eſt qu'auprès de vous que je ſuis en ſûreté contre moi. Comment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant? Toujours vous exercez le même empire, mais ſon effet eſt tout oppoſé; en réprimant les tranſports que vous cauſiez autrefois, cet empire eſt plus grand, plus ſublime encore; la paix, la ſérénité ſuccede au trouble des paſſions; mon cœur, toujours formé ſur le vôtre, aima comme lui, & devient paiſible à ſon exemple. Mais ce repos paſſager n'eſt qu'une treve, & j'ai beau m'élever juſqu'à vous en votre préſence; je retombe en moi-même en vous quittant. Julie, en vérité je crois avoir deux ames, dont la bonne eſt en dépot dans vos mains. Ah voulez-vous me ſéparer d'elle?

Mais les erreurs des ſens vous allarment? vous craignez les reſtes d'une jeuneſſe éteinte par les ennuis? vous craignez pour les jeunes perſonnes qui ſont ſous votre garde? vous craignez de moi ce que le ſage Wolmar n'a pas craint! O Dieu! que toutes ces frayeurs m'humilient! Eſtimez-vous donc vôtre ami moins que le dernier de vos gens? Je puis vous pardonner de mal penſer de moi, jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non non, les feux dont j'ai brulé m'ont purifié; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus, ſi je pouvois être vil un moment, j'irois me cacher au bout du monde, & ne me croirois jamais aſſez loin de vous.

. . . .

Quoi!

Quoi! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaisir? Je souillerois ce sejour d'innocence & de paix que j'habitois avec tant de respect? Je pourrois être assez lâche .... eh comment le plus corrompu des hommes ne seroit-il pas touché d'un si charmant tableau? comment ne reprendroit-il pas dans cet azile l'amour de l'honnêteté? Loin d'y porter ses mauvaises mœurs, c'est là qu'il iroit s'en défaire .... qui? moi, Julie, moi? .... si tard? .... sous vos yeux? ... Chere amie, ouvrez-moi votre maison sans crainte; elle est pour moi le temple de la vertu; par tout j'y vois son simulacre auguste, & ne puis servir qu'elle auprès de vous. Je ne suis pas un ange, il est vrai; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples; on les fuit quand on ne leur veut pas ressembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre Lettre, le prémier auquel il faloit songer, le seul dont je m'occuperois si j'osois prétendre au bien qu'il m'annonce. O Julie! ame bienfaisante, amie incomparable! en m'offrant la digne moitié de vous-même, & le plus précieux trésor qui soit au monde après vous, vous faites plus, s'il est possible, que vous ne fites jamais pour moi. L'amour, l'aveugle amour put vous forcer à vous donner, mais donner votre amie est une preuve d'estime non suspecte. Dès cet instant je crois vraiment être homme de mérite; car je suis honoré de vous; mais que le témoignage de cet honneur m'est cruel! En l'acceptant, je le démentirois, & pour le mériter il faut que j'y renonce. Vous me connoissez; jugez-moi. Ce n'est pas assez que votre ado-

adorable Cousine soit aimée; elle doit l'être comme vous, je le sais; le sera-t-elle? le peut-elle être? & dépend-il de moi de lui rendre sur ce point ce qui lui est dû? Ah si vous vouliez m'unir avec elle, que ne me laissiez-vous un cœur à lui donner, un cœur auquel elle inspirât des sentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices! En est-il un moins digne d'elle que celui qui sut vous aimer? Il faudroit avoir l'ame libre & paisible du bon & sage d'Orbe pour s'occuper d'elle seule à son exemple. Il faudroit le valoir pour lui succéder; autrement la comparaison de son ancien état lui rendroit le dernier plus insupportable, & l'amour foible & distrait d'un second époux, loin de la consoler du prémier, le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre & reconnoissant elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange? elle y perdroit doublement. Son cœur délicat & sensible sentiroit trop cette perte, & moi comment supporterois-je le spectacle continuel d'une tristesse dont je serois cause, & dont je ne pourrois la guérir; Hélas! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non, Julie, je ne ferai point mon bonheur aux dépens du sien. Je l'aime trop pour l'épouser.

Mon bonheur? Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuse? l'un des deux peut-il se faire un sort exclusif dans le mariage? Les biens, les maux n'y sont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause? Je serois malheureux par ses peines sans être heureux par ses bienfaits. Graces, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourroit à ma

félicité;

félicité; mon cœur, mon cœur ſeul empoiſonneroit tout cela, & me rendroit miſérable au ſein du bonheur.

Si mon état préſent eſt plein de charme auprès d'elle, loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaiſirs que j'y goûte me ſeroient ôtés. Son humeur badine peut laiſſer un aimable eſſor à ſon amitié, mais c'eſt quand elle a des témoins de ſes careſſes. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais c'eſt quand votre préſence me diſtrait de vous. Toujours entre elle & moi dans nos tête-à-têtes, c'eſt vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous ſongeons aux chaînes qui l'ont formé; le doux lien de notre amitié ſe reſſerre, & nous nous aimons pour parler de vous. Ainſi mille ſouvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réuniſſent; unis par d'autres nœuds, il y faudra rénoncer. Ces ſouvenirs trop charmans ne ſeroient-ils pas autant d'infidélités envers elle? & de quel front prendrois-je une épouſe reſpectée & chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit malgré lui? Ce cœur n'oſeroit donc plus s'épancher dans le ſien, il ſe fermeroit à ſon abord. N'oſant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'impoſant pour elle une réſerve nouvelle, me rendroient ma femme étrangere, & je n'aurois plus ni guide ni conſeil pour éclairer mon ame & corriger mes erreurs. Eſt-ce là l'hommage qu'elle doit attendre? Eſt-ce là le tribut de tendreſſe & de reconnoiſſance que j'irois lui porter? Eſt-ce ainſi que je ferois ſon bonheur & le mien?

Julie,

Julie, oubliâtes-vous mes sermens avec les vôtres? Pour moi, je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu; ma foi seule m'est restée, elle me restera jusqu'au tombeau.. Je n'ai pu vivre à vous; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre, je le prendrois aujourd'hui: car si c'est un devoir de se marier, un devoir plus indispensable encore est de ne faire le malheur de personne, & tout ce qui me reste à sentir en d'autres nœuds, c'est l'éternel regret de ceux auxquels j'osai prétendre. Je porterois dans ce lien sacré l'idée de ce que j'espérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon supplice & celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaisons j'aurois à faire! Quelle femme au monde les pourroit soutenir! Ah! comment me consolerois-je à la fois de n'être pas à vous, & d'être à une autre?

Chere amie, n'ébranlez point des résolutions dont dépend le repos de mes jours; ne cherchez point à me tirer de l'anéantissement où je suis tombé; de peur qu'avec le sentiment de mon existence je ne reprenne celui de mes maux, & qu'un état violent ne rouvre toutes mes blessures. Depuis mon retour j'ai senti, sans m'en allarmer, l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie; car je savois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin, & voyant ce nouveau goût ajoûter à l'attachement déja si tendre que j'eus pour elle dans tous les tems, je me suis félicité d'une émotion qui m'aidoit à prendre le change, & me faisoit supporter votre image avec moins de peine. Cette émotion a quelque chose des douceurs de l'amour & n'en a pas les tourmens. Le plaisir de la

voir

voir n'eſt point troublé par le déſir de la poſſéder; content de paſſer ma vie entiere comme j'ai paſſé cet hiver, je trouve entre vous deux cette ſituation paiſible * & douce qui tempere l'auſtérité de la vertu & rend ſes leçons aimables. Si quelque vain tranſport m'agite un moment, tout le réprime & le fait taire: j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reſte aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, & c'eſt tout dire. Quand je ne ſongerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me ſont trop chers auprès d'elle pour que je m'expoſe à les perdre en cherchant à les étendre, & je n'ai pas même eu beſoin de ſonger au reſpect que je lui dois pour ne jamais lui dire un ſeul mot dans le tête-à-tête, qu'elle eût beſoin d'interpréter ou de ne pas entendre. Que ſi peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empreſſement dans mes manieres, ſûrement elle n'a point vû dans mon cœur la volonté de le témoigner. Tel que je fus ſix mois auprès d'elle, tel je ſerai toute ma vie. Je ne connois rien après vous de ſi parfait qu'elle; mais fût-elle plus parfaite que vous encore, je ſens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le ſien.

Avant d'achever cette lettre, il faut vous dire ce que je penſe de la vôtre. J'y trouve, avec toute la prudence de la vertu, les ſcrupules d'une ame

* Il a dit préciſement le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre philoſophe entre deux jolies femmes me paroît dans un plaiſant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre, âfin de les aimer toutes deux.

ame craintive qui ſe fait un devoir de s'épouvanter & croit qu'il faut tout craindre pour ſe garantir de tout. Cette extrême timidité a ſon danger ainſi qu'une confiance exceſſive. En nous montrant ſans ceſſe des monſtres où il n'y en a point, elle nous épuiſe à combattre des chimeres; & à force de nous effaroucher ſans ſujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables & nous les laiſſe moins diſcerner. Reliſez quelquefois la lettre que Milord Edouard vous écrivit l'année derniere au ſujet de votre mari; vous y trouverez de bons avis à votre uſage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle eſt touchante, aimable & douce comme vous, elle doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide & prévoyante, elle ne vous mene au quiétiſme par une route oppoſée, & que vous montrant par tout du riſque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquieſcer à rien. Chere amie, ne ſavez-vous pas que la vertu eſt un état de guerre, & que pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre ſoi? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout évenement. Si chercher les occaſions c'eſt mériter d'y ſuccomber, les fuir avec trop de ſoin c'eſt ſouvent nous refuſer à de grands devoirs, & il n'eſt pas bon de ſonger ſans ceſſe aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des momens dangereux ni des tête-à-têtes avec des femmes; mais dans quelque ſituation que me place deſormais la providence, j'ai pour ſûreté de moi les huit mois que j'ai paſſés à Clarens, & ne crains plus que perſonne m'ôte le prix que vous m'avez fait mériter. Je ne ferai pas

plus

plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai senti l'amertume des remords, j'ai goûté les douceurs de la victoire; après de telles comparaisons on n'hésite plus sur le choix; tout jusqu'à mes fautes passées m'est garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nouvelles discussions sur l'ordre de l'univers & sur la direction des êtres qui le composent, je me contenterai de vous dire que sur des questions si fort au dessus de l'homme, il ne peut juger des choses qu'il ne voit pas que par induction sur celles qu'il voit, & que toutes les analogies sont pour ces loix générales que vous semblez rejetter. La raison même & les plus saines idées que nous pouvons nous former de l'Etre suprême, sont très favorables à cette opinion; car bienque sa puissance n'ait pas besoin de méthode pour abréger le travail, il est digne de sa sagesse de préférer pourtant les voyes les plus simples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens non plus que dans les effets. En créant l'homme il l'a doüé de toutes les facultés nécessaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui, & quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déja donné. Il nous a donné la raison pour connoître ce qui est bien, la conscience pour l'aimer *, & la liberté pour le choisir. C'est dans ces dons sublimes que consiste la grace divine, & comme nous les avons tous reçus, nous en sommes tous comptables.

* St. Preux fait de la conscience morale un sentiment & non pas un jugement, ce qui est contre les définitions des philosophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu confrere a raison.

J'entends beaucoup raiſonner contre la liberté de l'homme, & je mépriſe tous ces ſophiſmes; parce qu'un raiſonneur a beau me prouver que je ne ſuis pas libre, le ſentiment intérieur, plus fort que tous ſes argumens, les dément ſans ceſſe, & quelque parti que je prenne dans quelque délibération que ce ſoit, je ſens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces ſubtilités de l'école ſont vaines préciſément parcequ'elles prouvent trop, qu'elles combattent tout auſſi bien la vérité que le menſonge, & que, ſoit que la liberté exiſte ou non, elles peuvent ſervir également à prouver qu'elle n'exiſte pas. A entendre ces gens-là, Dieu même ne ſeroit pas libre, & ce mot de liberté n'auroit aucun ſens. Ils triomphent, non d'avoir réſolu la queſtion, mais d'avoir mis à ſa place une chimere. Ils commencent par ſuppoſer que tout être intelligent eſt purement paſſif, & puis ils déduiſent de cette ſuppoſition des conſéquences pour prouver qu'il n'eſt pas actif. La commode méthode qu'ils ont trouvée là! S'ils accuſent leurs adverſaires de raiſonner de même, ils ont tort. Nous ne nous ſuppoſons point actifs & libres; nous ſentons que nous le ſommes. C'eſt à eux de prouver non ſeulement que ce ſentiment pourroit nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet*. L'Evêque de Cloyne a démontré, que ſans rien changer aux apparences, la matiere & les corps pourroient ne pas exiſter; eſt-ce aſſez pour affirmer qu'ils n'exiſtent pas? En tout ceci la ſeule apparence coûte plus que la réalité; je m'en tiens à ce qui eſt plus ſimple.

Je

* Ce n'eſt pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de ſavoir ſi la volonté ſe détermine ſans cauſe, ou quelle eſt la cauſe qui détermine la volonté?

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute maniere aux besoins de l'homme, Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des sécours extraordinaires, dont celui, qui abuse des sécours communs à tous, est indigne, & dont celui qui en use bien n'a pas besoin. Cette acception de personnes est injurieuse à la justice divine. Quand cette dure & décourageante doctrine se déduiroit de l'Ecriture elle-même, mon prémier devoir n'est-il pas d'honorer Dieu? Quelque respect que je doive au texte sacré, j'en dois plus encore à son Auteur, & j'aimerois mieux croire la Bible falsifiée ou inintelligible que Dieu injuste ou malfaisant. St. Paul ne veut pas que le vase dise au potier: pourquoi m'as tu fait ainsi? Cela est fort bien si le potier n'exige du vase que des services qu'il l'a mis en état de lui rendre; mais s'il s'en prenoit au vase de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'auroit pas fait, le vase auroit-il tort de lui dire: pourquoi m'as-tu fait ainsi?

S'ensuit-il de là que la priere soit inutile? A Dieu ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes foiblesses. Tous les actes de l'entendement qui nous élevent à Dieu, nous portent au dessus de nous mêmes; en implorant son sécours, nous aprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change, c'est nous qui nous changeons en nous élevant à lui*.

* Notre galant philosophe, après avoir imité la conduite d'Abélard, semble en vouloir prendre aussi la doctrine. Leurs sentimens sur la priere ont beaucoup de raport. Bien des gens relevant cette héresie, trouveront qu'il eût mieux valu persister dans l'égarement que de tomber dans l'erreur. Je ne pense pas ainsi. C'est un petit mal de se trom-

Tout ce qu'on lui demande comme il faut, on se le donne, &, comme vous l'avez dit, on augmente sa force en reconnoissant sa foiblesse. Mais si l'on abuse de l'oraison & qu'on devienne mistique, on se perd à force de s'élever; en cherchant la grace on renonce à la raison; pour obtenir un don du Ciel, on en foule aux pieds un autre; en s'obstinant à vouloir qu'il nous éclaire, on s'ôte les lumieres qu'il nous a données. Qui sommes-nous pour vouloir forcer Dieu de faire un miracle?

Vous le savez; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable; même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre est trop pure pour arriver jamais à ce point: mais l'excès qui produit l'égarement commence avant lui, & c'est de ce prémier terme que vous avez à vous défier. Je vous ai souvent entendu blâmer les extases des ascétiques; savez-vous comment elles viennent? En prolongeant le tems qu'on donne à la priere plus que ne le permet la foiblesse humaine. Alors l'esprit s'épuise, l'imagination s'allume & donne des visions, on devient inspiré, prophête, & il n'y a plus ni sens ni génie qui garantisse du fanatisme. Vous vous enfermez fréquemment dans votre cabinet; vous vous recueillez, vous priez sans cesse: vous ne voyez pas encore les piétistes*, mais vous lisez leurs livres. Je

tromper; c'en est un grand de se mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant sur le danger des fausses maximes de morale. Mais il faut laisser quelque chose à faire au lecteur.

* Sorte de foux qui avoient la fantaisie d'être Chrétiens, & de suivre l'Evangile à la lettre: à peu près comme font aujourd'hui les méthodistes en Angleterre, les moraves en

Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénélon: mais que faites-vous de ceux de sa disciple? Vous lisez Muralt, je le lis aussi; mais je choisis ses lettres, & vous choisissez son instinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égaremens de cet homme sage, & songez à vous. Femme pieuse & chrétienne, allez-vous n'être plus qu'une dévote?

Chere & respectable amie, je reçois vos avis avec la docilité d'un enfant & vous donne les miens avec le zele d'un pere. Depuis que la vertu, loin de rompre nos liens, les a rendus indissolubles, ses devoirs se confondent avec les droits de l'amitié. Les mêmes leçons nous conviennent, le même intérêt nous conduit. Jamais nos cœurs ne se parlent, jamais nos yeux ne se rencontrent sans offrir à tous deux un objet d'honneur & de gloire qui nous éleve conjointement, & la perfection de chacun de nous importera toujours à l'autre. Mais si les délibérations sont communes, la décision ne l'est pas, elle appartient à vous seule. O vous qui fites toujours mon sort, ne cessez point d'en être l'arbitre, pesez mes réflexions, prononcez; quoi que vous ordonniez de moi, je me soumets, je serai digne au moins que vous ne cessiez pas de me conduire. Dussai-je ne vous plus revoir, vous me serez toujours présente, vous présiderez toujours à mes actions; dussiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous; ce sont les enfans de votre ame, la mienne les adopte, & rien ne les lui peut ravir.

en Allemagne, les Jansenistes en France; excepté pourtant qu'il ne manque à ces derniers que d'être les maitres, pour être plus durs & plus intolérans que leurs ennemis.

Parlez-moi ſans détour, Julie. A préſent que je vous ai bien expliqué ce que je ſens & ce que je penſe, dites-moi ce qu'il faut que je faſſe. Vous ſavez à quel point mon ſort eſt lié à celui de mon illuſtre ami. Je ne l'ai point conſulté dans cette occaſion; je ne lui ai montré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous deſaprouviez ſon projet ou plutôt celui de votre époux, il le deſaprouvera lui-même, & je ſuis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos ſcrupules; il convient ſeulement qu'il les ignore juſqu'à votre entiere déciſion. En attendant je trouverai, pour différer notre départ, des prétextes qui pourront le ſurprendre, mais auxquels il acquieſcera ſurement. Pour moi j'aime mieux ne vous plus voir que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger, eſt une humiliation que je n'ai pas méritée.

LETTRE VIII.

De Mad. de Wolmar.

Hébien! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée? & ſur quoi, je vous prie? Sur les plus vrais témoignages d'eſtime & d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi; ſur les paiſibles réflexions que le ſoin de votre vrai bonheur m'inſpire; ſur la propoſition la plus obligeante, la plus avantageuſe, la plus honorable qui vous ait jamais été faite; ſur l'empreſſement, indiſcret peut-être, de vous unir à ma famille par des nœuds indiſſolubles; ſur le déſir de faire mon allié, mon parent,

parent, d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paroiſſez être, il ne faloit que prendre ce que je vous écris dans ſon ſens le plus naturel. Mais il y a longtems que vous aimez à vous tourmenter par vos injuſtices. Votre lettre eſt comme votre vie, ſublime & rampante, pleine de force & de puérilités. Mon cher Philoſophe, ne ceſſerez-vous jamais d'être enfant?

Où avez-vous donc pris que je ſongeaſſe à vous impoſer des loix, à rompre avec vous, & pour me ſervir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde? De bonne foi, trouvez-vous là l'eſprit de ma Lettre? Tout au contraire. En jouïſſant d'avance du plaiſir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvoient le troubler; je me ſuis occupée des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une maniere agréable & douce, en vous faiſant un ſort digne de votre mérite & de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime; il n'y avoit pas là, ce me ſemble, dequoi vous allarmer ſi fort.

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher; mais vous aimez à vous le faire redire, & comme je n'aime gueres moins à le répéter, il vous eſt aiſé d'obtenir ce que vous voulez, ſans que la plainte & l'humeur s'en mêlent.

Soyez donc bien ſûr que ſi votre ſéjour ici vous eſt agréable, il me l'eſt tout autant qu'à vous, & que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi, rien ne m'eſt plus ſenſible que le ſoin qu'il a pris de vous appeller dans ſa maiſon, & de vous mettre en état d'y reſter. J'en conviens avec plaiſir, nous ſommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à rece-

voir de bons avis qu'à les prendre de nous mêmes, nous avons tous deux besoin de guides, & qui saura mieux ce qui convient à l'un, que l'autre qui le connoit si bien ? Qui sentira mieux le danger de s'égarer, par tout ce que coûte un retour pénible? Quel objet peut mieux nous rappeller ce danger? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un si grand sacrifice ? Après avoir rompu de tels liens, ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre ? Oui, c'est une fidélité que je veux vous garder toujours, de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie, & de vous dire à chaque sentiment qui m'anime: voilà ce que je vous ai préféré. Ah mon ami! je sai rendre honneur à ce que mon cœur a si bien senti: Je puis être foible devant toute la terre; mais je réponds de moi devant vous.

C'est dans cette délicatesse qui survit toujours au véritable amour, plutôt que dans les subtiles distinctions de M. de Wolmar, qu'il faut chercher la raison de cette élévation d'ame & de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre, & que je crois sentir comme vous. Cette explication du moins est plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la sienne, & vaut mieux pour s'encourager à bien faire; ce qui suffit pour la préférer. Ainsi croyez que loin d'être dans la disposition bizarre où vous me supposez, celle où je suis est directement contraire. Que s'il faloit renoncer au projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, & pour mon mari même, qui, vous le savez, entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous désirer ici. Mais pour ne

par-

parler que de mon inclination particuliere, souvenez-vous du moment de votre arrivée, marquai-je moins de joye à vous voir que vous n'en eutes en m'abordant? Vous a-t-il paru que votre séjour à Clarens me fut ennuyeux ou pénible? avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir? Faut-il aller jusqu'au bout, & vous parler avec ma franchise ordinaire? Je vous avouerai sans détour que les six derniers mois que nous avons passés ensemble, ont été le tems le plus doux de ma vie, & que j'ai goûté dans ce court espace tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver, où, après avoir fait en commun la lecture de vos voyages & celle des avantures de votre ami, nous soupames dans la salle d'Apollon, & où, songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde, je vis tout autour de moi, mon pere, mon mari, mes enfans, ma cousine, Milord Edouard, vous; sans compter la Fanchon qui ne gâtoit rien au tableau; & tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois: cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur, & peut-être tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre; je suis environnée de tout ce qui m'intéresse, tout l'univers est ici pour moi; je jouïs à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis, de celui qu'ils me rendent, de celui qu'ils ont l'un pour l'autre; leur bienveillance mutuelle ou vient de moi ou s'y rapporte; je ne vois rien qui n'étende mon être, & rien qui le divise; il est dans tout ce qui m'environne, il n'en reste aucune portion loin de moi; mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à désirer; sentir & jouïr sont pour moi la même chose; je vis à la fois dans tout

ce

ce que j'aime, je me rassasie de bonheur & de vie : o mort, viens quand tu voudras! je ne te crains plus, j'ai vécu, je t'ai prévenue, je n'ai plus de nouveaux sentimens à connoitre, tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai senti le plaisir de vivre avec vous, plus il m'étoit doux d'y compter, & plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir m'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive & cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez, du moins, que tout le charme de la société qui régnoit entre nous, est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens, toutes les pensées, & qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être se montre à tous tel qu'il est. Supposez un moment quelque intrigue secrette, quelque liaison qu'il faille cacher, quelque raison de réserve & de mistere ; à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouït, on est contraint l'un devant l'autre, on cherche à se dérober ; quand on se rassemble on voudroit se fuir : la circonspection, la bienséance amenent la défiance & le dégoût. Le moyen d'aimer longtems ceux qu'on craint? on se devient importuns l'un à l'autre .... Julie importune! ... importune à son ami! ... non non, cela ne sauroit être ; on n'a jamais de maux à craindre que ceux qu'on peut supporter.

En vous exposant naïvement mes scrupules, je n'ai point prétendu changer vos résolutions, mais les éclairer ; de peur que, prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les suites, vous n'eussiez peut-être à vous en repentir quand vous n'oseriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que M. de Wolmar n'a pas eues, ce n'est pas à lui de

de les avoir, c'eſt à vous: Nul n'eſt juge du danger qui vient de vous que vous-même. Réfléchiſſez-y bien, puis dites-moi qu'il n'exiſte pas, & je n'y penſe plus: car je connois votre droiture & ce n'eſt pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur eſt capable d'une faute imprévue, très ſûrement le mal prémédité n'en approcha jamais. C'eſt ce qui diſtingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs, quand mes objections auroient plus de ſolidité que je n'aime à le croire, pourquoi mettre d'abord la choſe au pis, comme vous faites? Je n'enviſage point les précautions à prendre, auſſi ſévérement que vous. S'agit-il pour cela de rompre auſſi-tôt tous vos projets, & de nous fuir pour toujours? Non, mon aimable ami, de ſi triſtes reſſources ne ſont point néceſſaires. Encore enfant par la tête, vous étes déja vieux par le cœur. Les grandes paſſions uſées dégoûtent des autres: la paix de l'ame qui leur ſuccede eſt le ſeul ſentiment qui s'accroit par la jouïſſance. Un cœur ſenſible craint le repos qu'il ne connoit pas; qu'il le ſente une fois, il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états ſi contraires, on apprend à préférer le meilleur; mais pour les comparer il les faut connoitre. Pour moi, je vois le moment de votre ſûreté plus près peut-être, que vous ne le voyez vous-même. Vous avez trop ſenti pour ſentir longtems; vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent: on ne rallume plus la cendre qui ſort de la fournaiſe, mais il faut attendre que tout ſoit conſumé. Encore quelques années d'attention ſur vous-même, & vous n'avez plus de riſque à courir.

Le ſort que je voulois vous faire eût anéanti ce riſque; mais indépendamment de cette conſidération,

tion, ce ſort étoit aſſez doux pour devoir être envié pour lui-même ; & ſi votre délicateſſe vous empêche d'oſer y prétendre, je n'ai pas beſoin que vous me diſiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne ſe mêle à vos raiſons des prétextes plus ſpécieux que ſolides ; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagemens dont tout vous diſpenſe & qui n'intéreſſent plus perſonne, vous ne vous faſſiez une fauſſe vertu de je ne ſais quelle vaine conſtance plus à blâmer qu'à louer, & deſormais tout à fait déplacée. Je vous l'ai déja dit autrefois, c'eſt un ſecond crime de tenir un ſerment criminel ; ſi le vôtre ne l'étoit pas, il l'eſt devenu ; c'en eſt aſſez pour l'annuller. La promeſſe qu'il faut tenir ſans ceſſe, eſt celle d'être honnête-homme & toujours ferme dans ſon devoir ; changer quand il change, ce n'eſt pas légéreté, c'eſt conſtance. Vous fites bien, peut-être, alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous les tems ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos ſcrupules quelque objection ſolide, c'eſt ce que nous pourrons examiner à loiſir. En attendant, je ne ſuis pas trop fâchée que vous n'ayez pas ſaiſi mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous ſoit moins cruelle, ſi j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'abſence de ma Couſine. Depuis ſon retour & le départ de ma lettre, ayant eu avec elle quelques converſations générales ſur un ſecond mariage, elle m'en a paru ſi éloignée, que, malgré tout le penchant que je lui connois pour vous, je craindrois qu'il ne falût uſer de plus d'autorité qu'il ne me convient pour vaincre ſa répugnance, même

en

en votre faveur; car il eſt un point où l'empire de l'amitié doit reſpecter celui des inclinations & les principes que chacun ſe fait ſur des devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais rélatifs à l'état du cœur qui ſe les impoſe.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore à mon projet; il nous convient ſi bien à tous, il vous tireroit ſi honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir ſi naturel de cette amitié qui nous eſt ſi douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près; ce n'eſt pas même aſſez que vous ſoyez mon couſin; Ah! je voudrois que vous fuſſiez mon frere!

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces idées, rendez plus de juſtice à mes ſentimens pour vous. Jouïſſez ſans reſerve de mon amitié, de ma confiance, de mon eſtime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous préſcrire, & que je ne crois point en avoir beſoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conſeils, mais n'imaginez jamais que j'en faſſe des ordres. Si vous ſentez pouvoir habiter Clarens ſans danger, venez-y, demeurez-y, j'en ſerai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'abſence au reſtes toujours ſuſpects d'une jeuneſſe impétueuſe, écrivez-moi ſouvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correſpondance la plus intime. Quelle peine n'eſt pas adoucie par cette conſolation? Quel éloignement ne ſupporte-t-on pas par l'eſpoir de finir ſes jours enſemble? Je ferai plus; je ſuis prête à vous confier un de mes enfans; je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes; Quand vous me

le

le ramenerez, je ne ſais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raiſonnable vous banniſſez enfin vos chimeres & voulez mériter ma couſine; venez, aimez-la, ſervez-la, achevez de lui plaire; en vérité, je crois que vous avez déja commencé; triomphez de ſon cœur & des obſtacles qu'il vous oppoſe, je vous aiderai de tout mon pouvoir: Faites, enfin, le bonheur l'un de l'autre, & rien ne manquera plus au mien. Mais, quelque parti que vous puiſſiez prendre, après y avoir ſérieuſement penſé, prenez-le en toute aſſurance, & n'outragez plus votre amie en l'accuſant de ſe défier de vous.

A force de ſonger à vous, je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne; car vous faites avec vos amis dans la diſpute comme avec votre adverſaire aux échecs, vous attaquez en vous défendant. Vous vous excuſez d'être philoſophe en m'accuſant d'être dévote; c'eſt comme ſi j'avois renoncé au vin lorſqu'il vous eut enivré. Je ſuis donc dévote, à votre compte, ou prête à le devenir; Soit; les dénominations mépriſantes changent-elles la nature des choſes? Si la dévotion eſt bonne, où eſt le tort d'en avoir? Mais peut-être ce mot eſt-il trop bas pour vous. La dignité philoſophique dédaigne un culte vulgaire; elle veut ſervir Dieu plus noblement; elle porte juſqu'au Ciel même ſes prétentions & ſa fierté. O mes pauvres philoſophes! . . . . revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance, & cultivai ma raiſon dans tous les tems. Avec du ſentiment & des lumieres j'ai voulu me gouverner, & je me ſuis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choiſi, donnez m'en quelque autre ſur lequel je

puiſſe

puiſſe compter. Mon bon ami! toujours de l'orgueil, quoi qu'on faſſe; c'eſt lui qui vous éleve, & c'eſt lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, & mille autres ont vécu plus ſagement que moi. Elles avoient donc des reſſources que je n'avois pas. Pourquoi me ſentant bien née ai-je eu beſoin de cacher ma vie? Pourquoi haïſſois-je le mal que j'ai fait malgré moi? Je ne connoiſſois que ma force; elle n'a pu me ſuffire. Toute la réſiſtance qu'on peut tirer de ſoi, je crois l'avoir faite, & toutefois j'ai ſuccombé; comment font celles qui réſiſtent? Elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris à leur exemple, j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas penſé. Dans le regne des paſſions elles aident à ſupporter les tourmens qu'elles donnent; elles tiennent l'eſpérance à côté du déſir. Tant qu'on déſire, on peut ſe paſſer d'être heureux; on s'attend à le devenir; ſi le bonheur ne vient point, l'eſpoir ſe prolonge, & le charme de l'illuſion dure autant que la paſſion qui le cauſe. Ainſi cet état ſe ſuffit à lui-même, & l'inquiétude qu'il donne eſt une ſorte de jouïſſance qui ſupplée à la réalité.

Qui vaut mieux, peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à déſirer! il perd pour ainſi dire tout ce qu'il poſſede. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on eſpere, & l'on n'eſt heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide & borné, fait pour tout vouloir & peu obtenir, a reçu du ciel une force conſolante qui raproche de lui tout ce qu'il déſire, qui le ſoumet à ſon imagination, qui le lui rend préſent & ſenſible, qui le lui livre en quelque ſorte, &, pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de

ſa paſſion. Mais tout ce préſtige diſparoît devant l'objet même; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du poſſeſſeur; on ne ſe figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on poſſede, l'illuſion ceſſe où commence la jouïſſance. Le pays des chimeres eſt en ce monde le ſeul digne d'être habité, & tel eſt le néant des choſes humaines, qu'hors * l'Etre exiſtant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu ſur les objets particuliers de nos paſſions, il eſt infaillible dans le ſentiment commun qui les comprend toutes. Vivre ſans peine n'eſt pas un état d'homme; vivre ainſi, c'eſt être mort. Celui qui pourroit tout ſans être-Dieu, ſeroit une miſérable créature; il ſeroit privé du plaiſir de déſirer; toute autre privation ſeroit plus ſupportable **.

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, & depuis votre retour. Je ne vois par tout que ſujets de contentement, & je ne ſuis pas contente. Une langueur ſecrette s'inſinue au fond de mon cœur; je le ſens vuide & gonflé, comme vous diſiez

* Il faloit, *que hors*, & ſurement Mad. de Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais, outre les fautes qui lui échapoient par ignorance ou par inadvertance, il paroît qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'aſſervir toujours aux regles mêmes qu'elle ſavoit. On peut employer un ſtile plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le ſien.

** D'où il ſuit que tout Prince qui aſpire au deſpotiſme, aſpire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les Royaumes du monde cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? allez toujours directement au ſouverain; ſurtout s'il eſt très abſolu. C'eſt bien la peine de faire tant de miſérables! ne ſauroit-il s'ennuyer à moindres fraix?

difiez autrefois du vôtre; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'eſt cher, ne ſuffit pas pour l'occuper, il lui reſte une force inutile dont il ne ſait que faire. Cette peine eſt bizarre, j'en conviens; mais elle n'eſt pas moins réelle. Mon ami; je ſuis trop heureuſe; le bonheur m'ennuye*.

Concevez-vous quelque remede à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un ſentiment ſi peu raiſonnable & ſi peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, & je n'imagine pas quelle ſorte de charme on y peut trouver qui me manque ou qui me ſuffiſe. Une autre ſera-t-elle plus ſenſible que moi? Aimera-t-elle mieux ſon pere, ſon mari, ſes enfans, ſes amis, ſes proches? En ſera-t-elle mieux aimée? Menera-t-elle une vie plus de ſon goût? Sera-t-elle plus libre d'en choiſir une autre? Jouira-t-elle d'une meilleure ſanté? Aura-t-elle plus de reſſources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde? Et toutefois j'y vis inquiete; mon cœur ignore ce qu'il lui manque; il déſire ſans ſavoir quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui ſuffiſe, mon ame avide cherche ailleurs dequoi la remplir; en s'élevant à la ſource du ſentiment & de l'être, elle y perd ſa ſécherefſe & ſa langueur: elle y renait, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau reſſort, elle y puiſe une nouvelle vie; elle y prend une autre exiſtence qui ne tient point aux paſſions du corps,

* Quoi Julie! auſſi des contradictions! Ah! je crains bien, charmante dévote, que vous ne ſoyez pas, non plus, trop d'accord avec vous-même! Au reſte, j'avoüe que cette lettre me paroît le chant du cigne.

corps, ou plutôt elle n'eſt plus en moi-même; elle eſt toute dans l'Etre immenſe qu'elle contemple, & dégagée un moment de ſes entraves, elle ſe conſole d'y rentrer, par cet eſſai d'un état plus ſublime, qu'elle eſpere être un jour le ſien.

Vous ſouriez; je vous entens, mon bon ami; j'ai prononcé mon propre jugement en blâmant autrefois cet état d'oraiſon que je confeſſe aimer aujourd'hui. A cela je n'ai qu'un mot à vous dire, c'eſt que je ne l'avois pas éprouvé. Je ne prétends pas même le juſtifier de toutes manieres. Je ne dis pas que ce goût ſoit ſage, je dis ſeulement qu'il eſt doux, qu'il ſupplée au ſentiment du bonheur qui s'épuiſe, qu'il remplit le vuide de l'ame, & qu'il jette un nouvel intérêt ſur la vie paſſée à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut le rejetter ſans doute; s'il abuſe le cœur par une fauſſe jouïſſance, il faut encore le rejetter. Mais enfin lequel tient le mieux à la vertu, du philoſophe avec ſes grands principes, ou du Chrétien dans ſa ſimplicité? Lequel eſt le plus heureux dès ce monde, du ſage avec ſa raiſon, ou du dévot dans ſon délire? Qu'ai-je beſoin de penſer, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés ſont aliénées? L'ivreſſe a ſes plaiſirs, diſiez-vous! Eh bien, ce délire en eſt une. Ou laiſſez-moi dans un état qui m'eſt agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blamé les extaſes des miſtiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, & que nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation, elles nous menent à ce quiétiſme dont vous me croyez ſi proche, & dont je crois être auſſi loin que vous.

Servir

Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire, je le sais bien ; c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose ; c'est faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis :

——— *il cor gradisce ;*
E serve a lui chi 'l suo dover compisce.

Il faut prémierement faire ce qu'on doit, & puis prier quand on le peut. Voilà la regle que je tâche de suivre ; je ne prends point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation, mais comme une récréation, & je ne vois pas pourquoi, parmi les plaisirs qui sont à ma portée, je m'interdirois le plus sensible & le plus innocent de tous.

Je me suis examinée avec plus de soin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit sur mon ame ce penchant qui semble si fort vous déplaire, & je n'y sais rien voir jusqu'ici qui me fasse craindre, au moins sitôt, l'abus d'une dévotion mal entendue.

Prémierement je n'ai point pour cet exercice un goût trop vif qui me fasse souffrir quand j'en suis privée, ni qui me donne de l'humeur quand on m'en distrait. Il ne me donne point, non plus, de distractions dans la journée, & ne jette ni dégoût ni impatience sur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'est nécessaire, c'est quand quelque émotion m'agite & que je serois moins bien par tout ailleurs. C'est là que rentrant en moi-même j'y retrouve le calme de la raison. Si quelque souci me trouble, si quelque peine m'afflige, c'est là que je les vais déposer. Toutes ces miseres s'évanouïssent devant un plus grand objet. En songeant à tous les bienfaits de la providence,

j'ai honte d'être sensible à de si foibles chagrins & d'oublier de si grandes graces. Il ne me faut des séances ni fréquentes ni longues. Quand la tristesse m'y suit malgré moi, quelques pleurs versés devant celui qui console soulagent mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont jamais ameres ni douloureuses; mon repentir même est exempt d'allarmes; mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte; j'ai des regrets & non des remords. Le Dieu que je sers est un Dieu clément, un pere; ce qui me touche est sa bonté; elle efface à mes yeux tous ses autres attributs; elle est le seul que je conçois. Sa puissance m'étonne, son immensité me confond, sa justice . . . il a fait l'homme foible; puisqu'il est juste, il est clément. Le Dieu vengeur est le Dieu des méchans, je ne puis ni le craindre pour moi, ni l'implorer contre un autre. O Dieu de paix, Dieu de bonté, c'est toi que j'adore! c'est de toi, je le sens, que je suis l'ouvrage, & j'espere te retrouver au dernier jugement tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne saurois vous dire combien ces idées jettent de douceur sur mes jours & de joye au fond de mon cœur. En sortant de mon cabinet ainsi disposée, je me sens plus légere & plus gaye. Toute la peine s'évanouït, tous les embarras disparoissent; rien de rude, rien d'anguleux; tout devient facile & coulant; tout prend à mes yeux une face plus riante; la complaisance ne me coute plus rien; j'en aime encore mieux ceux que j'aime & leur en suis plus agréable. Mon mari même en est plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, est un opium pour l'ame. Elle égaye, anime & soutient quand on en prend peu: une trop forte dose

dofe endort, ou rend furieux, ou tue; J'efpere ne pas aller jufques là.

Vous voyez que je ne m'offenfe pas de ce titre de dévote autant peut-être que vous l'auriez voulu; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, & comme une efpece d'emploi qui difpenfe de tout autre. Ainfi cette Madame Guyon dont vous me parlez, eût mieux fait, ce me femble, de remplir avec foin fes devoirs de mere de famille, d'élever chrétiennement fes enfans, de gouverner fagement fa maifon, que d'aller compofer des livres de dévotion, difputer avec des Evêques, & fe faire mettre à la Baftille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas, non plus, ce langage miftique & figuré qui nourrit le cœur des chimeres de l'imagination, & fubftitue au véritable amour de Dieu des fentimens imités de l'amour terreftre, & trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre & l'imagination vive, plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir; car enfin, comment voir les raports de l'objet miftique, fi l'on ne voit auffi l'objet fenfuel, & comment une honnête femme ofe-t-elle imaginer avec affurance des objets qu'elle n'oferoit regarder*?

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les dévots de profeffion, c'eft cette âpreté de mœurs qui les rend infenfibles à l'humanité, c'eft cet-

* Cette objection me paroît tellement folide & fans réplique que fi j'avois le moindre pouvoir dans l'Eglife, je l'employerois à faire retrancher de nos livres facrés le Cantique des Cantiques, & j'aurois bien du regret d'avoir attendu fi tard.

cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élevation sublime s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté, c'est d'une maniere si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zele est si amer, leur mépris ressemble si fort à la haine, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne, ils ne s'aiment pas même l'un l'autre; vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots? Mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, & l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

Je me sens pour tous ces abus une aversion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe, ce sera sûrement sans le vouloir, & j'espere de l'amitié de tous ceux qui m'environnent, que ce ne sera pas sans être avertie. Je vous avoue que j'ai été longtems sur le sort de mon mari d'une inquiétude qui m'eût peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureusement la sage lettre de Milord Edouard à laquelle vous me renvoyez avec grande raison, ses entretiens consolans & sensés, les vôtres, ont tout à fait dissipé ma crainte & changé mes principes. Je vois qu'il est impossible que l'intolérance n'endurcisse l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réprouve? Quelle charité peut-on conserver parmi des damnés? Les aimer ce seroit haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains? jugeons les actions & non pas les hommes. N'empiétons point sur l'horrible fonction des Démons: N'ouvrons point si légerement l'enfer à nos freres.

Eh,

Eh, s'il étoit destiné pour ceux qui se trompent, quel mortel pourroit l'éviter?

O mes amis, de quel poids vous avez soulagé mon cœur! En m'apprenant que l'erreur n'est point un crime, vous m'avez délivrée de mille inquiétans scrupules. Je laisse la subtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuses qui frappent mes yeux & convainquent ma raison, aux vérités de pratique qui m'instruisent de mes devoirs. Sur tout le reste, j'ai pris pour regle votre ancienne réponse à M. de Wolmar*. Est-on maitre de croire ou de ne pas croire? Est-ce un crime de n'avoir pas su bien argumenter? Non; la conscience ne nous dit point la vérité des choses, mais la regle de nos devoirs; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penser, mais ce qu'il faut faire; elle ne nous apprend point à bien raisonner, mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu? Détourne-t-il les yeux de lui? Dieu lui-même a voilé sa face. Il ne fuit point la vérité, c'est la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point; il ne veut égarer personne, il est bien aise qu'on ne pense pas comme lui. Il aime nos sentimens, il voudroit les avoir, il ne peut. Notre espoir, nos consolations, tout lui échape. Il fait le bien sans attendre de récompense; il est plus vertueux, plus desintéressé que nous. Hélas, il est à plaindre! mais dequoi sera-t-il puni? Non non, la bonté, la droiture, les mœurs, l'honnêteté, la vertu, voilà ce que le Ciel exige & qu'il récompense; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous, & qu'il reçoit de lui tous les jours de sa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres, c'est croire en lui

* Voyez Part. V. lett. III.

lui que d'être homme de bien; Le vrai Chrétien c'eſt l'homme juſte; les vrais incrédules ſont les méchans.

Ne ſoyez donc pas étonné, mon aimable ami, ſi je ne diſpute pas avec vous ſur pluſieurs points de votre lettre où nous ne ſommes pas de même avis. Je ſais trop bien ce que vous étes pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces queſtions oiſeuſes ſur la liberté ? Que je ſois libre de vouloir le bien par moi-même, ou que j'obtienne en priant cette volonté, ſi je trouve enfin le moyen de bien faire, tout cela ne revient-il pas au même? Que je me donne ce qui me manque en le demandant, ou que Dieu l'accorde à ma priere; s'il faut toujours pour l'avoir que je le demande, ai-je beſoin d'autre éclairciſſement? Trop heureux de convenir ſur les points principaux de notre croyance, que cherchons-nous au delà? Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphyſique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à diſputer ſur l'eſſence divine ce tems ſi court qui nous eſt donné pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle eſt, mais nous ſavons qu'elle eſt, que cela nous ſuffiſe; elle ſe fait voir dans ſes œuvres, elle ſe fait ſentir au dedans de nous. Nous pouvons bien diſputer contre elle, mais non pas la méconnoitre de bonne foi. Elle nous a donné ce dégré de ſenſibilité qui l'apperçoit & la touche: plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départie, ſans nous flatter de les éclairer à ſon défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire ? Reſpectons ſes décrets en ſilence & faiſons notre devoir; c'eſt le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connoiſſez-vous quelqu'un plus plein de ſens & de raiſon que M. de Wolmar? quelcun plus ſincere, plus droit, plus juſte, plus vrai, moins livré à ſes paſſions, qui ait plus à gagner à la juſtice divine & à l'immortalité de l'ame? Connoiſſez-vous un homme plus fort, plus élevé, plus grand, plus foudroyant dans la diſpute que Milord Edouard? plus digne par ſa vertu de défendre la cauſe de Dieu, plus certain de ſon exiſtence, plus pénétré de ſa majeſté ſuprême, plus zélé pour ſa gloire & plus fait pour la ſoutenir? Vous avez vû ce qui s'eſt paſſé durant trois mois à Clarens; vous avez vû deux hommes pleins d'eſtime & de reſpect l'un pour l'autre, éloignés par leur état & par leur goût des pointilleries de college, paſſer un hiver entier à chercher dans des diſputes ſages & paiſibles, mais vives & profondes, à s'éclairer mutuellement, s'attaquer, ſe défendre, ſe ſaiſir par toutes les priſes que peut avoir l'entendement humain, & ſur une matiere où tous deux n'ayant que le même intérêt ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'eſt-il arrivé? Ils ont redoublé d'eſtime l'un pour l'autre, mais chacun eſt reſté dans ſon ſentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme ſage de la diſpute, l'amour de la vérité ne le touche guere; il cherche à briller.

Pour moi, j'abandonne à jamais cette arme inutile, & j'ai réſolu de ne plus dire à mon mari un ſeul mot de religion que quand il s'agira de rendre raiſon de la mienne. Non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue indifférente ſur le beſoin qu'il en a. Je vous avoue même que tranquilliſée ſur ſon ſort à venir, je ne ſens point pour cela diminuer mon zele pour ſa converſion. Je voudrois au prix

de

de mon ſang le voir une fois convaincu, ſi ce n'eſt pour ſon bonheur dans l'autre monde, c'eſt pour ſon bonheur dans celui-ci. Car de combien de douceurs n'eſt-il point privé? Quel ſentiment peut le conſoler dans ſes peines? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret? Quelle voix peut parler au fond de ſon ame? Quel prix peut-il attendre de ſa vertu? Comment doit-il enviſager la mort? Non, je l'eſpere, il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reſte une reſſource pour l'en tirer, & j'y conſacre le reſte de ma vie; ce n'eſt plus de le convaincre, mais de le toucher; c'eſt de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la religion ſi aimable qu'il ne puiſſe lui réſiſter. Ah, mon ami! quel argument contre l'incredule, que la vie du vrai Chrétien? croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là? Voilà deſormais la tâche que je m'impoſe; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar eſt froid, mais il n'eſt pas inſenſible. Quel tableau nous pouvons offrir à ſon cœur, quand ſes amis, ſes enfans, ſa femme, concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant! quand, ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire! quand il verra briller l'image du Ciel dans ſa maiſon! quand cent fois le jour il ſera forcé de ſe dire: non, l'homme n'eſt pas ainſi par lui-même, quelque choſe de plus qu'humain regne ici!

Si cette entrepriſe eſt de votre goût, ſi vous vous ſentez digne d'y concourir, venez, paſſons nos jours enſemble & ne nous quitons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplait ou vous épouvante, écoutez

votre conscience; elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que Milord Edouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoitrez pas votre appartement; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoitrez les soins & le cœur d'une bonne amie, qui s'est fait un plaisir de l'orner. Vous y trouverez aussi un petit assortiment de livres qu'elle a choisis à Genève, meilleurs & de meilleur goût que *l'Adone* quoiqu'il y soit aussi par plaisanterie. Au reste, soyez discret, car comme elle ne veut pas que vous sachiez que tout cela vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu mon ami. Cette partie du Château de Chillon * que nous devions tous faire ensemble, se fera demain sans vous. Elle n'en vaudra pas mieux, quoiqu'on la fasse avec plaisir. M. le Baillif nous a invités avec nos enfans, ce qui ne m'a point laissé d'excuse; mais je ne sais pourquoi je voudrois être déja de retour.

LET-

* Le Château de Chillon, ancien séjour des Baillifs de Vevai, est situé dans le lac sur un rocher qui forme une presqu'isle, & autour duquel j'ai vu sonder à plus de cent cinquante brasses qui font près de 800 pieds, sans trouver le fond. On a creusé dans ce rocher des caves & des cuisines au dessous du niveau de l'eau, qu'on y introduit quand on veut par des robinets. C'est là que fut détenu six ans prisonnier François Bonnivard, Prieur de St. Victor, homme d'un mérite rare, d'une droiture & d'une fermeté à toute épreuve, ami de la liberté, quoique Savoyard, & tolérant, quoique Prêtre. Au reste, l'année où ces dernieres lettres paroissent avoir été écrites, il y avoit très longtems que les Baillifs de Vevai n'habitoient plus le Château de Chillon. On supposera, si l'on veut, que celui de ce tems-là y étoit allé passer quelques jours.

LETTRE IX.

De Fanchon Anet.

Ah Monsieur! Ah mon bienfaiteur! que me charge-t-on de vous apprendre? . . . Madame! . . . ma pauvre maitresse . . . O Dieu! je vois déja votre frayeur . . . mais vous ne voyez pas notre désolation . . . . Je n'ai pas un moment à perdre; il faut vous dire, . . . il faut courir . . je voudrois déja vous avoir tout dit . . . Ah que deviendrez-vous quand vous saurez notre malheur?

Toute la famille alla hier diner à Chillon. Monsieur le Baron, qui alloit en Savoye passer quelques jours au Château de Blonay, partit après le diné. On l'accompagna quelques pas; puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe & Madame la Baillive marchoient devant avec Monsieur. Madame suivoit, tenant d'une main Henriette & de l'autre Marcellin. J'étois derriere avec l'ainé. Monseigneur le Baillif, qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un, vint réjoindre la compagnie & offrit le bras à Madame. Pour le prendre, elle me renvoye Marcellin; il court à moi, j'accours à lui; en courant l'enfant fait un faux pas, le pied lui manque, il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant; Madame se retourne, voit tomber son fils, part comme un trait, & s'élance après lui . . . .

Ah! misérable que n'en fis-je autant! que n'y suis je restée! . . . Hélas! je retenois l'ainé qui vouloit sauter après sa mere . . . . elle se débattoit en serrant l'autre entre ses bras . . . . on n'avoit là ni gens ni bateau, il falut du tems pour les retirer . . . l'enfant est remis, mais la mere . . . .

le saisissement, la chute, l'état où elle étoit . . . . qui sait mieux que moi combien cette chute est dangereuse! . . . . elle resta très longtems sans connoissance. A peine l'eut-elle reprise qu'elle demanda son fils . . . avec quels transports de joye elle l'embrassa! je la crus sauvée; mais sa vivacité ne dura qu'un moment; elle voulut être ramenée ici; durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs foi. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation . . . . Je suis la plus tranquille de toute la maison . . . dequoi m'inquiéterois-je? . . . Ma bonne maitresse! Ah si je vous perds, je n'aurai plus besoin de personne . . . Oh mon cher Monsieur, que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve . . . . Adieu . . . . le Médecin sort de la chambre. Je cours au devant de lui . . . . s'il nous donne quelque bonne espérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien . . . .

LETTRE X.

Commencée par Madame d'Orbe, & achevée par M. de Wolmar.

C'en est fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux visionnaire! Jamais vous ne la reverrez . . . . Julie n'est . . . .

Elle vous a écrit. Attendez sa lettre: honorez ses dernieres volontés. Il vous reste de grands devoirs à remplir sur la terre.

LET-

LETTRE XI.

De Monf. de Wolmar.

J'ai laiffé paffer vos prémieres douleurs en filence; ma lettre n'eût fait que les aigrir; Vous n'étiez pas plus en état de fupporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous feront-ils doux à tous deux. Il ne me refte d'elle que des fouvenirs, mon cœur fe plait à les recueillir! Vous n'avez plus que des pleurs à lui donner; vous aurez la confolation d'en verfer pour elle. Ce plaifir des infortunés m'eft refufé dans ma mifere; je fuis plus malheureux que vous.

Ce n'eft point de fa maladie, c'eft d'elle que je veux vous parler. D'autres meres peuvent fe jetter après leur enfant: L'accident, la fievre, la mort font de la nature: c'eft le fort commun des mortels; mais l'emploi de fes derniers momens, fes difcours, fes fentimens, fon ame, tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre: perfonne, que je fache, n'eft mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu feul obferver, & que vous n'apprendrez que de moi.

Vous favez que l'effroi, l'émotion, la chute, l'évacuation de l'eau lui laifferent une longue foibleffe dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda fon fils, il vint; à peine le vit-elle marcher & répondre à fes careffes qu'elle devint tout à fait tranquille, & confentit à prendre un peu de repos. Son fommeil fut court, & comme le Médecin n'arrivoit point encore, en l'attendant elle nous fit affeoir autour de fon lit, la Fanchon, fa coufine & moi. Elle nous parla de fes enfans, des foins affidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éduca-

ducation qu'elle avoit prise, & du danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à sa maladie, elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque tems de remplir sa part des mêmes soins, & nous chargeoit tous de répartir cette part sur les nôtres.

Elle s'étendit sur tous ses projets, sur les vôtres, sur les moyens les plus propres à les faire réussir, sur les observations qu'elle avoit faites & qui pouvoient les favoriser ou leur nuire, enfin sur tout ce qui devoit nous mettre en état de suppléer à ses fonctions de mere, aussi longtems qu'elle seroit forcée à les suspendre. C'étoit, pensai-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne se croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation si chere; mais ce qui m'effraya tout à fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la prémiere enfance de ses fils, comme se déchargeant sur un autre du soin de leur jeunesse; pour sa fille elle embrassa tous les tems, & sentant bien que personne ne suppléeroit sur ce point aux réflexions que sa propre expérience lui avoit fait faire, elle nous exposa en abrégé, mais avec force & clarté, le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mere les raisons les plus vives & les plus touchantes exhortations pour l'engager à le suivre.

Toutes ces idées sur l'éducation des jeunes personnes & sur les devoirs des meres, mêlées de fréquens retours sur elle-même, ne pouvoient manquer de jetter de la chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de sa Cousine, & la pressoit à chaque instant contre

ſa bouche, en ſanglotant pour toute réponſe; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille; & pour Julie, je remarquai que les larmes lui rouloient auſſi dans les yeux, mais qu'elle n'oſoit pleurer, de peur de nous allamer davantage. Auſſi-tôt je me dis: elle ſe voit morte. Le ſeul eſpoir qui me reſta, fut que la frayeur pouvoit l'abuſer ſur ſon état & lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureuſement je la connoiſſois trop pour compter beaucoup ſur cette erreur. J'avois eſſayé pluſieurs fois de la calmer; je la priai derechef de ne pas s'agiter hors de propos par des diſcours qu'on pouvoit reprendre à loiſir. Ah, dit-elle, rien ne fait tant de mal aux femmes que le ſilence! & puis je me ſens un peu de fievre; autant vaut employer le babil qu'elle donne, à des ſujets utiles, qu'à battre ſans raiſon la campagne.

L'arrivée du Médecin cauſa dans la maiſon un trouble impoſſible à peindre. Tous les domeſtiques, l'un ſur l'autre à la porte de la chambre, attendoient, l'œil inquiet & les mains jointes, ſon jugement ſur l'état de leur maitreſſe, comme l'arrêt de leur ſort. Ce ſpectacle jetta la pauvre Claire dans une agitation qui me fit craindre pour ſa tête. Il falut les éloigner ſous différens prétextes pour écarter de ſes yeux cet objet d'effroi. Le Médecin donna vaguement un peu d'eſpérance, mais d'un ton propre à me l'ôter. Julie ne dit pas non plus ce qu'elle penſoit; la préſence de ſa Couſine la tenoit en reſpect. Quand il ſortit, je le ſuivis; Claire en voulut faire autant, mais Julie la retint & me fit de l'œil un ſigne que j'entendis. Je me hâtai d'avertir le Médecin, que s'il y avoit du danger, il faloit le cacher à Mad. d'Orbe avec autant & plus de ſoin

qu'à

qu'à la malade, de peur que le desespoir n'achevât de la troubler, & ne la mit hors d'état de servir son amie. Il déclara qu'il y avoit en effet du danger, mais que vingt-quatre heures étant à peine écoulées depuis l'accident, il faloit plus de tems pour établir un pronostic assuré; que la nuit prochaine décideroit du sort de la maladie, & qu'il ne pouvoit prononcer que le troisieme jour. La Fanchon seule fut témoin de ce discours, & après l'avoir engagée, non sans peine, à se contenir, on convint de ce qui seroit dit à Mad. d'Orbe & au reste de la maison.

Vers le soir, Julie obligea sa Cousine, qui avoit passé la nuit précédente auprès d'elle & qui vouloit encore y passer la suivante, à s'aller reposer quelques heures. Durant ce tems, la malade avant sû qu'on alloit la saigner du pied & que le Médecin préparoit des ordonnances, elle le fit appeller & lui tint ce discours: " Monsieur du Bosson, quand „ on croit devoir tromper un malade craintif sur „ son état, c'est une précaution d'humanité que „ j'approuve; mais c'est une cruauté de prodiguer „ également à tous des soins superflus & desagréa- „ bles, dont plusieurs n'ont aucun besoin. Prescri- „ vez-moi tout ce que vous jugerez m'être verita- „ blement utile; j'obéirai ponctuellement. Quant „ aux remedes, qui ne sont que pour l'imagination, „ faites m'en grace; c'est mon corps & non mon esprit „ qui souffre, & je n'ai pas peur de finir mes jours, „ mais d'en mal employer le reste. Les derniers „ momens de la vie sont trop précieux pour qu'il „ soit permis d'en abuser. Si vous ne pouvez pro- „ longer la mienne, au moins ne l'abrégez pas, „ en m'ôtant l'emploi du peu d'instans qui me sont

„ laiſſés par la nature. Moins il m'en reſte, plus „ vous devez les reſpecter. Faites-moi vivre ou „ laiſſez-moi : je ſaurai bien mourir ſeule. " Voilà comme cette femme ſi timide & ſi douce dans le commerce ordinaire, ſavoit trouver un ton ferme & ſérieux dans les occaſions importantes.

La nuit fut cruelle & déciſive. Etouffement, oppreſſion, ſyncope, la peau ſêche & brulante, une ardente fievre, durant laquelle on l'entendoit ſouvent appeller vivement Marcellin, comme pour le retenir, & prononcer auſſi quelquefois un autre nom, jadis ſi répété dans une occaſion pareille. Le lendemain le Médecin me déclara ſans détour qu'il n'eſtimoit pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je fus ſeul dépoſitaire de cet affreux ſecret, & la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, ſans ſavoir quel uſage j'en devois faire. J'allai ſeul errer dans les boſquets, rêvant au parti que j'avois à prendre ; non ſans quelques triſtes réflexions ſur le ſort qui me ramenoit dans ma vieilleſſe à cet état ſolitaire, dont je m'ennuyois, même avant d'en connoitre un plus doux.

La veille, j'avois promis à Julie de lui raporter fidelement le jugement du Médecin ; elle m'avoit intéreſſé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je ſentois cet engagement ſur ma conſcience : mais quoi ! pour un devoir chimérique & ſans utilité faloit-il contriſter ſon ame, & lui faire à longs traits ſavourer la mort ? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution ſi cruelle ? Lui annoncer ſa derniere heure, n'étoit-ce pas l'avancer ? Dans un intervalle ſi court, que deviennent les déſirs, l'eſpérance, élemens de la vie ?

Eſt-

Eſt-ce en jouïr encore que de ſe voir ſi près du moment de la perdre? Etoit-ce à moi de lui donner la mort?

Je marchois à pas précipités avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue & pénible anxiété me ſuivoit par tout; j'en traînois après moi l'inſupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir; il faut vous la dire.

Pour qui eſt-ce que je délibere, eſt-ce pour elle ou pour moi? Sur quel principe eſt-ce que je raiſonne, eſt-ce ſur ſon ſiſtême ou ſur le mien? Qu'eſt-ce qui m'eſt démontré ſur l'un ou ſur l'autre? Je n'ai, pour croire ce que je crois, que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonſtration ne la renverſe, il eſt vrai, mais quelle démonſtration l'établit? Elle a, pour croire ce qu'elle croit, ſon opinion de même, mais elle y voit l'évidence; cette opinion à ſes yeux eſt une démonſtration. Quel droit ai-je, de préférer, quand il s'agit d'elle, ma ſimple opinion que je reconnois douteuſe, à ſon opinion qu'elle tient pour démontrée? Comparons les conſéquences des deux ſentimens. Dans le ſien, la diſpoſition de ſa derniere heure doit décider de ſon ſort durant l'éternité. Dans le mien, les ménagemens que je veux avoir pour elle, lui ſeront indifférens dans trois jours. Dans trois jours, ſelon moi, elle ne ſentira plus rien. Mais ſi peut-être elle avoit raiſon, quelle différence! Des biens ou des maux éternels! . . . . Peut-être! . . . . ce mot eſt terrible . . . . malheureux! riſque ton ame & non la ſienne.

Voilà le prémier doute qui m'ait rendu ſuſpecte l'incertitude que vous avez ſi ſouvent attaquée. Ce

n'eſt pas la derniere fois qu'il eſt revenu depuis ce tems-là. Quoi qu'il en ſoit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris ſur le champ mon parti, & de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis ſortir tout le monde, & je m'aſſis; vous pouvez juger avec quelle contenance! Je n'employai point auprès d'elle les précautions néceſſaires pour les petites ames. Je ne dis rien; mais elle me vit, & me comprit à l'inſtant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main? Non, mon ami, je me ſens bien: la mort me preſſe; il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long diſcours dont j'aurai à vous parler quelque jour, & durant lequel elle écrivit ſon teſtament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le ſien, ſes dernieres diſpoſitions auroient ſuffi pour me le faire connoitre.

Elle me demanda ſi ſon état étoit connu dans la maiſon. Je lui dis, que l'allarme y régnoit, mais qu'on ne ſavoit rien de poſitif & que du Boſſon s'étoit ouvert à moi ſeul. Elle me conjura que le ſecret fût ſoigneuſement gardé le reſte de la journée. Claire, ajouta-t-elle, ne ſupportera jamais ce coup que de ma main; elle en mourra s'il lui vient d'une autre. Je déſtine la nuit prochaine à ce triſte devoir. C'eſt pour cela ſur tout que j'ai voulu avoir l'avis du Médecin, àfin de ne pas expoſer ſur mon ſeul ſentiment cette infortunée à recevoir à faux une ſi cruelle atteinte. Faites qu'elle ne ſoupçonne rien avant le tems, ou vous riſquez de reſter ſans amie & de laiſſer vos enfans ſans mere.

Elle me parla de ſon pere. J'avouai lui avoir envoyé un Exprès; mais je me gardai d'ajoûter que cet homme, au lieu de ſe contenter de donner ma lettre

lettre, comme je lui avois ordonné, s'étoit hâté de parler, & si lourdement, que mon vieux ami croyant sa fille noyée étoit tombé d'effroi sur l'escalier, & s'étoit fait une blessure qui le retenoit à Blonay dans son lit. L'espoir de revoir son pere, la toucha sensiblement, & la certitude que cette espérance étoit vaine ne fut pas le moindre des maux qu'il me falut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier; dans l'accablement où elle étoit, elle essaya de prendre un peu de repos durant la journée; je n'appris que le surlendemain qu'elle ne l'avoit pas passée toute entiere à dormir.

Cependant la consternation regnoit dans la maison. Chacun dans un morne silence attendoit qu'on le tirât de peine, & n'osoit interroger personne; crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit savoir. On se disoit: s'il y a quelque bonne nouvelle, on s'empressera de la dire: s'il y en a de mauvaises, on ne les saura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient saisis, c'étoit assez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, Madame d'Orbe étoit la seule active & parlante. Sitôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller reposer dans la sienne, elle parcouroit toute la maison, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le Médecin, ce qu'on disoit? Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vû; mais elle cherchoit à se tromper elle-même, & à recuser le témoignage de ses yeux. Ceux qu'elle questionnoit, ne lui répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à questionner les autres,

& toujours avec une inquiétude si vive, avec un air si effrayant, qu'on eût su la vérité mille fois sans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle se contraignoit, & l'objet touchant qu'elle avoit sous les yeux la disposoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit sur tout de lui laisser voir ses allarmes, mais elle réussissoit mal à les cacher. On appercevoit son trouble dans son affectation même à paroître tranquille. Julie de son côté n'épargnoit rien pour l'abuser. Sans exténuer son mal, elle en parloit presque comme d'une chose passée, & ne sembloit en peine que du tems qu'il lui faudroit pour se remettre. C'étoit encore un de mes supplices de les voir chercher à se rassurer mutuellement, moi qui savois si bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'espoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Mad. d'Orbe avoit veillé les deux nuits précédentes; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit deshabillée. Julie lui proposa de s'aller coucher; elle n'en voulut rien faire. Hébien donc, dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, à moins, ajoûta-t-elle comme par réflexion, qu'elle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu, Cousine? mon mal ne se gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi, couche dans mon lit. Le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, & véritablement j'avois besoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit passé durant la nuit, au prémier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où Mad. d'Orbe étoit la veille, je jugeai du desespoir où j'allois la trouver & des fureurs dont je serois le témoin. En entrant je la vis assise dans un fauteuil,

teuil, défaite & pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés & presque éteints; mais douce, tranquille, parlant peu, & faisant tout ce qu'on lui disoit, sans répondre. Pour Julie, elle paroissoit moins foible que la veille, sa voix étoit plus ferme, son geste plus animé; elle sembloit avoir pris la vivacité de sa Cousine. Je connus aisément à son teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fievre: mais je vis aussi briller dans ses regards je ne sais quelle secrette joye qui pouvoit y contribuer, & dont je ne démêlois pas la cause. Le Médecin n'en confirma pas moins son jugement de la veille; la malade n'en continua pas moins de penser comme lui, & il ne me resta plus aucune espérance.

Ayant été forcé de m'absenter pour quelque tems, je remarquai en rentrant que l'appartement étoit arrangé avec soin; il y regnoit de l'ordre & de l'élégance; elle avoit fait mettre des pots de fleurs sur sa cheminée; ses rideaux étoient entr'ouverts & rattachés; l'air avoit été changé; on y sentoit une odeur agréable; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait sa toilette avec le même soin: la grace & le goût se montroient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie, que d'une campagnarde qui attend sa derniere heure. Elle vit ma surprise, elle en sourit, & lisant dans ma pensée elle alloit me répondre, quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus question que d'eux, & vous pouvez juger si, se sentant prête à les quiter, ses caresses furent tides & modérées! J'observai même qu'elle revenoit plus souvent & avec des étreintes encore plus

ardentes à celui qui lui coûtoit la vie, comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embrassemens, ces soupirs, ces transports étoient des misteres pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement, mais c'étoit la tendresse de leur âge; ils ne comprenoient rien à son état, au redoublement de ses caresses, à ses regrets de ne les voir plus; ils nous voyoient tristes & ils pleuroient: Ils n'en savoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort, ils n'en ont aucune idée; ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres; ils craignent de souffrir & non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mere, ils perçoient l'air de leurs cris; quand on leur parloit de la perdre, on les auroit crus stupides. La seule Henriette, un peu plus âgée, & d'un sexe où le sentiment & les lumieres se dévelopent plutôt, paroissoit troublée & allarmée de voir sa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avant ses enfans. Je me souviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout à fait dans son caractere sur l'imbecille vanité de Vespasien qui resta couché tandis qu'il pouvoit agir, & se leva lorsqu'il ne put plus rien faire*. Je ne sais pas, dit-elle, s'il faut qu'un Empereur meure debout, mais je sais bien qu'une mere de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après

* Ceci n'est pas bien exact. Suetone dit que Vespasien travailloit comme à l'ordinaire dans son lit de mort, & donnoit même ses audiences: mais peut-être, en effet, eût-il mieux valu se lever pour donner ses audiences, & se recoucher pour mourir. Je sais que Vespasien, sans être un grand homme, étoit au moins un grand Prince. N'importe; quelque rôle qu'on ait pu faire durant sa vie, on ne doit point joüer la comédie à sa mort.

Après avoir épanché son cœur sur ses enfans; après les avoir pris chacun à part, sur tout Henriette qu'elle tint fort longtems, & qu'on entendoit plaindre & sangloter en recevant ses baisers, elle les appella tous trois, leur donna sa bénédiction, & leur dit en leur montrant Mad. d'Orbe: Allez mes enfans, allez vous jetter aux pieds de votre mere: voilà celle que Dieu vous donne, il ne vous a rien ôté. A l'instant ils courent à elle, se mettent à ses genoux, lui prennent les mains, l'appellent leur bonne maman, leur séconde mere. Claire se pencha sur eux; mais en les serrant dans ses bras, elle s'efforça vainement de parler, elle ne trouva que des gémissemens, elle ne put jamais prononcer un seul mot, elle étouffoit. Jugez si Julie étoit émue! Cette scene commençoit à devenir trop vive; je la fis cesser.

Ce moment d'attendrissement passé, l'on se remit à causer autour du lit, & quoique la vivacité de Julie se fût un peu éteinte avec le redoublement, on voyoit le même air de contentement sur son visage; elle parloit de tout avec une attention & un intérêt qui montroient un esprit très libre de soins; rien ne lui échapoit, elle étoit à la conversation comme si elle n'avoit eu autre chose à faire. Elle nous proposa de diner dans sa chambre, pour nous quiter le moins qu'il se pourroit; vous pouvez croire que cela ne fut pas refusé. On servit sans bruit, sans confusion, sans desordre, d'un air aussi rangé que si l'on eût été dans le salon d'Apollon. La Fanchon, les enfans dinerent à table. Julie voyant qu'on manquoit d'appetit, trouva le secret de faire manger de tout, tantôt prétextant l'instruction de sa cuisiniere, tantôt voulant savoir si elle oseroit

oſeroit en goûter, tantôt nous intéreſſant par nôtre ſanté même dont nous avions beſoin pour la ſervir, toujours montrant le plaiſir qu'on pouvoit lui faire, de maniere à ôter tout moyen de s'y refuſer, & mêlant à tout cela un enjouement propre à nous diſtraire du triſte objet qui nous occupoit. Enfin une maitreſſe de maiſon, attentive à faire ſes honneurs, n'auroit pas en pleine ſanté pour des étrangers des ſoins plus marqués, plus obligeans, plus aimables que ceux que Julie mourante avoit pour ſa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit, rien de ce que je voyois ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne ſavois plus qu'imaginer; je n'y étois plus.

Après le diné, on annonça Monſieur le Miniſtre. Il venoit comme ami de la maiſon, ce qui lui arrivoit fort ſouvent. Quoique je ne l'euſſe point fait appeller, parceque Julie ne l'avoit pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de ſon arrivée, & je ne crois pas qu'en pareille circonſtance le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaiſir. Sa préſence alloit éclaircir bien des doutes & me tirer d'une étrange perplexité.

Rappellez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer ſa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû ſelon moi produire cette affreuſe nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement? Quoi! cette femme dévote qui dans l'état de ſanté ne paſſe pas un jour ſans ſe recueillir, qui fait un de ſes plaiſirs de la priere, n'a plus que deux jours à vivre, elle ſe voit prête à paroître devant le juge redoutable; & au lieu de ſe préparer à ce moment terrible, au lieu de mettre ordre à ſa conſcience, elle s'amuſe à parer ſa chambre, à faire ſa toilette,

à causer avec ses amis, à égayer leurs repas; & dans tous ses entretiens pas un seul mot de Dieu ni du salut! Que devois-je penser d'elle & de ses vrais sentimens? Comment arranger sa conduite avec les idées que j'avois de sa piété? Comment accorder l'usage qu'elle faisoit des derniers momens de sa vie avec ce qu'elle avoit dit au Médecin de leur prix? Tout cela formoit à mon sens une enigme inexplicable. Car enfin quoique je ne m'attendisse pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes, il me sembloit pourtant que c'étoit le tems de songer à ce qu'elle estimoit d'une si grande importance, & qui ne souffroit aucun retard. Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le sera-t-on pas au moment qu'il la faut quiter, & qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre?

Ces réflexions m'amenerent à un point où je ne me serois guere attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet que mes opinions indiscrettement soutenues n'eussent enfin trop gagné sur elle. Je n'avois pas adopté les siennes, & pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'eusse été malade, je serois certainement mort dans mon sentiment, mais je désirois qu'elle mourût dans le sien, & je trouvois, pour ainsi dire, qu'en elle je risquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroitront extravagantes; je ne les trouve pas raisonnables, & cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier; je vous les rapporte.

Enfin le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis. Car il étoit aisé de prévoir que tôt ou tard le Pasteur ameneroit la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministere; & quand Julie eût été capable de déguisement dans ses réponses, il lui

eût été bien difficile de se déguiser assez, pour qu'attentif & prévenu je n'eusse pas démélé ses vrais sentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévû. Je laisse à part les lieux communs mêlés d'éloges, qui servirent de transitions au ministre pour venir à son sujet; je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajoûta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé sur certains points des sentimens qui ne s'accordoient pas entierement avec la doctrine de l'Eglise, c'est à dire avec celle que la plus saine raison pouvoit déduire de l'Ecriture; mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il espéroit qu'elle vouloit mourir ainsi qu'elle avoit vécu dans la communion des fideles, & acquiescer en tout à la commune profession de foi.

Comme la réponse de Julie étoit décisive sur mes doutes, & n'étoit pas, à l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter presque mot-à-mot, car je l'avois bien écoutée, & j'allai l'écrire dans le moment.

„ Permettez-moi, Monsieur, de commencer par „ vous remercier de tous les soins que vous avez „ pris de me conduire dans la droite route de la „ morale & de la foi chrétienne, & de la douceur „ avec laquelle vous avez corrigé ou supporté mes „ erreurs quand je me suis égarée. Pénétrée de „ respect pour votre zele & de reconnoissance pour „ vos bontés, je déclare avec plaisir que je vous „ dois toutes mes bonnes résolutions, & que vous „ m'avez toujours portée à faire ce qui étoit bien, „ & à croire ce qui étoit vrai.

J'ai

„ J'ai vécu & je meurs dans la communion pro-
„ testante qui tire son unique regle de l'Ecriture
„ Sainte & de la raison; mon cœur a toujours con-
„ firmé ce que prononçoit ma bouche, & quand je
„ n'ai pas eu pour vos lumieres toute la docilité
„ qu'il eût falu peut-être, c'étoit un effet de mon
„ aversion pour toute espece de déguisement; ce
„ qu'il m'étoit impossible de croire, je n'ai pu dire
„ que je le croyois; j'ai toujours cherché sincére-
„ ment ce qui étoit conforme à la gloire de Dieu
„ & à la vérité. J'ai pu me tromper dans ma re-
„ cherche; je n'ai pas l'orgueil de penser avoir eu
„ toujours raison; j'ai peut-être eu toujours tort;
„ mais mon intention a toujours été pure, & j'ai
„ toujours cru ce que je disois croire. C'étoit sur
„ ce point tout ce qui dépendoit de moi. Si Dieu
„ n'a pas éclairé ma raison au delà, il est clément
„ & juste; pourroit-il me demander compte d'un
„ don qu'il ne m'a pas fait?

„ Voilà, Monsieur, ce que j'avois d'essentiel à
„ vous dire sur les sentimens que j'ai professés. Sur
„ tout le reste mon état présent vous répond pour
„ moi. Distraite par le mal, livrée au délire de la
„ fievre, est-il tems d'essayer de raisonner mieux
„ que je n'ai fait jouissant d'un entendement aussi
„ sain que je l'ai receu? Si je me suis trompée
„ alors, me tromperois-je moins aujourd'hui? &
„ dans l'abattement où je suis dépend-il de moi de
„ croire autre chose que ce que j'ai cru étant en
„ santé? C'est la raison qui décide du sentiment
„ qu'on préfere, & la mienne ayant perdu ses meil-
„ leures fonctions, quelle autorité peut donner ce
„ qui m'en reste aux opinions que j'adopterois sans
„ elle? Que me reste-t-il donc desormais à faire?

„ C'est

„ C'est de m'en rapporter à ce que j'ai crû ci-de-
„ vant: car la droiture d'intention est la même, &
„ j'ai le jugement de moins. Si je suis dans l'er-
„ reur, c'est sans l'aimer; cela suffit pour me tran-
„ quilliser sur ma croyance.

„ Quant à la préparation à la mort, Monsieur,
„ elle est faite; mal, il est vrai, mais de mon mieux,
„ & mieux du moins que je ne la pourrois faire
„ à présent. J'ai tâché de ne pas attendre pour
„ remplir cet important devoir que j'en fusse inca-
„ pable. Je priois en santé; maintenant je me ré-
„ signe. La priere du malade est la patience: La
„ préparation à la mort est une bonne vie; je n'en
„ connois point d'autre. Quand je conversois avec
„ vous, quand je me recueillois seule, quand je
„ m'efforçois de remplir les devoirs que Dieu m'im-
„ pose; c'est alors que je me disposois à paroître
„ devant lui; c'est alors que je l'adorois de toutes
„ les forces qu'il m'a données; que ferois-je au-
„ jourd'hui que je les ai perdues? Mon ame aliénée
„ est-elle en état de s'élever à lui? Ces restes d'une
„ vie à demi-éteinte, absorbés par la souffrance,
„ sont-ils dignes de lui être offerts? Non, Mon-
„ sieur; il me les laisse pour être donnés à ceux
„ qu'il m'a fait aimer & qu'il veut que je quitte;
„ je leur fais mes adieux pour aller à lui; c'est
„ d'eux qu'il faut que je m'occupe: bientôt je
„ m'occuperai de lui seul, mes derniers plaisirs sur
„ la terre sont aussi mes derniers devoirs; n'est-ce
„ pas le servir encore & faire sa volonté que de
„ remplir les soins que l'humanité m'impose, avant
„ d'abandonner sa dépouille? Que faire pour ap-
„ paiser des troubles que je n'ai pas? Ma con-
„ science n'est point agitée; si quelquefois elle m'a

„ donné

„ donné des craintes, j'en avois plus en santé
„ qu'aujourd'hui. Ma confiance les efface; elle me
„ dit que Dieu est plus clément que je ne suis cou-
„ pable, & ma sécurité redouble en me sentant ap-
„ procher de lui. Je ne lui porte point un repentir
„ imparfait, tardif & forcé, qui, dicté par la peur
„ ne sauroit être sincere, & n'est qu'un piege pour
„ le tromper. Je ne lui porte pas le reste & le
„ rebut de mes jours, pleins de peine & d'ennuis,
„ en proye à la maladie, aux douleurs, aux an-
„ goisses de la mort, & que je ne lui donnerois
„ que quand je n'en pourrois plus rien faire. Je
„ lui porte ma vie entiere, pleine de péchés & de
„ fautes, mais exempte des remords de l'impie &
„ des crimes du méchant.

„ A quels tourmens Dieu pourroit-il condamner
„ mon ame? Les reprouvés, dit-on, le haïssent!
„ Il faudroit donc qu'il m'empêchât de l'aimer?
„ Je ne crains pas d'augmenter leur nombre. O
„ grand Etre! Etre éternel, suprême intelligence,
„ source de vie & de félicité, créateur, conserva-
„ teur, pere de l'homme & Roi de la nature, Dieu
„ très puissant, très bon, dont je ne doutai jamais
„ un moment, & sous les yeux duquel j'aimai tou-
„ jours à vivre! Je le sais, je m'en réjouïs, je vais
„ paroitre devant ton trône. Dans peu de jours
„ mon ame libre de sa dépouille commencera de
„ t'offrir plus dignement cet immortel hommage
„ qui doit faire mon bonheur durant l'éternité. Je
„ compte pour rien tout ce que je serai jusqu'à ce
„ moment. Mon corps vit encore, mais ma vie
„ morale est finie. Je suis au bout de ma carriere

„ & déja jugée ſur le paſſé. Souffrir & mourir eſt „ tout ce qui me reſte à faire; c'eſt l'affaire de la „ nature: Mais moi j'ai taché de vivre de maniere „ à n'avoir pas beſoin de ſonger à la mort, & main- „ tenant qu'elle approche, je la vois venir ſans „ effroi. Qui s'endort dans le ſein d'un pere, n'eſt „ pas en ſouci du réveil.

Ce diſcours prononcé d'abord d'un ton grave & poſé, puis avec plus d'accent & d'une voix plus élevée, fit ſur tous les aſſiſtans, ſans m'en excepter, une impreſſion d'autant plus vive que les yeux de celle qui le prononça brilloient d'un feu ſurnaturel; un nouvel éclat animoit ſon teint, elle paroiſſoit rayonnante, & s'il y a quelque choſe au monde qui mérite le nom de céleſte, c'étoit ſon viſage tandis qu'elle parloit.

Le Paſteur lui-même ſaiſi, tranſporté de ce qu'il venoit d'entendre, s'écria en levant les yeux & les mains au Ciel: Grand Dieu! voilà le culte qui t'honore; daigne t'y rendre propice, les humains t'en offrent peu de pareils.

Madame, dit-il, en s'approchant du lit, je croyois vous inſtruire, & c'eſt vous qui m'inſtruiſez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi, celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce précieux repos d'une bonne conſcience, il ne vous trompera pas; j'ai vû bien des Chrétiens dans l'état où vous étes, je ne l'ai trouvé qu'en vous ſeule. Quelle différence d'une fin ſi paiſible à celle de ces pécheurs bourrelés qui n'accumulent tant de vaines

&

& feches prieres que parcequ'ils font indignes d'être exaucés! Madame, votre mort eft auffi belle que votre vie : vous avez vécu par la charité; vous mourrez martire de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous, pour nous fervir d'exemple, foit qu'il vous appelle à lui, pour couronner vos vertus; puiffions-nous tous tant que nous fommes vivre & mourir comme vous! Nous ferons bien fûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller; elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, & l'un de ceux que je vois avec le plus de plaifir; c'eft pour eux que mes derniers momens me font précieux. Nous allons nous quiter pour fi longtems qu'il ne faut pas nous quiter fi vîte. Il fut charmé de refter, & je fortis là-deffus.

En rentrant, je vis que la converfation avoit continué fur le même fujet, mais d'un autre ton, & comme fur une matiere indifférente. Le Pafteur parloit de l'efprit faux qu'on donnoit au Chriftianifme en n'en faifant que la religion des mourans, & de fes miniftres des hommes de mauvais augure. On nous regarde, difoit-il, comme des meffagers de mort, parceque dans l'opinion commode qu'un quart-d'heure de repentir fuffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce tems là. Il faut nous vétir d'une couleur lugubre; il faut affecter un air févere; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans. Dans les autres cultes, c'eft pis encore. Un catholique mourant n'eft environné que d'ob-

jets qui l'épouvantent, & de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au ſoin qu'on prend d'écarter de lui les Démons, il croit en voir ſa chambre pleine; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'acheve, & c'eſt dans cet état d'effroi que l'Egliſe aime à le plonger, pour avoir meilleur marché de ſa bourſe. Rendons grace au Ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces religions vénales qui tuent les gens pour en hériter, & qui, vendant le paradis aux riches, portent juſqu'en l'autre monde l'injuſte inégalité qui regne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces ſombres idées ne fomentent l'incrédulité, & ne donnent une averſion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'eſpere, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans, prendra des maximes tout oppoſées, & qu'il ne leur rendra point la religion lugubre & triſte, en y mêlant inceſſamment des penſées de mort. S'il leur apprend à bien vivre, ils ſauront aſſez bien mourir.

Dans la ſuite de cet entretien, qui fut moins ſerré & plus interrompu que je ne vous le rapporte, j'achevai de concevoir les maximes de Julie & la conduite qui m'avoit ſcandaliſé. Tout cela tenoit à ce que ſentant ſon état parfaitement deſeſpéré, elle ne ſongeoit plus qu'à en écarter l'inutile & funebre appareil dont l'effroi des mourans les environne; ſoit pour donner le change à notre affliction, ſoit pour s'ôter à elle-même un ſpectacle attriſtant à pure perte. La mort, diſoit-elle, eſt déja ſi pénible! pourquoi la rendre encore hideuſe? Les ſoins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie, je les

les employe à jouïr de la mienne jusqu'au bout: il ne s'agit que de savoir prendre son parti; tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital, un objet de dégoût & d'ennui, tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher? Si j'y laisse croupir le mauvais air, il en faudra écarter mes enfans, ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur, personne ne me reconnoitra plus; je ne serai plus la même, vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée, & ne pourrez plus me souffrir. J'aurai, moi vivante, l'affreux spectacle de l'horreur que je ferai même à mes amis, comme si j'étois déja morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger. J'existe, j'aime, je suis aimée, je vis jusqu'à mon dernier soupir. L'instant de la mort n'est rien; le mal de la nature est peu de chose; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens & d'autres semblables se passoient entre la malade, le pasteur, quelquefois le médecin, la Fanchon, & moi. Mad. d'Orbe y étoit toujours présente, & ne s'y mêloit jamais. Attentive aux besoins de son amie, elle étoit prompte à la servir. Le reste du tems, immobile & presque inanimée, elle la regardoit sans rien dire, & sans rien entendre de ce qu'on disoit.

Pour moi, craignant que Julie ne parlât jusqu'à s'épuiser, je pris le moment que le Ministre & le médecin s'étoient mis à causer ensemble, & m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille: voilà bien des discours pour une malade! voilà bien de

la raiſon pour quelqu'un qui ſe croît hors d'état de raiſonner!

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas pour une mourante; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raiſonnemens, je n'en fais plus, mais j'en ai fait. Je ſavois en ſanté qu'il faloit mourir. J'ai ſouvent réfléchi ſur ma derniere maladie; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne ſuis plus en état de penſer ni de réſoudre; je ne fais que dire ce que j'avois penſé, & pratiquer ce que j'avois réſolu.

Le reſte de la journée, à quelques accidens près, ſe paſſa avec la même tranquilité, & preſque de la même maniere que quand tout le monde ſe portoit bien. Julie étoit, comme en pleine ſanté, douce & careſſante; elle parloit avec le même ſens, avec la même liberté d'eſprit; même d'un air ſerein qui alloit quelquefois juſqu'à la gaîté: Enfin je continuois de démêler dans ſes yeux un certain mouvement de joye qui m'inquiétoit de plus en plus, & ſur lequel je réſolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même ſoir. Comme elle vit que je m'étois ménagé un tête-à-tête, elle me dit: vous m'avez prévenue, j'avois à vous parler. Fort bien, lui dis-je; mais puiſque j'ai pris les devants, laiſſez-moi m'expliquer le prémier.

Alors

Alors m'étant assis auprès d'elle & la regardant fixement, je lui dis: Julie, ma chere Julie! vous avez navré mon cœur : hélas, vous avez attendu bien tard! Oui, continuai-je voyant qu'elle me regardoit avec surprise; je vous ai pénétrée; vous vous réjouïssez de mourir; vous étes bien aise de me quiter. Rapellez-vous la conduite de votre époux depuis que nous vivons ensemble; Ai-je mérité de votre part un sentiment si cruel? A l'instant elle me prit les mains, & de ce ton qui savoit aller chercher l'ame: qui, moi? je veux vous quiter? Est-ce ainsi que vous lisez dans mon cœur? Avez-vous sitôt oublié notre entretien d'hier? Cependant, repris-je, vous mourez contente . . . . je l'ai vu . . . . je le vois. . . . . Arrêtez, dit-elle; il est vrai, je meurs contente; mais c'est de mourir comme j'ai vécu, digne d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage, je ne vous dirai rien de plus; mais voici, continua-t-elle en tirant un papier de dessous son chevet, où vous acheverez d'éclaircir ce mistere. Ce papier étoit une Lettre, & je vis qu'elle vous étoit addressée. Je vous la remets ouverte, ajoûta-t-elle en me la donnant, àfin qu'après l'avoir lue vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer, selon ce que vous trouverez le plus convenable à votre sagesse & à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne serai plus, & je suis si sûre de ce que vous ferez à ma priere que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette Lettre, cher St. Preux, est celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau savoir que celle qui l'a écrite est morte; j'ai peine à croire qu'elle n'est plus rien.

Elle me parla ensuite de son pere avec inquiétude. Quoi! dit-elle, il sait sa fille en danger, & je n'entends point parler de lui! Lui seroit-il arrivé quelque malheur? Auroit-il cessé de m'aimer? Quoi, mon pere! . . . . ce pere si tendre . . . . m'abandonner ainsi! . . . . me laisser mourir sans le voir! . . . . sans recevoir sa bénédiction . . . . ses derniers embrassemens! . . . . O Dieu! quels reproches amers il se fera quand il ne me trouvera plus! . . . . Cette réflexion lui étoit douloureuse. Je jugeai qu'elle supporteroit plus aisément l'idée de son pere malade, que celle de son pere indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet, l'allarme qu'elle en conçut se trouva moins cruelle que ses prémiers soupçons. Cependant la pensée de ne plus le revoir, l'affecta vivement. Hélas, dit-elle, que deviendra-t-il après moi? A quoi tiendra-t-il? Survivre à toute sa famille! . . . . Quelle vie sera la sienne? Il sera seul; il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort se faisoit sentir & où la nature reprenoit son empire. Elle soupira, joignit les mains, leva les yeux, & je vis qu'en effet elle employoit cette difficile priere qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me sens foible, dit-elle; je prévois que cet entretien pourroit être le dernier que nous aurons ensemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfans qui en sont le gage, ne soyez plus injuste envers votre épouse. Moi, me réjouir de vous quiter! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse & sage; vous de tous les hommes

hommes celui qui me convenoit le plus; le ſeul, peut-être, avec qui je pouvois faire un bon ménage, & devenir une femme de bien? Ah, croyez que ſi je mettois un prix à la vie, c'étoit pour la paſſer avec vous! Ces mots prononcés avec tendreſſe m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ſes mains que je tenois dans les miennes, je les ſentis ſe mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les prémiers depuis ma naiſſance; ce ſeront les derniers juſqu'à ma mort. Après en avoir verſé pour Julie, il n'en faut plus verſer pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de Mad. d'Orbe durant la nuit, la ſcene des enfans le matin, celle du miniſtre l'après-midi, l'entretien du ſoir avec moi l'avoient jettée dans l'épuiſement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes, ſoit à cauſe de ſa foibleſſe, ſoit qu'en effet la fievre & le redoublement fuſſent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très mal mis demandoit avec beaucoup d'empreſſement à voir Madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit, il avoit inſiſté, diſant qu'il s'agiſſoit d'une bonne action, qu'il connoiſſoit bien Madame de Wolmar, & qu'il ſavoit que tant qu'elle reſpireroit, elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour regle inviolable de ne jamais rebuter perſonne, & ſur tout les malheureux, on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit preſque

en guenilles, il avoit l'air & le ton de la misere; au reste, je n'apperçus rien dans sa physionomie & dans ses propos qui me fit mal augurer de lui. Il s'obstinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que s'il ne s'agissoit que de quelque secours pour lui aider à vivre, sans importuner pour cela une femme à l'extrémite, je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non, dit-il, je ne demande point d'argent, quoique j'en aye grand besoin: Je demande un bien qui m'appartient, un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre, un bien que j'ai perdu par ma faute, & que Madame seule, de qui je le tiens, peut me rendre une seconde fois.

Ce discours, auquel je ne compris rien, me détermina pourtant. Un mal-honnête homme eût pû dire la même chose; mais il ne l'eût jamais dite du même ton. Il exigeoit du mistere ni laquais, ni femme de chambre. Ces précautions me sembloient bizarres; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de Mad. d'Orbe; il passa devant elle; elle ne le reconnut point, & j'en fus peu surpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'instant, & le voyant dans ce triste équipage, elle me reprocha de l'y avoir laissé. Cette reconnoissance fut touchante. Claire éveillée par le bruit s'approche & le reconnoit à la fin, non sans donner aussi quelques signes de joye; mais les témoignages de son bon cœur s'éteignoient dans sa profonde affliction: un seul sentiment absorboit tout; elle n'étoit plus sensible à rien.

Je n'ai pas besoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa présence rappella bien des souvenirs : Mais tandis que Julie le consoloit & lui donnoit de bonnes espérances, elle fut saisie d'un violent étouffement & se trouva si mal qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire scene, & prévenir les distractions dans un moment où il ne faloit songer qu'à la sécourir, je fis passer l'homme dans le cabinet, l'avertissant de le fermer sur lui; la Fanchon fut appellée, & à force de tems & de soins la malade revint enfin de pamoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle, elle nous dit : mes enfans, ce n'est qu'un essai : cela n'est pas si cruel qu'on pense.

Le calme se rétablit; mais l'allarme avoit été si chaude qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet, & quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu, le couvert étoit mis, tout le monde étoit là. Je voulus entrer pour lui parler, mais il avoit fermé la porte en dedans, comme je lui avois dit ; il falut attendre après le diné pour le faire sortir.

Durant le repas, du Bosson, qui s'y trouvoit, parlant d'une jeune veuve qu'on disoit se remarier, ajoûta quelque chose sur le triste sort des veuves. Il y en a, dis-je, de bien plus à plaindre encore; ce sont les veuves dont les maris sont vivans. Cela est vrai, reprit Fanchon qui vit que ce discours s'addressoit à elle ; sur tout quand ils leur sont chers. Alors l'entretien tomba sur le sien, & comme elle en avoit parlé avec affection dans tous les tems, il

il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de ſa bienfaitrice alloit lui rendre la ſienne encore plus rude. C'eſt auſſi ce qu'elle fit en termes très touchans, louant ſon bon naturel, déplorant les mauvais exemples qui l'avoient ſéduit, & le regrettant ſi ſincerement, que déja diſpoſée à la triſteſſe, elle s'émut juſqu'à pleurer. Tout à coup le cabinet s'ouvre, l'homme en guenilles en ſort impétueuſement, ſe précipite à ſes genoux, les embraſſe, & fond en larmes. Elle tenoit un verre; il lui échape: Ah, malheureux, d'où viens-tu? elle ſe laiſſe aller ſur lui, & ſeroit tombée en foibleſſe, ſi l'on n'eût été prompt à la ſecourir.

Le reſte eſt facile à imaginer. En un moment on ſut par toute la maiſon que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon! quelle fête! A peine étoit-il hors de la chambre qu'il fut équipé. Si chacun n'avoit eu que deux chemiſes, Anet en auroit autant eu lui tout ſeul, qu'il en ſeroit reſté à tous les autres. Quand je ſortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avoit ſi bien prévenu, qu'il falut uſer d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quiter ſa maitreſſe. Pour lui faire donner quelques heures à ſon mari, on prétexta que les enfans avoient beſoin de prendre l'air, & tous deux furent chargés de les conduire.

Cette ſcene n'incommoda point la malade, comme les précédentes; elle n'avoit rien eu que d'agréable,

&

& ne lui fit que du bien. Nous passames l'après-midi Claire & moi seuls auprès d'elle, & nous eumes deux heures d'un entretien paisible, qu'elle rendit le plus intéressant, le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venoit de nous frapper & qui lui rappelloit si vivement les prémiers tems de sa jeunesse. Puis suivant le fil des évenemens, elle fit une courte récapitulation de sa vie entiere, pour montrer qu'à tout prendre elle avoit été douce & fortunée, que de dégrés en dégrés elle étoit montée au comble du bonheur permis sur la terre, & que l'accident qui terminoit ses jours au milieu de leur course, marquoit selon toute apparence dans sa carriere naturelle le point de séparation des biens & des maux.

Elle remercia le Ciel de lui avoir donné un cœur sensible & porté au bien, un entendement sain, une figure prévenante, de l'avoir fait naître dans un pays de liberté & non parmi des esclaves, d'une famille honorable & non d'une race de malfaiteurs, dans une honnête fortune & non dans les grandeurs du monde qui corrompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un pere & d'une mere tous deux vertueux & bons, pleins de droiture & d'honneur, & qui tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé sa raison sur la leur, sans lui donner leur foiblesse on leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable & sainte qui, loin d'abrutir l'hom-

l'homme, l'ennoblit & l'éleve, qui ne favorisant ni l'impiété ni le fanatisme, permet d'être sage & de croire, d'être humain & pieux tout à la fois.

Après cela, serrant la main de sa Cousine qu'elle tenoit dans la sienne, & la regardant de cet œil que vous devez connoitre & que la langueur rendoit encore plus touchant; tous ces biens, dit elle, ont été donnés à mille autres; mais celui-ci! . . . le ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme, & j'eus une amie. Il nous fit naitre en même tems; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti; il fit nos cœurs l'un pour l'autre, il nous unit dès le berceau, je l'ai conservée tout le tems de ma vie, & sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde, & je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés? De quels périls ne m'a-t-elle pas sauvée? De quels maux ne me consoloit-elle pas? Qu'eussai-je été sans elle? Que n'eût-elle pas fait de moi, si je l'avois mieux écoutée? Je la vaudrois peut-être aujourd'hui! Claire pour toute réponse baissa la tête sur le sein de son amie, & voulut soulager ses sanglots par des pleurs: il ne fut pas possible. Julie la pressa longtems contre sa poitrine en silence. Ces momens n'ont ni mots ni larmes.

Elle se remirent, & Julie continua: Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens; c'est le sort des choses humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite personnel, indifférent sur tous les biens de l'opinion. Il étoit presque impossible que les préjugés de mon pere s'accordassent avec

mon

mon penchant. Il me faloit un amant que j'eusse choisi moi-même. Il s'offrit; je crus le choisir: sans doute le Ciel le choisit pour moi, àfin que, livrée aux erreurs de ma passion, je ne le fusse pas aux horreurs du crime, & que l'amour de la vertu restât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête & insinuant, avec lequel mille fourbes séduisent tous les jours autant de filles bien nées: mais seul parmi tant d'autres il étoit honnête homme & pensoit ce qu'il disoit. Etoit-ce ma prudence qui l'avoit discerné? Non; je ne connus d'abord de lui que son langage & je fus séduite. Je fis par desespoir ce que d'autres font par effronterie: je me jettai, comme disoit mon pere, à sa tête; il me respecta: Ce fut alors seulement que je pus le connoitre. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter; mais j'y comptois auparavant, ensuite j'osai compter sur moi-même, & voilà comment on se perd.

Elle s'étendit avec complaisance sur le mérite de cet amant; elle lui rendoit justice, mais on voyoit combien son cœur se plaisoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ses propres dépens. A force d'être équitable envers lui, elle étoit inique envers elle, & se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eut plus d'horreur qu'elle de l'adultere, sans se souvenir qu'il avoit lui-même refuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Milord Edouard, son mari, ses enfans, votre retour, notre amitié, tout fut mis

sous

ſous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu ſa mere au moment que cette perte lui pouvoit être la plus cruelle, mais ſi le Ciel la lui eût conſervée, bientôt il fût ſurvenu du deſordre dans ſa famille. L'appui de ſa mere, quelque foible qu'il fût, eût ſuffi pour la rendre plus courageuſe à réſiſter à ſon pere, & delà ſeroient ſortis la diſcorde & les ſcandales; peut-être les deſaſtres & le deshonneur; peut-être pis encore ſi ſon frere avoit vécu. Elle avoit épouſé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point, mais elle ſoutint qu'elle n'auroit pu jamais être auſſi heureuſe avec un autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant ſon amie. Il n'y avoit pas juſqu'à ſes chagrins & ſes peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché ſon cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne ſait pas, diſoit-elle, quelle douceur c'eſt de s'attendrir ſur ſes propres maux & ſur ceux des autres. La ſenſibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de ſoi-même indépendant de la fortune & des évenemens. Que j'ai gémi! que j'ai verſé de larmes! Hébien, s'il faloit renaitre aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis ſeroit le ſeul que je voudrois retrancher: celui que j'ai ſouffert me ſeroit agréable encore. St. Preux, je vous rends ſes propres mots; quand vous aurez lû ſa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoit-elle, à quelle félicité je ſuis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois

dois davantage. La prospérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher rassemblé autour de moi ou prêt à l'être. Le présent, l'avenir me flatoient également; la jouïssance & l'espoir se réunissoient pour me rendre heureuse: Mon bonheur monté par dégrés étoit au comble, il ne pouvoit plus que déchoir; il étoit venu sans être attendu, il se fût enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le sort pour me soutenir à ce point? Un état permanent est-il fait pour l'homme? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre; ne fut-ce que le plaisir de la possession, qui s'use par elle. Mon pere est déja vieux; mes enfans sont dans l'âge tendre où la vie est encore mal assurée; que de pertes pouvoient m'affliger, sans qu'il me restât plus rien à pouvoir acquérir! L'affection maternelle augmente sans cesse, la tendresse filiale diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mere. En avançant en âge, les miens se seroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde; ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Russie; que de pleurs son départ m'auroit coûtés! Tout se seroit détaché de moi peu-à-peu, & rien n'eût suppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laisse! Enfin n'eût-il pas falu mourir? Peut-être mourir la derniere de tous! Peut-être seule & abandonnée! Plus on vit, plus on aime à vivre, même sans jouïr de rien: j'aurois eu l'ennui de la vie & la terreur de la mort, suite ordinaire de la vieillesse. Au lieu de cela, mes derniers instans sont encore agréables, & j'ai de la vigueur pour mourir;

rir; si même on peut appeller mourir, que laisser vivant ce qu'on aime. Non, mes amis, non, mes enfans, je ne vous quitte pas, pour ainsi dire; je reste avec vous; en vous laissant tous unis, mon esprit, mon cœur vous demeurent. Vous me verrez sans cesse entre vous; vous vous sentirez sans cesse environnés de moi. . . . Et puis, nous nous rejoindrons, j'en suis sûre; le bon Wolmar lui-même ne m'échapera pas. Mon retour à Dieu tranquillise mon ame, & m'adoucit un moment pénible; il me promet pour vous le même déstin qu'à moi. Mon sort me suit & s'assure. Je fus heureuse, je le suis, je vais l'être: mon bonheur est fixé, je l'arrache à la fortune; il n'a plus de bornes que l'éternité.

Elle en étoit là, quand le Ministre entra. Il l'honoroit & l'estimoit véritablement. Il savoit mieux que personne combien sa foi étoit vive & sincere. Il n'en avoit été que plus frapé de l'entretien de la veille, & en tout, de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vû souvent mourir avec ostentation, jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle se joignoit-il un désir secret de voir si ce calme se soutiendroit jusqu'au bout.

Elle n'eut pas besoin de changer beaucoup le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractere du survenant. Comme ses conversations en pleine santé n'étoient jamais frivoles, elle ne faisoit alors que continuer à traiter dans son lit avec la même tranquillité des sujets intéressans pour elle & pour ses amis; elle agitoit indifféremment des questions qui n'étoient pas indifférentes.

En

En ſuivant le fil de ſes idées ſur ce qui pouvoit reſter d'elle avec nous, elle nous parloit de ſes anciennes réflexions ſur l'état des ames ſéparées des corps. Elle admiroit la ſimplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela, diſoit-elle, eſt auſſi raiſonnable que les contes de Revenans qui font mille deſordres & tourmentent les bonnes femmes, comme ſi les eſprits avoient des voix pour parler & des mains pour battre*! Comment un pur Eſprit agiroit-il ſur une ame enfermée dans un corps, & qui, en vertu de cette union, ne peut rien appercevoir que par l'entremiſe de ſes organes? Il n'y a pas de ſens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'abſurde à ſuppoſer qu'une ame libre d'un corps qui jadis habita la terre puiſſe y revenir encore, errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher; non pas pour nous avertir de ſa préſence; elle n'a nul moyen pour cela; non pas pour agir ſur nous & nous communiquer ſes penſées; elle n'a point de priſe pour ebranler les organes de notre cerveau; non pas pour appercevoir non

* Platon dit qu'à la mort les ames des juſtes qui n'ont point contracté de ſouillure ſur la terre, ſe dégagent ſeules de la matiere dans toute leur pureté. Quant à ceux qui ſe ſont ici-bas aſſervis à leurs paſſions, il ajoûte que leurs ames ne reprennent point ſitôt leur pureté primitive, mais qu'elles entraînent avec elles des parties terreſtres qui les tiennent comme enchainées autour des débris de leurs corps; voilà, dit-il, ce qui produit ces ſimulacres ſenſibles qu'on voit quelquefois errans ſur les cimétieres, en attendant de nouvelles tranſmigrations. C'eſt une maniere commune aux philoſophes de tous les âges de nier ce qui eſt, & d'expliquer ce qui n'eſt pas.

plus ce que nous faisons, car il faudroit qu'elle eût des sens; mais pour connoitre elle-même ce que nous pensons & ce que nous sentons, par une communication immédiate, semblable à celle par laquelle Dieu lit nos pensées dès cette vie, & par laquelle nous lirons réciproquement les siennes dans l'autre, puisque nous le verrons face-à-face *: Car enfin, ajouta-t-elle en regardant le Ministre, à quoi serviroient des sens lorsqu'ils n'auront plus rien à faire? L'Etre éternel ne se voit ni ne s'entend; il se fait sentir; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles, mais au cœur.

Je compris à la réponse du pasteur & à quelques signes d'intelligence, qu'un des points ci-devant contestés entre eux étoit la resurrection des corps. Je m'apperçus aussi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie où la foi se rapprochoit de la raison.

Elle se complaisoit tellement à ces idées que quand elle n'eût pas pris son parti sur ses anciennes opinions, c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui sembloit si douce dans l'état ou elle se trouvoit. Cent fois, disoit-elle, j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre en imaginant ma mere présente, qui lisoit dans le cœur de sa fille & l'applaudissoit. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encore sous les yeux de ce qui nous fut cher! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pou-

* Cela me paroît très bien dit: car qu'est-ce que voir Dieu face-à-face, si ce n'est lire dans la suprême intelligence?

pouvez juger si durant ces discours la main de Claire étoit souvent serrée.

Quoique le Pasteur répondit à tout avec beaucoup de douceur & de modération, & qu'il affectât même de ne la contrarier en rien, de peur qu'on ne prit son silence sur d'autres points pour un aveu, il ne laissa pas d'être Ecclésiastique un moment, & d'exposer sur l'autre vie une doctrine opposée. Il dit que l'immensité, la gloire & les attributs de Dieu seroient le seul objet dont l'ame des bienheureux seroit occupée, que cette contemplation sublime effaceroit tout autre souvenir, qu'on ne se verroit point, qu'on ne se reconnoitroit point, même dans le Ciel, & qu'à cet aspect ravissant on ne songeroit plus à rien de terrestre. Cela peut être, reprit Julie, il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine, que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous quand nous serons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées, j'avoue que je me sens des affections si cheres, qu'il m'en couteroit de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une espece d'argument qui flate mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience. Je me souviendrai donc de ce que j'aurai fait sur la terre; je me souviendrai donc aussi des gens qui m'y ont été chers; ils me le seront donc encore: ne les voir * plus, seroit une peine, & le séjour des bien-

* Il est aisé de comprendre que par ce mot *voir* elle entend un pur acte de l'entendement, semblable à celui par

heureux n'en admet point. Au reſte, ajouta-t-elle en regardant le miniſtre d'un air aſſez gai, ſi je me trompe, un jour ou deux d'erreur ſeront bientôt paſſés. Dans peu j'en ſaurai là-deſſus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de très ſûr, c'eſt que tant que je me ſouviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés, & mon paſteur n'aura pas la derniere place.

Ainſi ſe paſſerent les entretiens de cette journée, où la ſécurité, l'eſpérance, le repos de l'ame brillerent plus que jamais dans celle de Julie, & lui donnoient d'avance, au jugement du Miniſtre, la paix des bienheureux dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre, plus vraye, plus careſſante, plus aimable, en un mot, plus elle-même. Toujours du ſens, toujours du ſentiment, toujours la fermeté du ſage, & toujours la douceur du chrétien. Point de prétention, point d'apprêt, point de ſentence; par tout la naïve expreſſion de ce qu'elle ſentoit; par tout la ſimplicité de ſon cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la ſouffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point pour jouer l'intrépidité ſtoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle; & quand les horreurs de la mort faiſoient quelque inſtant pâtir la nature, elle ne cachoit point ſes frayeurs, elle ſe laiſſoit conſoler. Sitôt qu'elle étoit remi-

par lequel Dieu nous voit & par lequel nous verrons Dieu. Les ſens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des eſprits: mais la raiſon la conçoit très bien, & mieux, ce me ſemble, que la communication du mouvemens dans les corps.

remise, elle consoloit les autres. On voyoit, on sentoit son retour, son air caressant le disoit à tout le monde. Sa gaité n'étoit point contrainte, sa plaisanterie même étoit touchante; on avoit le sourire à la bouche & les yeux en pleurs. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouïr de ce qu'on va perdre, elle plaisoit plus, elle étoit plus aimable qu'en santé même; & le dernier jour de sa vie en fut aussi le plus charmant.

Vers le soir elle eut encore un accident qui, bien que moindre que celui du matin, ne lui permit pas de voir longtems ses enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée; on lui dit qu'elle pleuroit beaucoup & ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant Claire; la maladie est dans le sang.

Se sentant bien revenue, elle voulut qu'on soupât dans sa chambre. Le médecin s'y trouva comme le matin. La Fanchon, qu'il faloit toujours avertir, quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce soir là sans se faire appeller. Julie s'en apperçut & sourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, soupe encore avec moi ce soir; tu auras plus longtems ton mari que ta maitresse. Puis elle me dit: je n'ai pas besoin de vous recommander Claude Anet: Non, repris-je, tout ce que vous avez honoré de votre bienveuillance n'a pas besoin de m'être recommandé.

Le soupé fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie, voyant qu'elle pouvoit sou-

tenir la lumiere, fit approcher la table, &, ce qui sembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appetit. Le médecin, qui ne voyoit plus d'inconvénient à le satisfaire lui offrit un blanc de poulet; non, dit-elle, mais je mangerois bien de cette Ferra *. On lui en donna un petit morceau; elle le mangea avec un peu de pain & le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il faloit voir Mad. d'Orbe la regarder; il faloit le voir, car cela ne peut se dire. Loin que ce qu'elle avoit mangé lui fit mal, elle en parut mieux le reste du soupé. Elle se trouva même de si bonne humeur qu'elle s'avisa de remarquer par forme de reproche qu'il y avoit longtems que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Espagne à ces Messieurs. A la contenance du Médecin elle vit qu'il s'attendoit à boire de vrai vin d'Espagne, & sourit encore en regardant sa Cousine. J'apperçus aussi que, sans faire attention à tout cela, Claire de son côté commençoit de tems à autre à lever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt sur Julie & tantôt sur Fanchon à qui ces yeux sembloient dire ou demander quelque chose.

Le vin tardoit à venir. On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point, & l'on jugea, comme il étoit vrai, que le Valet-de-chambre du Baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la provision d'un seul jour en

* Excellent poisson particulier au lac de Genève, & qu'on n'y trouve qu'en certain tems.

en avoit duré cinq, & que le vin manquoit sans que personne s'en fut apperçu, malgré plusieurs nuits de veille *. Le médecin tomboit des nues. Pour moi, soit qu'il falut attribuer cet oubli à la tristesse ou à la sobriété des Domestiques, j'eus honte d'user avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, & j'ordonnai que desormais tout le monde eût du vin à discrétion.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cuillerée avec de l'eau: le médecin le lui donna dans un verre & voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups d'œil devinrent plus fréquens entre Claire & la Fanchon; mais comme à la dérobée & craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foiblesse, le régime ordinaire à Julie donnerent au vin une grande activité. Ah! dit-elle, vous m'avez enivrée! après avoir attendu si tard ce n'étoit pas la peine de commencer, car c'est un objet bien odieux qu'une femme ivre! En effet, elle se mit à babiller, très sensément pourtant, à son ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'est que son

* Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance: on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problême entier dépend d'un point unique: Trouvez seulement Julie, & tout le reste est trouvé. Les hommes en général ne sont point ceci ou cela, ils sont ce qu'on les fait être.

teint n'étoit point allumé; ses yeux ne brilloient que d'un feu modéré par la langueur de la maladie; à la pâleur près on l'auroit crue en santé. Pour alors, l'émotion de Claire devint tout-à-fait visible. Elle élevoit un œil craintif alternivement sur Julie, sur moi, sur la Fanchon, mais principalement sur le médecin: tous ces regards étoient autant d'interrogations qu'elle vouloit & n'osoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la peur d'une mauvaise réponse la retenoit; son inquiétude étoit si vive qu'elle en paroissoit oppressée.

Fanchon, enhardie par tous ces signes, hazarda de dire, mais en tremblant & à demi-voix, qu'il sembloit que Madame avoit un peu moins souffert aujourd'hui; . . . . que la derniere convulsion avoit été moins forte; . . . que la soirée . . . elle resta interdite. Et Claire, qui pendant qu'elle avoit parlé trembloit comme la feuille, leva des yeux craintifs sur le médecin, les regards attachés aux siens, l'oreille attentive, & n'osant respirer, de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eût falu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Bosson se leve, va tâter le pouls de la malade, & dit: il n'y a point là d'ivresse, ni de fievre; le pouls est fort bon. A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras: Hébien Monsieur! . . . . le pouls? . . . . la fievre? . . . . La voix lui manquoit; mais ses mains écartées restoient toujours avant; ses yeux pétilloient d'impatience; il n'y avoit pas un muscle à son visage qui ne fût en action. Le médecin ne répond rien, reprend le poignet,

poignet, examine les yeux, la langue, reste un moment pensif, & dit : Madame, je vous entens bien. Il m'est impossible de dire à présent rien de positif ; mais si demain matin à pareille heure elle est encore dans le même état, je réponds de sa vie. A ce mot, Claire part comme un éclair, renverse deux chaises & presque la table, saute au cou du médecin, l'embrasse, le baise mille fois en sanglotant & pleurant à chaudes larmes, & toujours avec la même impétuosité s'ôte du doigt une bague de prix, la met au sien malgré lui, & lui dit hors d'haleine : Ah Monsieur ! si vous nous la rendez, vous ne la sauverez pas seule.

Julie vit tout cela. Ce spectacle la déchira. Elle regarde son amie, & lui dit d'un ton tendre & douloureux : Ah cruelle ! que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir desespérée ? Faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre ; il amortit aussi-tôt les transports de joye ; mais il ne put étouffer tout à fait l'espoir renaissant.

En un instant la réponse du Médecin fut sue par toute la maison. Ces bonnes gens crurent déja leur maitresse guérie. Ils résolurent tout d'une voix, de faire au Médecin, si elle en revenoit, un présent en commun pour lequel chacun donna trois mois de ses gages, & l'argent fut sur le champ consigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord se fit avec tant d'empressement que Julie entendoit de son lit le bruit de leurs acclamations.

Jugez de l'effet, dans le cœur d'une femme qui se sent mourir! Elle me fit signe, & me dit à l'oreille: On m'a fait boire jusqu'à la lie la coupe amere & douce de la sensibilité.

Quand il fut question de se retirer, Mad. d'Orbe, qui partagea le lit de sa Cousine comme les deux nuits précédentes, fit appeller sa femme de chambre pour relayer cette nuit la Fanchon; mais celle-ci s'indigna de cette proposition, plus même, ce me sembla, qu'elle n'eût fait si son mari ne fût pas arrivé. Mad. d'Orbe s'opiniâtra de son côté, & les deux femmes de chambre passerent la nuit ensemble dans le cabinet. Je la passai dans la chambre voisine, & l'espoir avoit tellement ranimé le zele, que ni par ordres ni par ménaces je ne pus envoyer coucher un seul domestique. Ainsi toute la maison resta sur pied cette nuit avec une telle impatience qu'il y avoit peu de ses habitans qui n'eussent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

J'entendis durant la nuit quelques allées & venues qui ne m'allarmerent pas: mais sur le matin que tout étoit tranquile, un bruit sourd frapa mon oreille. J'écoute, je crois distinguer des gémissemens. J'accours, j'entre, j'ouvre le rideau . . . St. Preux! . . . . cher St. Preux! . . . . je vois les deux amies sans mouvement, & se tenant embrassées; l'une évanouie, & l'autre expirante. Je m'écrie, je veux retarder ou recueillir son dernier soupir, je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adora-

Adorateur de Dieu, Julie n'étoit plus. . . . . . Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi même. Revenu du prémier saisissement je m'informai de Mad. d'Orbe. J'appris qu'il avoit falu la porter dans sa chambre, & même l'y renfermer: car elle rentroit à chaque instant dans celle de Julie, se jettoit sur son corps, le réchauffoit du sien, s'efforçoit de le ranimer, le pressoit, s'y colloit avec une espece de rage, l'appelloit à grands cris de mille noms passionnés, & nourrissoit son desespoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant, je la trouvai tout-à-fait hors de sens, ne voyant rien, n'entendant rien, ne connoissant personne, se roûlant par la chambre en se tordant les mains & mordant les pieds des chaises, murmurant d'une voix sourde quelques paroles extravagantes, puis poussant par longs intervalles des cris aigus qui faisoient tressaillir. Sa femme de chambre au pied de son lit consternée, épouvantée, immobile, n'osant souffler, cherchoit à se cacher d'elle, & trembloit de tout son corps. En effet, les convulsions dont elle étoit agitée avoient quelque chose d'effrayant. Je fis signe à la femme de chambre de se retirer; car je craignois qu'un seul mot de consolation lâché mal à propos ne la mit en fureur.

Je n'essayai pas de lui parler; elle ne m'eût point écouté, ni même entendu; mais au bout de quelque tems la voyant épuisée de fatigue, je la pris & la portai dans un fauteuil. Je m'assis auprès d'elle, en

en lui tenant les mains; j'ordonnai qu'on amenât les enfans, & les fis venir autour d'elle. Malheureusement, le prémier qu'elle apperçut fut précisement la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect la fit frémir. Je vis ses traits s'altérer, ses regards s'en détourner avec une espece d'horreur; & ses bras en contraction se roidir pour le repousser. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné! lui dis-je, pour avoir été trop cher à l'une tu deviens odieux à l'autre; elles n'eurent pas en tout le même cœur. Ces mots l'irriterent violemment & m'en attirerent de très piquans. Ils ne laisserent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras & s'efforça de le caresser; ce fut en vain; elle le rendit presque au même instant. Elle continue même à le voir avec moins de plaisir que l'autre, & je suis bien aise que ce ne soit pas celui-là qu'on a déstiné à sa fille.

Gens sensibles, qu'eussiez-vous fait à ma place? Ce que faisoit Mad. d'Orbe. Après avoir mis ordre aux enfans, à Mad. d'Orbe, aux funerailles de la seule personne que j'aye aimée, il falut monter à cheval & partir la mort dans le cœur pour la porter au plus déplorable pere. Je le trouvai souffrant de sa chute, agité, troublé de l'accident de sa fille. Je le laissai accablé de douleur, de ces douleurs de vieillard, qu'on n'apperçoit pas au dehors, qui n'excitent ni gestes ni cris, mais qui tuent. Il n'y résistera jamais, j'en suis sûr, & je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de son ami. Le lendemain je fis toute la diligence possible pour être de retour de bonne heure & rendre les derniers

hon-

honneurs à la plus digne des femmes: Mais tout n'étoit pas dit encore. Il faloit qu'elle ressuscitât, pour me donner l'horreur de la perdre une seconde fois.

En approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, & s'écrier d'aussi loin que je pus l'entendre; Monsieur, Monsieur, hâtez-vous; Madame n'est pas morte. Je ne compris rien à ce propos insensé: j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui versoient des larmes de joye en donnant à grands cris des bénédictions à Madame de Wolmar. Je demande ce que c'est; tout le monde est dans le transport, personne ne peut me répondre: la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt personnes à genoux autour de son lit, & les yeux fixés sur elle. Je m'approche; je la vois sur ce lit habillée & parée; le cœur me bat; je l'examine. . . . . Hélas, elle étoit morte! Ce moment de fausse joye sitôt & si cruellement éteinte fut le plus amer de ma vie. Je ne suis pas colere: je me sentis vivement irrité. Je voulus savoir le fond de cette extravagante scene. Tout étoit déguisé, altéré, changé: j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout, & voici l'histoire du prodige.

Mon beau-pere allarmé de l'accident qu'il avoit appris, & croyant pouvoir se passer de son Valet-de-chambre, l'avoit envoyé un peu avant mon arrivée auprès de lui savoir des nouvelles de sa fille. Le vieux domestique, fatigué du cheval, avoit pris un

un bateau, & traversant le lac pendant la nuit étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour. En arrivant il voit la consternation, il en apprend le sujet, il monte en gémissant à la chambre de Julie; il se met à genoux aux pieds de son lit, il la regarde, il pleure, il la contemple. Ah, ma bonne maitresse! ah, que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous! moi qui suis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne suis bon à rien, que fais-je sur la terre? Et vous qui étiez jeune, que faisiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maison, l'espoir des malheureux; . . . hélas quand je vous vis naitre, étoit-ce pour vous voir mourir? . . .

Au milieu des exclamations que lui arrachoient son zele & son bon cœur, les yeux toujours collés sur ce visage, il crut appercevoir un mouvement: son imagination se frappe; il voit Julie tourner les yeux, le regarder, lui faire un signe de tête. Il se leve avec transport & court par toute la maison, en criant que Madame n'est pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en est sûr, qu'elle en reviendra. Il n'en falut pas davantage; tout le monde accourt, les voisins, les pauvres qui faisoient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient: elle n'est pas morte! Le bruit s'en répand & s'augmente: le peuple, ami du merveilleux, se prête avidement à la nouvelle; on la croit comme on la désire; chacun cherche à se faire fête en apuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas seulement fait signe, elle avoit agi, elle avoit parlé, & il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonstanciés qui n'arriverent jamais. . . . . . .

Sitôt

Sitôt qu'on crut qu'elle vivoit encore, on fit mille efforts pour la ranimer ; on s'empressoit autour d'elle, on lui parloit, on l'inondoit d'eaux spiritueuses, on touchoit si le pouls ne revenoit point. Ses femmes, indignées que le corps de leur maitresse restât environnée d'hommes dans un état si négligé, firent sortir tout le monde, & ne tarderent pas à connoitre combien on s'abusoit. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chere ; peut-être espérant encore elles-mêmes quelque évenement miraculeux, elles vétirent le corps avec soin, & quoique sa garderobe leur eût été laissée, elles lui prodiguerent la parure. Ensuite l'exposant sur un lit & laissant les rideaux ouverts, elles se remirent à la pleurer au milieu de la joye publique.

C'étoit au plus fort de cette fermentation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impossible de faire entendre raison à la multitude, que si je faisois fermer la porte & porter le corps à la sépulture il pourroit arriver du tumulte, que je passerois au moins pour un mari parricide qui faisoit enterrer sa femme en vie, & que je serois en horreur dans tout le pays. Je résolus d'attendre. Cependant après plus de trente-six heures, par l'extrême chaleur qu'il faisoit, les chairs commençoient à se corrompre, & quoique le visage eût gardé ses traits & sa douceur, on y voyoit déja quelques signes d'altération. Je le dis à Mad. d'Orbe qui restoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illusion si grossiere ; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un pré-

texte d'être inceſſamment dans la chambre, d'y navrer ſon cœur à plaiſir, de l'y repaître de ce mortel ſpectacle, de s'y raſſaſier de douleur.

Elle m'entendit, & prenant ſon parti ſans rien dire, elle ſortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après tenant un voile d'or brodé de perles que vous lui aviez apporté des Indes*. Puis s'approchant du lit, elle baiſa le voile, en couvrit en pleurant la face de ſon amie, & s'écria d'une voix éclatante: „ Maudite ſoit l'indigne main qui „ jamais levera ce voile! maudit ſoit l'œil impie „ qui verra ce viſage défiguré!" Cette action, ces mots frapperent tellement les ſpectateurs, qu'auſſitôt comme par une inſpiration ſoudaine la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impreſſion ſur tous nos gens & ſur tout le peuple, que la defunte ayant été miſe au cercueil dans ſes habits & avec les plus grandes précautions, elle a été portée & inhumée dans cet état, ſans qu'il ſe ſoit trouvé perſonne aſſez hardi pour toucher au voile**.

Le

* On voit aſſez que c'eſt le ſonge de St. Preux, dont Mad. d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine, qui lui ſuggere l'expédient de ce voile. Je crois que ſi l'on y regardoit de bien près, on trouveroit ce même rapport dans l'accompliſſement de beaucoup de prédictions. L'événement n'eſt pas prédit parce qu'il arrivera; mais il arrive parce qu'il a été prédit.

** Le peuple du pays de Vaud, quoique proteſtant, ne laiſſe pas d'être extrêmement ſuperſtitieux.

Le ſort du plus à plaindre eſt d'avoir encore à conſoler les autres. C'eſt ce qui me reſte à faire auprès de mon beau-pere, de Mad. d'Orbe, des amis, des parens, des voiſins, & de mes propres gens. Le reſte n'eſt rien; mais mon vieux ami! mais Mad. d'Orbe! il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoûte à la mienne. Loin de me ſavoir gré de mes ſoins, elle me les reproche; mes attentions l'irritent, ma froide triſteſſe l'aigrit; il lui faut des regrets amers ſemblables aux ſiens, & ſa douleur barbare voudroit voir tout le monde au deſeſpoir. Ce qu'il y a de plus déſolant eſt qu'on ne peut compter ſur rien avec elle, & ce qui la ſoulage un moment, la dépite un moment après. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, approche de la folie, & ſeroit riſible pour des gens de ſens-froid. J'ai beaucoup à ſouffrir; je ne me rebuterai jamais. En ſervant ce qu'aima Julie, je crois l'honorer mieux que par des pleurs.

Un ſeul trait vous fera juger des autres. Je croyois avoir tout fait en engageant Claire à ſe conſerver pour remplir les ſoins dont la chargea ſon amie. Exténuée d'agitations, d'abſtinences, de veilles, elle ſembloit enfin réſolue à revenir ſur elle-même, à recommencer ſa vie ordinaire, à reprendre ſes repas dans la ſalle à manger. La prémiere fois qu'elle y vint, je fis diner les enfans dans leur chambre, ne voulant pas courir le hazard de cet eſſai devant eux: car le ſpectacle des paſſions violentes de toute eſpece eſt un des plus dangereux qu'on puiſſe offrir aux enfans. Ces paſſions ont toujours dans leurs excès quelque choſe de puérile qui les

 amuſe,

amuſe, qui les ſéduit, & leur fait aimer ce qu'ils devroient craindre *. Ils n'en avoient déja que trop vu.

En entrant, elle jetta un coup d'œil ſur la table & vit deux couverts. A l'inſtant elle s'aſſit ſur la prémiere chaiſe qu'elle trouva derriere elle, ſans vouloir ſe mettre à table ni dire la raiſon de ce caprice. Je crus la deviner, & je fis mettre un troiſieme couvert à la place qu'occupoit ordinairement ſa Couſine. Alors elle ſe laiſſa prendre par la main & mener à table ſans réſiſtance, rangeant ſa robe avec ſoin, comme ſi elle eût craint d'embarraſſer cette place vuide. A peine avoit-elle porté la prémiere cuillerée de potage à ſa bouche qu'elle la repoſe, & demande d'un ton bruſque ce que faiſoit là ce couvert, puiſqu'il n'étoit point occupé ? Je lui dis qu'elle avoit raiſon, & fis ôter le couvert. Elle eſſaya de manger, ſans pouvoir en venir à bout. Peu-à-peu ſon cœur ſe gonfloit, ſa reſpiration devenoit haute & reſſembloit à des ſoupirs. Enfin elle ſe leva tout à coup de table, s'en retourna dans ſa chambre ſans dire un ſeul mot ni rien écouter de tout ce que je voulus lui dire, & de toute la journée elle ne prit que du thé.

Le lendemain ce fut à recommencer. J'imaginai un moyen de la ramener à la raiſon par ſes propres caprices, & d'amollir la dureté du deſeſpoir par un ſentiment plus doux. Vous ſavez que ſa fille reſſemble

* Voilà pourquoi nous aimons tous le théatre, & pluſieurs d'entre nous les romans.

ſemble beaucoup à Madame de Wolmar. Elle ſe plaiſoit à marquer cette reſſemblance par des robes de même étoffe, & elle leur avoit apporté de Genève pluſieurs ajuſtemens ſemblables, dont elles ſe paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut poſſible, & après l'avoir bien inſtruite, je lui fis occuper à table le troiſieme couvert, qu'on avoit mis comme la veille.

Claire au prémier coup d'œil comprit mon intention; elle en fut touchée; elle me jetta un regard tendre & obligeant. Ce fut là le prémier de mes ſoins auquel elle parut ſenſible, & j'augurai bien d'un expédient qui la diſpoſoit à l'attendriſſement.

Henriette, fiere de réprésenter ſa petite Maman, joua parfaitement ſon rôle, & ſi parfaitement que je vis pleurer les domeſtiques. Cependant elle donnoit toujours à ſa mere le nom de Maman, & lui parloit avec le reſpect convenable. Mais enhardie par le ſuccès, & par mon approbation qu'elle remarquoit fort bien, elle s'aviſa de porter la main ſur une cueillere & de dire dans une ſaillie: Claire, veux-tu de cela? Le geſte & le ton de voix furent imités au point que ſa mere en treſſaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire, tend ſon aſſiette en diſant: oui mon enfant, donne; tu es charmante; & puis elle ſe mit à manger avec une avidité qui me ſurprit. En la conſidérant avec attention, je vis de l'égarement dans ſes yeux, & dans ſon geſte un mouvement plus bruſque & plus

décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage, & je fis bien; car une heure après elle eut une violente indigestion qui l'eût infailliblement étouffée, si elle eût continué de manger. Dès ce moment, je résolus de supprimer tous ces jeux, qui pouvoient allumer son imagination au point qu'on n'en seroit plus maitre. Comme on guérit plus aisément de l'affliction que de la folie, il vaut mieux la laisser souffrir davantage, & ne pas exposer sa raison.

Voilà, mon cher, à peu près où nous en sommes. Depuis le retour du Baron, Claire monte chez lui tous les matins, soit tandis que j'y suis, soit quand j'en sors; ils passent une heure ou deux ensemble, & les soins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs, elle commence à se rendre plus assidue auprès des enfans. Un des trois a été malade, précisément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait sentir qu'il lui reste des pertes à faire, & lui a rendu le zele de ses devoirs. Avec tout cela, elle n'est pas encore au point de la tristesse; les larmes ne coulent pas encore; on vous attend pour en répandre, c'est à vous de les essuyer. Vous devez m'entendre. Pensez au dernier conseil de Julie; il est venu de moi le prémier, & je le crois plus que jamais utile & sage. Venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Son pere, son amie, son mari, ses enfans, tout vous attend, tout vous désire, vous étes nécessaire à tous. Enfin, sans m'expliquer davantage, venez partager & guérir mes ennuis; je vous devrai peut-être plus que personne.

LET-

LETTRE XII.

De Julie.

Cette Lettre étoit incluse dans la précédente.

Il faut rénoncer à nos projets. Tout est changé, mon bon ami; souffrons ce changement sans murmure; il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions à nous réunir: cette réunion n'étoit pas bonne. C'est un bienfait du Ciel de l'avoir prévenue; sans doute il prévient des malheurs.

Je me suis longtems fait illusion. Cette illusion me fut salutaire; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez crû guérie, & j'ai crû l'être. Rendons grace à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile; qui sait, si me voyant si près de l'abîme, la tête ne m'eût point tourné? Oui, j'eus beau vouloir étouffer le prémier sentiment qui m'a fait vivre, il s'est concentré dans mon cœur. Il s'y reveille au moment qu'il n'est plus à craindre; il me soutient quand mes forces m'abandonnent; il me ranime quand je me meurs. Mon ami, je fais cet aveu sans honte; ce sentiment resté malgré moi fut involontaire; il n'a rien coûté à mon innocence; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous, ce fut mon tourment & non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire; la vertu me reste sans tache, & l'amour m'est resté sans remord.

J'ose m'honorer du passé; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir? Un jour de plus, peut-être,

& j'étois coupable! Qu'étoit-ce de la vie entiere passée avec vous? Quels dangers j'ai courus sans le savoir! A quels dangers plus grands j'allois être exposée! Sans doute je sentois pour moi les craintes que je croyois sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites, mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas assez vécu pour le bonheur & pour la vertu? Que me restoit-il d'utile à tirer de la vie? En me l'ôtant, le Ciel ne m'ôte plus rien de regrettable, & met mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable; contente de vous & de moi; je pars avec joye, & ce départ n'a rien de cruel. Après tant de sacrifices je compte pour peu celui qui me reste à faire: Ce n'est que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs, je les sens: vous restez à plaindre, je le sais trop; & le sentiment de votre affliction est la plus grande peine que j'emporte avec moi; mais voyez aussi que de consolations je vous laisse! Que de soins à remplir envers celle qui vous fut chere vous font un devoir de vous conserver pour elle! il vous reste à la servir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis longtems. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reste. Venez vous réunir à sa famille. Que son cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aima se rassemble pour lui donner un nouvel être. Vos soins, vos plaisirs, votre amitié, tout sera son ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle la fera revivre; elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Son-

Songez qu'il vous reste une autre Julie & n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de sa vie; unissez-vous pour conserver l'autre; c'est le seul moyen qui vous reste à tous deux de me survivre, en servant ma famille & mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'est cher! Combien vous devez l'être l'un à l'autre! Combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raisons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi sans vous attendrir ensemble? Non: Claire & Julie seront si bien confondues qu'il ne sera plus possible à votre cœur de les séparer. Le sien vous rendra tout ce que vous aurez senti pour son amie, elle en sera la confidente & l'objet: vous serez heureux par celle qui vous restera, sans cesser d'être fidele à celle que vous aurez perdue, & après tant de regrets & de peines, avant que l'âge de vivre & d'aimer se passe, vous aurez brulé d'un feu légitime & joui d'un bonheur innocent.

C'est dans ce chaste lien que vous pourrez sans distractions & sans craintes vous occuper des soins que je vous laisse, & après lesquels vous ne serez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici bas. Vous le savez, il existe un homme digne du bonheur auquel il ne sait pas aspirer. Cet homme est votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul, sans intérêt à la vie, sans attente de celle qui la suit, sans plaisir, sans consolation, sans espoir, il sera bientôt le plus infortuné des

mortels. Vous lui devez les ſoins qu'il a pris de vous, & vous ſavez ce qui peut les rendres utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente. Paſſez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aima ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui-en l'objet & le prix. Soyez Chrétien pour l'engager à l'être. Le ſuccès eſt plus près que vous ne penſez: Il a fait ſon devoir, je ferai le mien, faites le vôtre. Dieu eſt juſte; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire ſur mes enfans. Je ſais quels ſoins va vous coûter leur éducation: mais je ſais bien auſſi que ces ſoins ne vous ſeront pas pénibles. Dans les momens de dégout inſéparables de cet emploi, dites vous: ils ſont les enfans de Julie, il ne vous coutera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les obſervations que j'ai faites ſur votre mémoire & ſur le caractere de mes deux fils. Cet écrit n'eſt que commencé: Je ne vous le donne pas pour regle, je le ſoumets à vos lumieres. N'en faites point des ſavans, faites-en des hommes bienfaiſans & juſtes. Parlez-leur quelquefois de leur mere . . . vous ſavez s'ils lui étoient chers . . . . dites à Marcellin qu'il ne m'en coûta pas de mourir pour lui. Dites à ſon frere que c'étoit pour lui que j'aimois la vie. Dites leur . . . je me ſens fatiguée. Il faut finir cette lettre. En vous laiſſant mes enfans, je m'en ſépare avec moins de peine; je crois reſter avec eux.

Adieu, adieu, mon doux ami . . . . Hélas! j'acheve de vivre comme j'ai commencé. J'en dis

trop,

trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguiſe plus rien . . . . Eh pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je ſens? Ce n'eſt plus moi qui te parle; je ſuis déja dans les bras de la mort. Quand tu verras cette Lettre, les vers rongeront le viſage de ton amante, & ſon cœur où tu ne ſeras plus. Mais mon ame exiſteroit-elle ſans toi, ſans toi quelle félicité goûterois-je? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous ſépara ſur la terre, nous unira dans le ſéjour éternel. Je meurs dans cette douce attente. Trop heureuſe d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours ſans crime, & de te le dire encore une fois.



LETTRE XIII.

De Madame d'Orbe.

J'apprends que vous commencez à vous remettre aſſez pour qu'on puiſſe eſpérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort ſur votre foibleſſe; il faut tâcher de paſſer les monts avant que l'hyver acheve de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient; vous n'y verrez que douleur & triſteſſe, & peut-être l'affliction commune ſera-t-elle un ſoulagement pour la vôtre. La mienne pour s'exhaler a beſoin de vous. Moi ſeule je ne puis ni pleurer, ni parler, ni me faire entendre. Wolmar m'entend & ne me répond pas. La douleur d'un pere infortuné ſe concentre en lui-même; il n'en imagine pas une plus cruelle; il

il ne l'a fait ni voir ni sentir; il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendrissent & ne savent pas s'attendrir. Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence regne autour de moi. Dans mon stupide abattement je n'ai plus de commerce avec personne. Je n'ai qu'assez de force & de vie pour sentir les horreurs de la mort. O venez, vous qui partagez ma perte! Venez partager mes douleurs: Venez nourrir mon cœur de vos regrets; venez l'abruver de vos larmes. C'est la seule consolation que je puisse attendre; c'est le seul plaisir qui me reste à goûter.

Mais avant que vous arriviez, & que j'apprenne votre avis sur un projet dont je sais qu'on vous a parlé, il est bon que vous sachiez le mien d'avance. Je suis ingenue & franche; je ne veux rien vous dissimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue; peut-être en ai-je encore; peut-être en aurai-je toujours; je ne le sais ni le veux savoir. On s'en doute, je ne l'ignore pas; je ne m'en fâche ni ne m'en soucie. Mais voici ce que j'ai à vous dire & que vous devez bien retenir. C'est qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Etange & pourroit se résoudre à en épouser une autre, n'est à mes yeux qu'un indigne & un lâche que je tiendrois à deshonneur d'avoir pour ami; & quant à moi, je vous déclare que tout homme, quel qu'il puisse être, qui desormais m'osera parler d'amour, ne m'en reparlera de sa vie.

Songez aux soins qui vous attendent, aux devoirs qui vous sont imposés, à celle à qui vous les

avez

avez promis. Ses enfans se forment & grandissent, son pere se consume insensiblement; son mari s'inquiete & s'agite; il a beau faire, il ne peut la croire anéantie; son cœur, malgré qu'il en ait, se révolte contre sa vaine raison. Il parle d'elle, il lui parle, il soupire. Je crois déja voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, & c'est à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un & l'autre! Il est bien digne du généreux Edouard que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de résolution.

Venez donc, chers & respectables amis, venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Rassemblons tout ce qui lui fut cher. Que son esprit nous anime; que son cœur joigne tous les nôtres; vivons toujours sous ses yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite, du séjour de l'éternelle paix, cette ame encore aimante & sensible se plait à revenir parmi nous, à retrouver ses amis pleins de sa mémoire, à les voir imiter ses vertus, à s'entendre honorer par eux, à les sentir embrasser sa tombe, & gémir en prononçant son nom. Non, elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit si charmans. Ils sont encore tout remplis d'elle. Je la vois sur chaque objet, je la sens à chaque pas, à chaque instant du jour j'entens les accens de sa voix. C'est ici qu'elle a vecu; c'est ici que repose sa cendre . . . . la moitié de sa cendre. Deux fois la semaine, en allant au Temple . . . . j'apperçois . . . j'apperçois le lieu triste & respectable . . . beauté, c'est donc là ton dernier azile! . . . confiance, amitié, vertus, plaisirs, folâtres jeux, la terre

terre a tout englouti . . . je me ſens entraînée . . . j'approche en friſſonant . . . . je crains de fouler cette terre ſacrée . . . je crois la ſentir palpiter & frémir ſous mes pieds . . . . j'entens murmurer une voix plaintive! . . . . Claire, ô ma Claire, où es-tu? que fais tu loin de ton amie? . . . . . ſon cercueil ne la contient pas toute entiere . . . . il attend le reſte de ſa proye . . . . il ne l'attendra pas longtems *.

* En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il eſt, m'en eſt ſi agréable, & le ſera, je penſe, à tout lecteur d'un bon naturel. C'eſt qu'au moins ce foible intérêt eſt pur & ſans mélange de peine; qu'il n'eſt point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne ſaurois concevoir quel plaiſir on peut prendre à imaginer & compoſer le perſonnage d'un Scélerat, à ſe mettre à ſa place tandis qu'on le répréſente, à lui prêter l'éclat le plus impoſant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, leſquels paſſent leur vie à faire agir & parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir ſans ſouffrir. Il me ſemble qu'on devroit gémir d'être condamné à un travail ſi cruel; ceux qui s'en font un amuſement, doivent être bien dévorés du zele de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talens & leurs beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

FIN.



PREFACE
DE LA
NOUVELLE HELOÏSE:
OU
ENTRETIEN SUR LES ROMANS,
ENTRE L'EDITEUR
ET UN HOMME DE LETTRES.

par

J. J. ROUSSEAU,

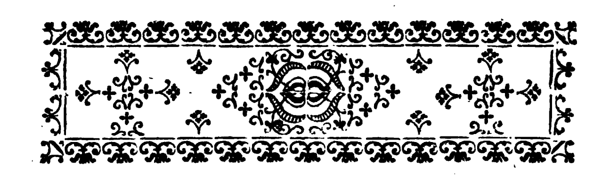
Citoyen de Genève.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

MDCCLXII.



AVERTISSEMENT.

Ce Dialogue ou Entretien ſuppoſé étoit d'abord déſtiné à ſervir de Préface aux Lettres des deux Amans. *Mais ſa forme & ſa longueur ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du recueil, je le donne ici tout entier, dans l'eſpoir qu'on y trouvera quelques vues utiles ſur l'objet de ces ſortes d'Ecrits. J'ai cru d'ail-*

d'ailleurs devoir attendre que le Livre eût fait ſon effet avant d'en diſcuter les inconvéniens & les avantages, ne voulant ni faire tort au Libraire, ni mendier l'indulgence du Public.



PRE-

PREFACE
DE JULIE,
OU
ENTRETIEN SUR LES ROMANS.

N. VOILA votre Manuſcrit. Je l'ai lu tout entier.

R. Tout entier? J'entends: vous comptez ſur peu d'imitateurs?

N. *Vel duo, vel nemo.*

R. *Turpe & miſerabile.* Mais je veux un jugement poſitif.

N. Je n'oſe.

R. Tout eſt oſé par ce ſeul mot. Expliquez-vous.

N. Mon jugement dépend de la réponſe que vous m'allez faire. Cette correſpondance eſt-elle réelle, ou ſi c'eſt une fiction?

R. Je ne vois point la conſéquence. Pour dire ſi un Livre eſt bon ou mauvais, qu'importe de ſavoir comment on l'a fait?

N. Il importe beaucoup pour celui-ci. Un Portrait a toujours ſon prix pourvu qu'il reſſemble, quelqu'étrange que ſoit l'Original. Mais dans un Tableau d'imagination, toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le Tableau ne vaut rien. Tous deux ſuppoſés bons, il reſte encore cette différence que le Portrait intéreſſe peu de Gens; le Tableau ſeul peut plaire au Public.

R. Je vous ſuis. Si ces Lettres ſont des Portraits, ils n'intéreſſent point: ſi ce ſont des Tableaux, ils imitent mal. N'eſt-ce pas cela?

N. Précisément.

R. Ainſi, j'arracherai toutes vos réponſes avant que vous m'ayez répondu. Au reſte, comme je ne puis ſatisfaire à votre queſtion, il faut vous en paſſer pour réſoudre la mienne. Mettez la choſe au pis: ma Julie . . . .

N. Oh! ſi elle avoit exiſté!

R. Hé bien?

N. Mais ſûrement ce n'eſt qu'une fiction.

R. Suppoſez.

N. En ce cas, je ne connois rien de ſi mauſſade: ces Lettres ne ſont point dés Lettres; ce Roman n'eſt point un Roman; les perſonnages ſont des gens de l'autre monde.

R. J'en ſuis fâché pour celui-ci.

N. Conſolez-vous; les foux n'y manquent pas non plus; mais les vôtres ne ſont pas dans la nature.

R. Je pourrois . . . . Non, je vois le détour que prend votre curioſité. Pourquoi décidez-vous ainſi? Savez-vous juſqu'où les Hommes different les uns des autres? combien les caracteres ſont oppoſés? combien les mœurs, les préjugés varient ſelon les temps, les lieux, les âges? Qui eſt-ce qui oſe aſſigner des bornes préciſes à la Nature, & dire: Voilà juſqu'où l'Homme peut aller, & pas au-delà?

N. Avec ce beau raiſonnement les Monſtres inouis, les Géans, les Pygmées, les chimeres de toute eſpece; tout pourroit être admis ſpécifiquement dans

dans la nature: tout feroit défiguré, nous n'aurions plus de modele commun? Je le repete, dans les Tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'Homme.

R. J'en conviens, pourvu qu'on fache auffi difcerner ce qui fait les variétés de ce qui eft effenciel à l'efpece. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Françoife?

N. Que diriez-vous de celui qui, fans exprimer ni traits ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement? N'auroit-on pas droit de lui demander où eft l'homme?

R. Ni traits, ni taille? Etes-vous jufte? Point de gens parfaits: voilà la chimere. Une jeune fille offenfant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime; une amie trop facile, punie enfin par fon propre cœur de l'excès de fon indulgence; un jeune homme honnête & fenfible, plein de foibleffe & de beaux difcours; un vieux Gentilhomme entêté de fa nobleffe, facrifiant tout à l'opinion; un Anglois généreux & brave, toujours paffionné par fageffe, toujours raifonnant fans raifon . . . .

N. Un mari débonnaire & hofpitalier empreffé d'établir dans fa maifon l'ancien amant de fa femme . . . .

R. Je vous renvoye à l'infcription de l'Eftampe *.

N. *Les belles Ames?* . . . . Le beau mot!

R. O Philofophie! combien tu prends de peine à rétrécir les cœurs, à rendre les hommes petits!

(A) 4 N. L'e-

* Voyez la feptieme Eftampe.

N. L'esprit romanesque les aggrandit & les trompe. Mais revenons. Les deux amies? . . . . Qu'en dites-vous? . . . . Et cette conversion subite au Temple? . . . , la Grace, sans doute? . . . .

R. Monsieur. . . . .

N. Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchisme à ses enfans; qui meurt sans vouloir prier Dieu; dont la mort cependant édifie un Pasteur, & convertit un Athée! . . . . . Oh! . . . .

R. Monsieur. . . . .

N. Quant à l'intérêt, il est pour tout le monde, il est nul. Pas une mauvaise action; pas un méchant homme qui fasse craindre pour les bons. Des événements si naturels, si simples qu'ils le sont trop: rien d'inopiné; point de coup de Théatre. Tout est prévu long-tems d'avance; tout arrive comme il est prévu. Est-ce la peine de tenir registre de ce que chacun peut voir tous les jours dans sa maison, ou dans celle de son voisin?

R. C'est-à-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des événemens rares? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs, vous jugez ce que vous avez lu comme un Roman. Ce n'en est point un; vous l'avez dit vous-même. C'est un Recueil de Lettres . . . .

N. Qui ne sont point des Lettres: Je crois l'avoir dit aussi. Quel style épistolaire! Qu'il est guindé! Que d'exclamations! Que d'apprêts! Quelle emphase pour ne dire que des choses communes! Quels grands mots pour de petits raisonnemens! Rarement du sens, de la justesse, jamais ni finesse, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans

les

les nues, & des pensées qui rampent toujours. Si vos personnages sont dans la nature, avouez que leur style est peu naturel.

R. Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainsi.

N. Comptez-vous que le Public le verra d'un autre œil? & n'est-ce pas mon jugement que vous demandez?

R. C'est pour l'avoir plus au long que je vous réplique. Je vois que vous aimeriez mieux des lettres faites pour être imprimées.

N. Ce souhait paroît assez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impression.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans les livres que comme ils veulent s'y montrer?

N. L'Auteur, comme il veut s'y montrer; ceux qu'il dépeint, tels qu'ils sont. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureusement peint; pas un caractere assez bien marqué, nulle observation solide; aucune connoissance du monde. Qu'apprend-on dans la petite sphere de deux ou trois Amans ou Amis toujours occupés d'eux seuls?

R. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes sociétés on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement est sévere; celui du Public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injustice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces lettres; moins pour excuser les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la source.

Dans la retraite on a d'autres manieres de voir & de sentir que dans le commerce du monde; les

passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions; l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, se mêle à toutes les idées, & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les discours des Solitaires. S'ensuit-il delà que leur langage soit fort énergique? Point du tout; il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Prémierement, parcequ'ils faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis, que forcé d'affirmer à chaque instant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des sentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour persuasif qui supplée à la persuasion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment passionnés ayent ces manieres de parler vives, fortes, coloriées que vous admirez dans vos Drames & dans vos Romans? Non; la passion pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne songe pas même à persuader; elle ne soupçonne pas qu'on puisse douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle sent, c'est moins pour l'exposer aux autres que pour se soulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes; l'y sent-on mieux que dans les hameaux?

N. C'est-à-dire, que la foiblesse du langage prouve la force du sentiment?

R. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Lisez une lettre d'amour faite par un Auteur dans son cabinet, par un bel esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, sa lettre va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira

pas

pas plus loin. Vous ferez enchanté, même agité peut-être; mais d'une agitation paſſagere & ſèche, qui ne vous laiſſera que des mots pour tout ſouvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement diſtée; une lettre d'un Amant vraiment paſſionné, ſera lâche, diffuſe, toute en longueurs, en deſordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un ſentiment qui déborde, redit toujours la même choſe, & n'a jamais achevé de dire; comme une ſource vive qui coule ſans ceſſe & ne s'épuiſe jamais. Rien de ſaillant, rien de remarquable; on ne retient ni mots, ni tours, ni phraſes; on n'admire rien, l'on n'eſt frappé de rien. Cependant on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. Si la force du ſentiment ne nous frappe pas, ſa vérité nous touche, & c'eſt ainſi que le cœur ſait parler au cœur. Mais ceux qui ne ſentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des paſſions, ne connoiſſent point ces ſortes de beautés & les mépriſent.

N. J'attends.

R. Fort bien. Dans cette derniere eſpece de lettres, les penſées ſont communes, le ſtyle pourtant n'eſt pas familier, & ne doit pas l'être. L'amour n'eſt qu'illuſion; il ſe fait, pour ainſi dire, un autre Univers; il s'entoure d'objets qui ne ſont point, ou auxquels lui ſeul a donné l'être; & comme il rend tous ſes ſentimens en images, ſon langage eſt toujours figuré. Mais ces figures ſont ſans juſteſſe & ſans ſuite; ſon éloquence eſt dans ſon deſordre; il prouve d'autant plus qu'il raiſonne moins. L'enthouſiaſme eſt le dernier dégré de la paſſion. Quand elle eſt à ſon comble, elle voit ſon objet parfait; elle en fait alors ſon idole; elle le place dans le Ciel;

Ciel; & comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du séjour-céleste. Dans ces transports, entouré de si hautes images, en parlera-t-il en termes rampans? Se résoudra-t-il d'abaisser, d'avilir ses idées par des expressions vulgaires? N'élevera-t-il pas son style? Ne lui donnera-t-il pas de la noblesse, de la dignité? Que parlez-vous de lettres, de style épistolaire? En écrivant à ce qu'on aime, il est bien question de cela! ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des Hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls?

R. Non; voyez l'hiver sur ma tête. Il est un âge pour l'expérience; un autre pour le souvenir. Le sentiment s'éteint à la fin; mais l'ame sensible demeure toujours.

Je reviens à nos lettres. Si vous les lisez comme l'ouvrage d'un Auteur qui veut plaire, ou qui se pique d'écrire, elles sont détestables. Mais prenez-les pour ce qu'elles sont, & jugez-les dans leur espece. Deux ou trois jeunes gens simples, mais sensibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne songent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils se connoissent & s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre n'ait plus rien à faire entr'eux. Ils sont enfans, penseront-ils en hommes? Ils sont étrangers, écriront-ils correctement? Ils sont solitaires, connoîtront-ils le monde & la société? Pleins du seul sentiment qui les occupe, ils sont dans le délire, & pensent

philo-

philosopher. Voulez-vous qu'ils sachent observer, juger, réfléchir? Ils ne savent rien de tout cela. Ils savent aimer; ils rapportent tout à leur passion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées, est-elle moins amusante que tout l'esprit qu'ils pourroient étaler? Ils parlent de tout; ils se trompent sur tout; ils ne font rien connoître qu'eux; mais en se faisant connoître, ils se font aimer. Leurs erreurs valent mieux que le savoir des Sages: Leurs cœurs honnêtes portent par-tout, jusques dans leurs fautes, les préjugés de la vertu, toujours confiante & toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond, tout les détrompe. Ils se refusent aux vérités décourageantes: ne trouvant nullepart ce qu'ils sentent, ils se détachent du reste de l'Univers; & créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un spectacle véritablement nouveau.

N. Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'instruits, parler en Philosophes, même en pensant l'être. J'avoue encore, & cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes de mérite, & ce jeune homme un meilleur observateur. Je ne fais point de comparaison entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domestique effacent les fautes du prémier âge: la chaste épouse, la femme sensée, la digne mere de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même est un sujet de critique: la fin du recueil rend le commencement d'autant plus répréhensible; on diroit que ce sont deux livres différens que les mêmes personnes ne doivent pas lire. Ayant à mon-

montrer des gens raiſonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le ſoient devenus? Les jeux d'enfans qui précedent les leçons de la ſageſſe, empêchent de les attendre; le mal ſcandaliſe avant que le bien puiſſe édifier; enfin le lecteur indigné ſe rebute & quitte le livre au moment d'en tirer du profit.

R. Je penſe, au contraire, que la fin de ce recueil ſeroit ſuperflue aux lecteurs rebutés du commencement, & que ce commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainſi, ceux qui n'acheveront pas le livre, ne perdront rien, puiſqu'il ne leur eſt pas propre; & ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord ſe faire écouter de ceux qui doivent en faire uſage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes, on ne m'a point entendu; peut-être en parlant aux enfans, me ferai-je mieux entendre; & les enfans ne goûtent pas mieux la raiſon nue que les remedes mal deguiſés.

Coſi all' egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoave licor gl' orli del vaſo;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno ſuo vita riceve.

N. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore: ils ſuceront les bords du vaſe, & ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne ſera plus ma faute; j'aurai fait de mon mieux pour la faire paſſer.

Mes

Mes jeunes gens ſont aimables; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-tems avec eux pour s'y plaire; & ce n'eſt qu'après avoir déploré leurs fautes qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéreſſent pas tout d'un coup; mais peu à peu elles attachent: on ne peut ni les prendre ni les quitter. La grace & la facilité n'y ſont pas, ni la raiſon, ni l'eſprit, ni l'éloquence; le ſentiment y eſt, il ſe communique au cœur par dégrés, & lui ſeul à la fin ſupplée à tout. C'eſt une longue romance dont les couplets pris à part n'ont rien qui touche, mais dont la ſuite produit à la fin ſon effet. Voilà ce que j'éprouve en les liſant: dites-moi ſi vous ſentez la même choſe?

N. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous étes l'auteur, l'effet eſt tout ſimple. Si vous ne l'étes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraiſonnement continuel de vos bonnes gens. Un Solitaire peut le goûter; vous en avez dit la raiſon vous-même. Mais avant que de publier ce manuſcrit, ſongez que le public n'eſt pas compoſé d'Hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux, ſeroit qu'on prît votre petit bon-homme pour un Celadon, votre Edouard pour un D. Quichote, vos caillettes pour deux Aſtrées, & qu'on s'en amuſât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amuſent gueres: il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire ſix volumes de viſions.

R. La

R. La raiſon qui vous feroit ſupprimer cet Ouvrage, m'encourage à le publier.

N. Quoi! la certitude de n'être point lu?

R. Un peu de patience, & vous allez m'entendre.

En matiere de morale, il n'y a point, ſelon moi, de lecture utile aux gens du monde. Prémiérement, parce que la multitude des livres nouveaux qu'ils parcourent, & qui diſent tour-à-tour le pour & le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, & rend le tout comme non avenu. Les livres choiſis qu'on relit, ne font point d'effet encore: s'ils ſoutiennent les maximes du monde, ils ſont ſuperflus; & s'ils les combattent, ils ſont inutiles. Ils trouvent ceux qui les liſent, liés aux vices de la ſociété, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un inſtant ſon ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une réſiſtance invincible, eſt toujours forcé de garder ou reprendre ſa prémiere ſituation. Je ſuis perſuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'ayent fait cet eſſai, du moins une fois en leur vie; mais bientôt découragé d'un vain effort on ne le répete plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des livres comme un babil de gens oiſifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuſes ſociétés, plus les obſtacles diminuent. Il eſt un terme où ces obſtacles ceſſent d'être invincibles, & c'eſt alors que les livres peuvent avoir quelque utilité. Quand on vit iſolé, comme on ne ſe hâte pas de lire pour faire parade de ſes lectures, on les varie moins, on les médite davantage; & comme elles ne trouvent pas un ſi grand contrepoids au

dehors,

dehors, elles font beaucoup plus d'effet au-dedans. L'ennui, ce fléau de la solitude aussi-bien que du grand monde, force de recourir aux livres amusans, seule ressource de qui vit seul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de romans dans les Provinces qu'à Paris, on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup plus d'impression: vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces livres qui pourroient servir à la foi d'amusement, d'insttuction, de consolation au campagnard, malheureux seulement parcequ'il pense l'être, ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable. Les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, les militaires; voilà les acteurs de tous vos romans. Le rafinement du goût des villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la morale épicurienne; voilà les leçons qu'ils prêchent, & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris de leurs fausses vertus ternit l'éclat des véritables; le manege des procédés est substitué aux devoirs réels; les beaux discours font dédaigner les belles actions, & la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossiéreté.

Quel effet produiront de pareils tableaux sur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, & traiter de brutale orgye la joie qu'il fait régner dans son canton? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mere de famille sont au-dessous des Dames de son rang? Sur sa fille à qui les airs contournés

& le jargon de la ville font dédaigner l'honnête & rustique voisin qu'elle eût épousé? Tous de concert ne voulant plus être des mamans, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt dévient mazure, & vont dans la capitale, où, le pere avec sa croix de saint Louis, de Seigneur qu'il étoit devient valet ou chevalier d'industrie; la mere établit un brelan; la fille attire les joueurs, & souvent tous trois après avoir mené une vie infâme, meurent de misere & deshonorés.

Les Auteurs, les Gens de Lettres, les Philosophes ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes; selon eux, fuir Paris, c'est haïr le genre humain; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux; à les entendre, on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y des pensions, des académies & des dînés.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les Pieces de Théatre, tout tire sur les Provinciaux; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques; tout prêche les manieres & les plaisirs du grand monde: c'est une honte de ne les pas connoître; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour? Ainsi les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des systêmes politiques, amoncelent, entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire, laissant tout le reste en friche & désert: ainsi pour faire briller les Capitales, se dépeu-

plent

plent les Nations; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine. Il importe au bonheur des hommes qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoisonnées. C'est le métier des Prédicateurs de nous crier: *Soyez bons & sages*, sans beaucoup s'inquiéter du succès de leurs discours. Le citoyen qui s'en inquiete ne doit point nous crier sottement: *Soyez bons*; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N. Un moment: reprenez haleine. J'aime les vues utiles; & je vous ai si bien suivi dans celle-ci que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il est clair, selon votre raisonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination la seule utilité qu'ils puissent avoir, il faudroit les diriger vers un but opposé à celui que leurs Auteurs se proposent; éloigner toutes les choses d'institution; ramener tout à la nature; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & simple; les guérir des fantaisies de l'opinion; leur rendre le goût des vrais plaisirs; leur faire aimer la solitude & la paix; les tenir à quelques distances les uns des autres; & au lieu de les exciter à s'entasser dans les villes, les porter à s'étendre également sur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des Pasteurs d'Arcadie, des Bergers du Lignon, d'illustres Paysans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philosophant sur la nature, ni d'autres pareils êtres romanesques qui ne peuvent exister que dans les livres; mais de montrer aux gens aisés que la vie rustique & l'agriculture ont

des plaisirs qu'ils ne savent pas connoître; que ces plaisirs sont moins insipides, moins grossiers qu'ils ne pensent; qu'il y peut régner du gout, du choix, de la délicatesse; qu'un homme de mérite qui voudroit se retirer à la campagne avec sa famille & devenir lui-même son propre fermier, y pourroit couler une vie aussi douce qu'au milieu des amusemens des Villes; qu'une ménagere des champs peut être une femme charmante, aussi pleine de graces, & de graces plus touchantes que toutes les petites-maîtresses; qu'enfin les plus doux sentimens du cœur y peuvent animer une société plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans & satyriques sont le triste supplément de la gaîté qu'on n'y connoît plus? Est-ce bien cela?

R. C'est cela même. A quoi j'ajouterai seulement une réflexion. L'on se plaint que les Romans troublent les têtes: je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, & voilà comment on devient fou. Si les Romans n'offroient à leurs Lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les Romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages. Il faut que les écrits faits pour les Solitaires parlent la langue des Solitaires: pour les instruire, il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant

dant agréable. Ils doivent combattre & détruire les maximes des grandes sociétés ; ils doivent les montrer fausses & méprisables, c'est-à-dire, telles qu'elles sont. A tous ces titres un Roman, s'il est bien fait, au moins s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule ; & voilà, Monsieur, comment la folie du monde est sagesse.

N. Votre conclusion se tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir sa chûte, ni s'apprêter à tomber plus fiérement. Il me reste une seule difficulté. Les Provinciaux, vous le savez, ne lisent que sur notre parole : il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre déstiné pour les Solitaires est d'abord jugé par les gens du monde ; si ceux-ci le rebutent, les autres ne le lisent point. Répondez.

R. La réponse est facile. Vouz parlez des beaux-esprits de Province ; & moi je parle des vrais campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la Capitale, des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, & les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les livres qui tombent à Paris, font la fortune des Libraires de Province.

N. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres ?

R. Raillez. Moi, je persiste. Quand on aspire à la gloire, il faut se faire lire à Paris ; quand on veut être utile, il faut se faire lire en Province. Combien d'honnêtes gens passent leur vie dans des campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs peres, où ils se regardent comme exilés par une

les jeunes filles n'ont point de part aux désordres dont on se plaint. En général, leur conduite est réguliere, quoique leurs cœurs soient corrompus. Elles obéissent à leurs meres en attendant qu'elles puissent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, soyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

N. L'observation vous est contraire en ce point. Il semble qu'il faut toujours au sexe un temps de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'est un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles sont faciles & les femmes séveres: c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les prémiers n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au scandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves; le crime est compté pour rien.

R. A l'envisager par ses suites on n'en jugeroit pas ainsi. Mais soyons justes envers les femmes; la cause de leur desordre est moins en elles que dans nos mauvaises institutions.

Depuis que tous les sentimens de la nature sont étouffés par l'extrême inégalité, c'est de l'inique despotisme des peres que viennent les vices & les malheurs des enfans; c'est dans des nœuds forcés & mal assortis, que victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent par un désordre, dont elles font gloire, le scandale de leur prémiere honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal? remontez à sa source. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'est par les mœurs domestiques qu'elle doit commencer, & cela dépend absolument des peres & meres.

Mais

Mais ce n'eſt point ainſi qu'on dirige les inſtructions; vos lâches Auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime; & la morale des livres ſera toujours vaine, parce qu'elle n'eſt que l'art de faire ſa cour au plus fort.

N. Aſſurément la vôtre n'eſt pas ſervile; mais à force d'être libre, ne l'eſt-elle point trop? Eſt-ce aſſez qu'elle aille à la ſource du mal? Ne craignez-vous point qu'elle en faſſe?

R. Du mal? A qui? Dans des temps d'épidémie & de contagion, quand tout eſt atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades, ſous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens ſains? Monſieur, nous penſons ſi différemment ſur ce point, que, ſi l'on pouvoit eſpérer quelque ſuccès pour ces Lettres, je ſuis très-perſuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur livre.

N. Il eſt vrai que vous avez une excellente Prêcheuſe. Je ſuis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes: J'étois fâché que vous leur défendiſſiez de nous faire des ſermons *.

R. Vous êtes preſſant; il faut me taire: je ne ſuis ni aſſez fou ni aſſez ſage pour avoir toujours raiſon. Laiſſons cet os à ronger à la critique.

N. Bénignement: de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on ſur tout le reſte rien à dire à tout autre, comment paſſer au ſévere cenſeur des ſpectacles, les ſituations vives & les ſentimens paſſionnés dont tout ce recueil eſt rempli? Montrez-moi une ſcene de théatre qui forme un tableau pareil à

* Voyez la Lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, p. 81, prémiere édition.

ceux du bosquet de Clarens * & du cabinet de toilette? Relisez la lettre sur les spectacles; relisez ce recueil. . . . . Soyez conséquent, ou quittez vos principes. . . . . Que voulez-vous qu'on pense?

R. Je veux, Monsieur, qu'un critique soit conséquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Relisez mieux l'écrit que vous venez de citer; relisez aussi la préface de Narcisse, vous y verrez la réponse à l'inconséquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Village, en trouveront sans doute bien plus ici. Ils feront leur métier: mais vous. . . . .

N. Je me rappelle deux passages ** . . . Vous estimez peu vos contemporains.

R. Monsieur, je suis aussi leur contemporain! O! que ne suis-je né dans un siecle où je dusse jetter ce recueil au feu!

N. Vous outrez, à votre ordinaire; mais jusqu'à certain point vos maximes sont assez justes. Par exemple, si votre Héloïse eût été toujours sage, elle instruiroit beaucoup moins; car à qui serviroit-elle de modele? C'est dans les siecles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela dispense de les partiquer; & l'on contente à peu de fraix, par une lecture oisive, un reste de goût pour la vertu.

R. Sublimes Auteurs, rabaissez un peu vos modeles, si vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point souillée? Eh!

* On prononce Claran.

** Préface de Narcisse, page 28 & 32. Lettre à M. d'Alembert p. 223. 224.

Eh! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

N. Votre jeune homme a déja fait ces réflexions: mais n'importe; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer ensuite ce qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inspirer l'amour aux filles & la réserve aux femmes, c'est renverser l'ordre établi, & ramener toute cette petite morale que la Philosophie a proscrite. Quoi que vous en puissiez dire, l'amour dans les filles est indécent & scandaleux, & il n'y a qu'un mari qui puisse autoriser un amant. Quelle étrange maladresse que d'être indulgent pour les filles, qui ne doivent point vous lire, & sévere pour les femmes, qui vous jugeront! Croyez-moi, si vous avez peur de réussir, tranquillisez-vous: vos mesures sont trop bien prises pour vous laisser craindre un pareil affront. Quoi qu'il en soit, je vous garderai le secret; ne soyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile, à la bonne heure; mais gardez-vous de l'avouer.

R. De l'avouer, Monsieur! Un honnête-homme se cache-t-il quand il parle au Public? Ose-t-il imprimer ce qu'il n'oseroit reconnoître! Je suis l'Editeur de ce livre, & je m'y nommerai comme Editeur.

N. Vous vous y nommerez? Vous?

R. Moi-même.

N. Quoi! Vous y mettrez votre nom?

R. Oui, Monsieur.

N. Votre vrai nom? *Jean-Jacques* ROUSSEAU en toutes lettres?

R. *Jean-Jacques Rousseau*, en toutes lettres.

N. Vous

N. Vous n'y penſez pas ! Que dira-t-on de vous ?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier ; mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le livre mauvais en lui-même, c'eſt une raiſon de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas paſſer pour meilleur que je ne ſuis.

N. Etes-vous content de cette réponſe ?

R. Oui, dans des tems où il n'eſt poſſible à perſonne d'être bon.

N. Et les belles ames, les oubliez-vous ?

R. La nature les fit, vos inſtitutions les gâtent.

N. A la tête d'un livre d'amour on lira ces mots : *Par J. J. ROUSSEAU, Citoyen de Genève !*

R. Citoyen de Genève ? Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie ; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous-même un nom qui n'eſt pas ſans honneur, & vous avez auſſi quelque choſe à perdre. Vous donnez un livre foible & plat qui vous fera tort. Je voudrois pouvoir vous en empêcher ; mais ſi vous en faites la ſottiſe, j'approuve que vous la faſſiez hautement & franchement. Cela du moins ſera dans votre caractere. Mais à propos, mettrez-vous auſſi votre deviſe à ce livre ?

R. Mon Libraire m'a déja fait cette plaiſanterie, & je l'ai trouvée ſi bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monſieur, je ne mettrai point ma deviſe à ce livre ; mais je ne la quitterai pas pour cela, & je m'effraye moins que jamais de l'avoir priſe. Souvenez-vous que je ſongeois à faire

impri-

imprimer ces Lettres quand j'écrivois contre les Spectacles, & que le ſoin d'excuſer un de ces Ecrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me ſuis accuſé d'avance plus fortement peut-être que perſonne ne m'accuſera. Celui qui préfere la vérité à ſa gloire, peut eſpérer de la préférer à ſa vie. Vous voulez qu'on ſoit toujours conſéquent; je doute que cela ſoit poſſible à l'homme; mais ce qui lui eſt poſſible, eſt d'être toujours vrai: voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. Quand je vous demande ſi vous étes l'auteur de ces Lettres, pourquoi donc éludez-vous ma queſtion?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un menſonge.

N. Mais vous refuſez auſſi de dire la vérité?

R. C'eſt encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire. Vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir. D'ailleurs les gens de goût ſe trompent-ils ſur la plume des Auteurs? Comment oſez-vous faire une queſtion que c'eſt à vous de réſoudre?

N. Je la réſoudrois bien pour quelques Lettres; elles ſont certainement de vous; mais je ne vous reconnois plus dans les autres, & je doute qu'on ſe puiſſe contrefaire à ce point. La nature qui n'a pas peur qu'on la méconnoiſſe, change ſouvent d'apparence, & ſouvent l'art ſe décele en voulant être plus naturel qu'elle: c'eſt le Grogneur de la Fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce recueil eſt plein de choſes d'une maladreſſe que le dernier barbouilleur eût évitée. Les déclamations, les répétitions, les contradictions,

les

les éternelles rabâcheries; où eſt l'homme capable de mieux faire qui pourroit ſe réſoudre à faire ſi mal? Où eſt celui qui auroit laiſſé la choquante propoſition que ce fou d'Edouard fait à Julie? Où eſt celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule du petit bon-homme qui, voulant toujours mourir, a ſoin d'en avertir tout le monde, & finit par ſe porter toujours bien? Où eſt celui qui n'eût pas commencé par ſe dire: il faut marquer avec ſoin les caracteres; il faut exactement varier les ſtyles? Infailliblement avec ce projet il auroit mieux fait que la Nature.

J'obſerve que dans une ſociété très-intime, les ſtyles ſe rapprochent ainſi que les caracteres, & que les amis confondant leurs ames, confondent auſſi leurs manieres de penſer, de ſentir, & de dire. Cette Julie, telle qu'elle eſt, doit être une créature enchantereſſe; tout ce qui l'approche, doit lui reſſembler; tout doit devenir Julie autour d'elle; tous ſes amis ne doivent avoir qu'un ton; mais ces choſes ſe ſentent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'inventeur n'oſeroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude; ce qui redevient ſimple à force de fineſſe, ne lui convient plus. Or c'eſt là qu'eſt le ſceau de la vérité; c'eſt là qu'un œil attentif cherche & retrouve la nature.

R. Hé bien, vous concluez donc?

N. Je ne conclus pas; je doute, & je ne ſaurois vous dire, combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, ſi tout cela n'eſt que fiction, vous avez fait un mauvais livre: mais dites que ces deux femmes ont exiſté; & je

relis

relis ce Recueil tous les ans jusqu'à la fin de ma vie.

R. Eh! qu'importe qu'elles ayent existé? Vous les chercheriez en vain sur la terre. Elles ne sont plus.

N. Elles ne sont plus? Elles furent donc?

R. Cette conclusion est conditionelle: si elles furent, elles ne sont plus.

N. Entre nous, convenez que ces petites subtilités sont plus déterminantes qu'embarrassantes.

R. Elles sont ce que vous les forcez d'être pour ne point me trahir ni mentir.

N. Ma foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe seule dit tout.

R. Je vois qu'elle ne dit rien sur le fait en question: car qui peut savoir si j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuscrit, ou si c'est moi qui l'y ai mise? Qui peut dire, si je ne suis point dans le même doute où vous êtes? Si tout cet air de mistere n'est pas peut-être une feinte, pour vous cacher ma propre ignorance sur ce que vous voulez savoir?

N. Mais enfin, vous connoissez les lieux? Vous avez été à Vevai; dans le pays de Vaud?

R. Plusieurs fois; & je vous déclare que je n'y ai point oui parler du Baron d'Etange ni de sa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y est pas même connu. J'ai été à Clarens: je n'y ai rien vû de semblable à la maison décrite dans ces lettres. J'y ai passé, revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeste, & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui ressemblât, que je sache. Enfin, autant

tant que je puis me rappeller la situation du pays, j'ai remarqué dans ces lettres, des transpositions de lieux & des erreurs de Topographie; soit que l'Auteur n'en sût pas davantage; soit qu'il voulût dépayser ses Lecteurs. C'est là tout ce que vous apprendrez de moi sur ce point, & soyez sûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refusé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même curiosité que moi. Si vous publiez cet Ouvrage, dites donc au Public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette conversation pour toute Préface: Les éclaircissemens nécessaires y sont tous.

R. Vous avez raison: elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reste ces sortes d'apologies ne réussissent gueres.

N. Non, quand on voit que l'Auteur s'y ménage; mais j'ai pris soin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conseille d'en transposer les rôles. Feignez que c'est moi qui vous presse de publier ce Recueil, & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, & à moi les réponses. Cela sera plus modeste, & fera un meilleur effet.

R. Cela sera-t-il aussi dans le caractere dont vous m'avez loué ci-devant?

N. Non, je vous tendois un piege. Laissez les choses comme elles sont.

FIN.

Howes Bookshop
29. 9. 1987
[ZAH.]

